58E ANNÉE JANVIER 1951

★

REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Le Destin hésite

HENRI MONDOR : Mallarmé et Anatole France

PIERRE GAXOTTE : Propos sur la Liberté

EMMANUEL ROBLÈS : L'Hiver est doux à Barcelone (I)

GABRIEL PUAUX : Gustave V et la Suède

AGNÈS CHABRIER : Rhodésie du Sud

★ ★ ★ Refaire les Armées françaises

COMTE DE MONTLOSIER : Souvenirs d'un Emigré (1793)

ROMAIN GARY : Les Habitants de la Terre

PAUL GUTH : Le Théâtre en Voyage

THIERRY MAULNIER : Sur une Œuvre nouvelle

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, BERNARD GAVOTY, GEORGES PILLEMENT, JULES BERTAUT, MADELEINE DAVID, SERGE VEBER, JEAN FAYARD, MARCEL THIÉBAUT

★

LA LIVRAISON : 150 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL REYNAUD	Le Destin hésite	5
HENRI MONDOR	Mallarmé et Anatole France	10
PIERRE GAXOTTE	Propos sur la Liberté	26
EMMANUEL ROBLÈS	L'Hiver est doux à Barcelone (i)	35
GABRIEL PUAUX	Gustave V et la Suède	58
AGNÈS CHABRIER	Rhodésie du Sud	67
★ ★ ★	Refaire les Armées françaises	87
COMTE DE MONTLOSIER	Souvenirs d'un Emigré (1792)	99
ROMAIN GARY	Les Habitants de la Terre	121
PAUL GUTH	Le Théâtre en Voyage	129
THIERRY MAULNIER	Sur une Œuvre nouvelle	139
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	143
	Le Mois à Paris	151
	Chronique bibliographique	162

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.400 »
— Six mois (6 numéros) .. 700 »

Étranger : Un an (12 numéros) . Fr. 1.750 »
— Six mois (6 numéros) .. .. 875 »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 5.50

Canada .. .. $ canadiens 5,60

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. 23. »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 26. -

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 264.»

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.B. 284. »

Italie .. .. Lires 3.365. -

Angleterre .. .. £ 1.18. -

Égypte . .. . Piastres 185. -

Hollande .. .. Florins. 20. -

Portugal .. .. Escudos 154. -

La différence que l'on peut constater entre le prix de 1.750 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au **Brésil** : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

Copyright by Revue de Paris 1951

LA REVUE DE PARIS

publiera en 1951 :

Romans et nouvelles.

DES PROFONDEURS
par **Georges DUHAMEL,**
de l'Académie Française.

PHOLOE LA BELLE
par **LA VARENDE.**

LE DERNIER CHOIX
par **Édouard PEISSON.**

TOMBEAU DE DEUX AMIS
par **Jean GIONO.**

MARGARITA
par **Serge GROUSSARD.**

LA CHAMBRE DU BOURREAU
par **Jacques PERRET.**

BERNARD LE PARESSEUX
par **André DHOTEL.**

et des textes de **Jules ROMAINS,** de *l'Académie Française,* **Maurice DRUON, Marcel AYMÉ, Jacques CHENEVIÈRE, Paul VIALAR, Joseph PEYRÉ, Blaise CENDRARS, Maurice-Constantin WEYER, Romain GARY, André BAY, Clarisse FRANCILLON,** etc.

Des pièces de théâtre.

GILBERT ET MARCELLIN, par **Paul GÉRALDY.**
LES NOCES DE DEUIL, par **Philippe HÉRIAT,** *de l'Académie Goncourt.*

Études littéraires et Essais.

LA JEUNESSE DE GEORGE SAND
par **André MAUROIS,**
de l'Académie Française.

LE CENTENAIRE
DE PAUL BOURGET
par **Gérard BAUER,**
de l'Académie Goncourt.

ESSAI SUR ERASME
par **Carl BURCKHARDT.**

UN AMOUR ORAGEUX
DE STENDHAL
par **Henri MARTINEAU.**

LES DEUX TÉMOINS
DE L'APOCALYPSE
par **Paul CLAUDEL,**
de l'Académie Française.

SOUVENIRS DE THÉATRE
par **J.-L. VAUDOYER,**
de l'Académie Française.

BAUDELAIRE ET SAINTE-BEUVE
par **André BILLY**
de l'Académie Goncourt.

LE PSYCHOLOGISME DE JUNG
par **Robert CAMPBELL**

et des études de **Julien GREEN, Robert de TRAZ, René LALOU, Y.-G. LE DANTEC, P. FRÉDÉRIX, J. ALLARY, H. PERRUCHOT,** etc.

Correspondances et Journaux intimes.

CARNETS INÉDITS
DE VICTOR HUGO
publiés par **Henri GUILLEMIN.**

VOYAGE EN ITALIE
par **Romain ROLLAND.**

LETTRES DE PASTEUR
publiées par le professeur
PASTEUR VALLERY-RADOT
de l'Académie Française.

LETTRES DE MARCEL PROUST
à **Edmond JALOUX,**
de l'Académie Française.

SUITE DES LETTRES DE BALZAC A L'ÉTRANGÈRE
publiées par **Marcel BOUTERON.**

Pages inédites du JOURNAL D'AMIEL, présentées par **Léon BOPP**; LETTRES DE BENJAMIN CONSTANT, publiées par **Jean MISTLER**; UNE JOURNÉE DE 1900, par **François PORCHÉ.**

(Voir la suite au verso)

Mémoires.

AVEC LA GRANDE ARMÉE EN POLOGNE
Souvenirs du **Colonel GIRARD** (1806-1808).

QUAND TRIOMPHAIT LA CROIX GAMMÉE
Souvenirs de **Bruno WALTER.**

VOYAGES ET ÉVASIONS, de **Jean LEROUX,** garde du génie (1786-1812).

Récits de voyages.

AU JAPON
par **René GROUSSET,**
de l'Académie Française.

AUX ÉTATS-UNIS
par **Marc CHADOURNE.**

MASCAREIGNES
par **Max-Pol FOUCHET.**

AUX INDES
par **Somerset MAUGHAM.**

MER ROUGE
par **Philippe SOUPAULT**

NOUVELLE-CALÉDONIE
par **Jean MARIOTTI.**

et des IMAGES DU PACIFIQUE, par **Bernard VILLARET.**

Études historiques.

LÉON XIII ET LE RALLIEMENT
par **Adrien DANSETTE.**

NAISSANCE DE PARIS
par **Jules TOUTAIN.**

MYTHES ROMAINS
par **Georges DUMÉZIL**

GŒBBELS
A-T-IL FABRIQUÉ HITLER?
par **Jacques DE RICAUMONT.**

Études politiques et économiques.

LA PENSÉE DE KEYNES
par **Bertrand DE JOUVENEL.**

PERSPECTIVES ALLEMANDES
par **Robert D'HARCOURT,**
de l'Académie Française.

et les GRANDES ÉTUDES ÉCONOMIQUES, d'**Ed. Giscard D'ESTAING.**

Études scientifiques.

NOUVEAUX ASPECTS DE LA GÉNÉTIQUE
par **Jean ROSTAND.**

LA CYBERNÉTIQUE
par **Pierre ROUSSEAU.**

GÉNÉTIQUE HUMAINE ET DRAMES DE LA NAISSANCE
par le professeur **Robert DEBRÉ.**

L'ÉLECTRO-CHOC
par le professeur **Jean DELAY.**

MORPHO-PSYCHOLOGIE DES ENFANTS, par **Louis CORMAN,**
et des études des professeurs **Lucien DE GENNES** et **Jean LHERMITTE.**

Les Chroniques de **La Revue de Paris.**

IMAGES DE PARIS, par **Denise BOURDET;** la POLITIQUE, par **Jacques CHASTENET,** de l'Institut; les ARTS, par **Claude ROGER-MARX**; le CINÉMA, par **Jean FAYARD;** LA MUSIQUE, par **Bernard GAVOTY;** le MUSIC-HALL, par **Serge VEBER;** LE VIEUX PARIS, par **Georges PILLEMENT;** les INTERVIEWS, de **Paul GUTH;** LES LIVRES D'HISTOIRE, par **Pierre AUDIAT;** PARMI LES LIVRES, par **Marcel THIÉBAUT.**

Etc., etc...

Pour le placement de vos disponibilités vous avez le choix entre les

BONS DU TRÉSOR

à intérêt progressif

PRIX D'ÉMISSION : **4.975 frs**

remboursables

après **3** mois à **5.000 fr.**
après **6** mois à **5.030 fr.**
après **9** mois à **5.065 fr.**
après **12** mois à **5.100 fr.**
après **15** mois à **5.145 fr.**
après **18** mois à **5.195 fr.**

BONS DU TRÉSOR

à 1 an : intérêt **2,5 %**

à 2 an : intérêt **3 %**

Intérêts absolument nets de tous impôts y compris l'impôt général sur le revenu

52

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE-ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
ou **1/2 TARIF**

- **sur un parcours déterminé**
- **sur les zones du réseau de la SNCF (16 zones).**

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF ✦ SNCF ✦ SNCF ✦ SNCF

11-47

INFORMATION FINANCIÈRE

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 30 Septembre 1950

La Situation au 30 Septembre, influencée par le report au 2 Octobre de l'échéance de fin de mois, se totalise à 291.971 millions, en augmentation de 18.963 millions sur le mois précédent.

Au passif, la progression porte pour 1.743 millions sur les Comptes de chèques, pour 13.747 millions sur les Comptes courants et pour 2.071 millions sur les Comptes exigibles après encaissement.

En regard à l'actif, on constate une augmentation de 22.297 millions du Portefeuille effets compensés en partie par une contraction de 2.604 millions des Comptes courants et de 2.048 millions du poste Caisse.

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

YVONNE GAUBERT
5, Rue Jacques-Callot
(Angle Rue de Seine)
ANTIQUITÉS - OBJETS D'ART
BIBELOTS

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

ORFÈVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE, 12 PARIS
MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
HISTOIRE - MÉMOIRES
Catalogue "LE CURIEUX" sur demande
Achat de Bibliothèques

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

COLLÈGE LIBRE DES SCIENCES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES
ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
Président : André FRANÇOIS-PONCET
Cours en fin de journée et par correspondance • 28, rue Serpente - PARIS-6e

LE DESTIN HÉSITE

par Paul Reynaud

Deux armées effrayaient et contenaient la Russie : l'allemande et la japonaise. Les contacts lointains ou proches avaient été cuisants. L'allemande lui avait même donné le frisson de la mort.

Les Alliés occidentaux ont anéanti l'armée allemande avec le concours des Russes. Les Américains ont fait disparaître de la scène l'armée japonaise. Un grand vide a été ainsi créé autour de la Russie des Soviets. Elle en a profité pour s'épandre. Elle utilise, à cet effet, ce merveilleux instrument de domination qu'est une religion, une foi nouvelle.

En quelques années, par la force des armes, par la terreur ou par la propagande, les Soviets ont étendu leur empire à l'Ouest sur cent millions d'Européens, à l'Est sur quatre cent soixante-quinze millions de Chinois.

La Chine est-elle vraiment communiste? Les Chinois ne sont-il pas plus Chinois que communistes? Des experts ont posé ces questions.

Il y a deux ans, je disais à un auditoire parisien : ne vous y trompez pas, lorsque les soldats de Mao Tse Tung entrent dans un village chinois, brûlent la maison de pierre, celle du riche, partagent les terres de ce riche entre les paysans et garantissent à ceux-ci une paix totale, ils apparaissent comme des sauveurs à des gens exaspérés par le *squeezing system* des généraux de Tchang Kai Chek. Lorsque l'arrivée d'un de ces généraux amateurs d'or était annoncée dans une ville, le prix de l'or montait. Le matériel de guerre fourni par les États-Unis était vendu par eux à l'adversaire. Les Américains l'ont retrouvé en Corée, de l'autre côté de la barricade. Ho Chi Minh en utilise contre nous.

Un referendum sincère, en Chine, donnerait, aujourd'hui, une forte

majorité à Mao Tse Tung. Or, il fait la politique des Soviets. Il a même adopté leur langage puisque, dans une déclaration publique récente, il traitait les Américains de *gangsters*.

Que de conquêtes! Quel empire!

A-t-on jamais vu un conquérant s'arrêter de lui-même? D'autres conquêtes ne sont-elles pas déjà commencées? Ne voit-on pas, sur certains pays, des taches comme celles qui apparaissent sur un fruit dont l'intérieur est gâté? En Europe occidentale, la France et l'Italie dont le jugement politique se révèle moins sûr que celui de l'Angleterre, de l'Allemagne occidentale, du Benelux, de la Suisse et des Scandinaves, sont encore très contaminées. En Asie, c'est beaucoup plus grave. Le Sud-Est asiatique est profondément gangrené. Les Chinois y sont très nombreux et s'y font les propagandistes de la foi nouvelle dont le fondement est l'envie et la haine contre ceux dont le sort est meilleur. Hommes pauvres contre hommes riches; peuples prolétaires contre peuples prospères. A quoi s'ajoute la résonance immense du cri poussé par le Japon, pendant la guerre : « L'Asie aux Asiatiques! » Si les Français cessaient de se battre en Indochine, le flot communiste recouvrirait le Siam, la Birmanie et la Malaisie britannique. La répercussion serait rapide dans les Indes néerlandaises. Quel serait le sort des huit millions d'Australiens vivant sous cette énorme masse communiste? Et l'Inde? Elle est très travaillée, elle aussi, par ses communistes qui, comme les nôtres, avaient collaboré avec leur pays natal à partir du jour où celui-ci était devenu l'allié de leur vraie patrie, celle des Soviets et qui, comme les nôtres, se sont retournés depuis lors et travaillent à détruire leur pays de l'intérieur pour en faire une proie facile. L'invasion du Thibet par les Chinois est une menace. Des connaisseurs affirment que si le péril communiste devenait subitement plus pressant, une dictature militaire surgirait dans l'Inde pour y faire face.

Quel est le rôle de l'Asie dans la stratégie soviétique? En 1920, au Congrès socialiste de Tours où les communistes se séparèrent des socialistes, Ho Chi Minh, ancien élève de l'école anticolonialiste de Moscou, qui était présent, se rangea parmi les communistes et posa la question coloniale. Après la première guerre mondiale, les Soviets réunirent à Moscou, en mars 1921, un *Congrès des peuples d'Extrême-Orient*. Après avoir constaté que les peuples d'Occident étaient sortis affaiblis de la guerre, le Congrès déclara que le moment était venu pour les peuples d'Extrême-Orient de reconquérir leur indépendance, en chassant les peuples qui les oppriment. La Russie des Soviets affirma qu'elle serait derrière eux dans cette lutte. Zinoview leur dit : « Si vous savez vous placer à la tête du combat, beaucoup d'entre vous pourront assister au triomphe de la libération mondiale. » Lénine, dont les images géantes sont aujourd'hui accouplées avec celles de Staline, écrivit, en 1923, dans la *Pravda*, que le soulèvement des peuples d'Asie, ces grands réservoirs d'hommes de la terre, assurera le triomphe de la révolution mondiale.

Il s'agit donc d'une politique constante des Soviets. C'est le plan que nous voyons se dérouler sous nos yeux. Lénine nous a prévenus, comme dans son *Mein Kampf* Hitler l'avait fait. Comprendrons-nous cette fois ?

En déclenchant l'agression contre la Corée du Sud, Staline a voulu faire perdre la face aux Occidentaux en Asie s'ils n'intervenaient pas et y fixer une partie importante de leurs forces s'ils intervenaient. Ce plan a parfaitement réussi. L'Amérique qui, comme les autres démocraties, avait commis la faute capitale de désarmer complètement après la guerre, envoya ses fils à huit mille kilomètres de son continent pour punir l'agresseur, au nom de l'O.N.U. Noble attitude. C'est la politique du *containement* du communisme qu'avait formulée M. Acheson. Mais les États-Unis n'avaient pas l'armée de leur politique. Après des échecs sanglants ils remportèrent contre les communistes coréens du Nord une victoire éclatante. C'est alors qu'intervinrent les Chinois, dont la masse submergea les troupes de l'O.N.U. Ce fut le recul. Une partie de la presse américaine réclama une guerre navale et aérienne contre la Chine. C'eût été faire le jeu de l'adversaire. Il est clair que l'Asie du Nord et du Centre est perdue. Si les Américains veulent intervenir en Asie, c'est à nos côtés qu'ils doivent le faire, en Indochine, pour tenter de sauver celle du Sud.

Mais nous devons garder les yeux fixés sur le théâtre principal. C'est en Europe que se fixera le sort de l'humanité. C'est là qu'il est urgent de renforcer la défense des pays libres menacés de mort par une invasion russe. Or, une partie importante des forces des puissances occidentales est actuellement fixée en Asie : 30 p. 100 des cadres de l'armée française sont immobilisés en Indochine, quatre-vingt mille hommes de l'armée britannique sont aux prises avec les révolutionnaires, en majorité Chinois, de la Malaisie et des forces américaines fort importantes font la guerre en Corée. Tandis que les Occidentaux sont ainsi « accrochés » à l'autre bout du monde, est-ce que le Russe n'en profitera pas pour poignarder la poitrine nue de l'Europe occidentale ?

Après l'agression de Corée, les Américains s'alarmèrent d'une situation qui ne paraissait pas troubler le sommeil des dirigeants d'Europe. En septembre dernier, à la réunion des trois Grands, dans un hôtel de New-York, M. Acheson dit à ses deux collègues, MM. Schuman et Bevin : « Vous avez lu le discours récent du président Truman annonçant que les États-Unis vont augmenter l'importance de leurs forces en Allemagne. Cela signifie que nous défendrons l'Europe, au cœur de l'Europe. C'est là un acte révolutionnaire car c'est le renversement de la doctrine de Monroe. Mais nous n'obtiendrons la ratification par notre Congrès de cette politique nouvelle que si, de son côté, l'Europe fait un effort. Les qualités guerrières du peuple allemand sont connues. Il faut les utiliser. Nous sommes prêts à vous donner des garanties effectives, par exemple à armer les Alliés avant les Allemands et à n'admettre ni état-major allemand, ni ministre de la guerre allemand. »

A cette offre, le Français répondit par un refus pur et simple de laisser armer un seul Allemand. C'était si peu raisonnable qu'à une réunion pleinière, la France se trouva isolée, seule contre les onze autres nations du Pacte de l'Atlantique. Le délégué hollandais fit observer à notre ministre de la Défense nationale, qui objectait les deux invasions récentes de la France, que c'est précisément parce que son pays avait plus souffert encore que le nôtre de l'invasion qu'il optait pour la seule solution capable de lui éviter une invasion nouvelle.

Le 24 octobre dernier, le président du Conseil français proposa de créer une armée européenne à laquelle contribuerait l'Allemagne. J'avais posé le problème, un an plus tôt, à la tribune de l'Assemblée nationale mais aucune suite n'avait été donnée à ma suggestion. C'est cependant la seule manière d'utiliser la force allemande sans provoquer une réaction des Soviets invoquant la clause de l'accord de Potsdam, qui vise la démilitarisation de l'Allemagne. Le 16 août dernier, dans une lettre publique adressée au président du Conseil, j'avais attiré son attention sur la motion Churchill tendant à la création d'une armée unifiée européenne, sous un ministre de la guerre européen, que venait de voter l'Assemblée européenne de Strasbourg. Sans plus d'effet. Lorsque fut formulée la proposition française du 24 octobre, elle apparut — à tort d'ailleurs — à nos alliés de l'Atlantique comme une proposition dilatoire et ils accusèrent l'obstruction française de retarder la nomination du général Eisenhower à la tête des forces alliées en Europe, ainsi que le renforcement des troupes américaines en Allemagne. Ce fut un abaissement de la situation de la France, après le succès que le plan Schuman avait obtenu auprès de l'opinion publique du monde libre. Après la main tendue à l'Allemagne, c'était le poing tendu. Il faut cependant choisir entre ces deux politiques. Certes, le risque est partout mais on ne peut demander à des gens de se faire tuer à nos côtés pour la cause commune, et les traiter en suspects.

L'armée européenne ainsi écartée, bien à tort, on tomba d'accord, en décembre, à la conférence des suppléants à Londres, sur une proposition bâtarde qui, pour donner satisfaction aux Français, consistait à n'accorder à l'Allemagne que des tiers de divisions (*combat-teams*) à côté des divisions alliées. Mais M. Schuman avait promis aux Allemands à Strasbourg, à la session de novembre de l'Assemblée, que l'armée européenne proposée par le Gouvernement français ne comporterait aucune discrimination à leur détriment. Aussi, les partis allemands furent-ils unanimes pour repousser la formule nouvelle de Londres qui était pleine de discriminations.

Je disais, il y a quelques semaines, à l'Assemblée nationale, que ceux qui croient que les Allemands sont anxieux de se précipiter vers les casernes se trompent lourdement et qu'un referendum révélerait une forte majorité contre le réarmement. C'est que la guerre défensive manque de poésie guerrière aux yeux d'un peuple à qui ses chefs ont deux fois

promis, dans un passé récent, la guerre « fraîche et joyeuse » qui, chaque fois, s'est terminée par un effondrement. On sait, au surplus, que les socialistes allemands ont fait de l'opposition au réarmement de leur pays un tremplin électoral auquel ils ont dû des succès récents dans l'Ouest et un échec à Berlin, où le coude à coude avec les occupants soviétiques de la zone Est s'est révélé plein d'enseignements. Les socialistes exigent que le réarmement allemand ne commence que lorsque les Américains auront assez de forces sur l'Elbe pour interdire l'invasion de l'Occident, c'est-à-dire lorsque l'on n'aurait plus besoin d'eux. D'autre part, une « fronde protestante » contre le réarmement est le fait d'une minorité agissante dans l'Église évangélique qui fait, sur ce point, un front commun avec les socialistes.

Aiguillonnés par le succès à l'Ouest de la campagne socialiste, les autres partis, le Chancelier en tête, se sont prononcés unanimement contre la formule des *Combat-teams* arrêtée à Londres. Une transaction interviendra sans doute, mais que de temps perdu! Quel risque aussi, si les Russes invoquent l'accord de Potsdam!

Le Président Truman vient de prendre des décisions viriles. Car la Corée a révélé aux Américains leur immense faiblesse à côté de leur immense force. Tandis qu'ils faisaient de la prospérité, la Russie faisait des tanks. La France, menacée dans sa vie, est loin de faire un pareil effort. Mais il faudra à la formidable machine industrielle américaine de dix-huit mois à deux ans pour débiter, en grandes séries, l'armement nécessaire aux armées alliées. Les Soviets attendront-ils? L'armée soviétique, qui est aujourd'hui la seule grande armée au monde, va-t-elle s'ébranler? Nous en sommes réduits à supputer la crainte qu'inspire aux Russes le stock américain de bombes atomiques. Tragique pari! Car la vie physique des élites, le bonheur ou le malheur de nos descendants, la civilisation humaniste et chrétienne qui est la nôtre, tout est en jeu. Tout dépend peut-être du jugement, c'est-à-dire de l'équilibre nerveux d'un homme.

En nous armant, n'allons-nous pas provoquer la Russie à déclencher la guerre? disent les timorés. Il est vrai que nous allons traverser, pendant deux ans, un défilé dangereux, mais vaut-il mieux que la traversée dure dix ans?

Tel est l'état de la vieille et douloureuse Europe tandis que l'ombre du communisme assombrit la terre, de Vladivostok et de Canton jusqu'à Weimar. Et l'ombre continue à s'allonger.

Le sol sur lequel nous marchons, nous le sentons vacillant sous nos pieds. C'est le moment pour les Français de faire appel à leurs qualités ancestrales de bravoure, en y ajoutant la constance dans les desseins.

Car manifestement, dans le drame unique aux actes divers qui se joue sur le théâtre du monde, l'issue est incertaine.

Le Destin hésite.

PAUL REYNAUD

MALLARMÉ
ET
ANATOLE FRANCE
(L'Affaire du Parnasse)

par HENRI MONDOR

POUR bien des lecteurs, qui eurent vingt ans en 1900 et 1910, les livres d'Anatole France ont été l'un des plaisirs délicats de leur jeunesse. Le rythme de son œuvre, sa science et son élégance de prosateur plein de belles réminiscences, son ingéniosité à utiliser une culture et une philosophie de Parisien du XVIIIe siècle, un vocabulaire de bonne époque, une fluidité volontairement racinienne, ses malices de conteur disert et voluptueux, ses antithèses d'idées et d'adjectifs, ses alternances de scepticisme et d'attendrissement, un art, aussi, de l'allusion et de l'évocation, qui semblait condamner le pédantisme de la profondeur et la lourdeur des développements, tout cela les ravissait. Si Chateaubriand ne l'avait pas appliquée à Massillon, cette phrase ne conviendrait-elle pas à Anatole France : « La douceur, le nombre et la grâce de l'écrivain qui a le mieux transporté dans sa prose l'euphonie racinienne »? Transporté n'étant, on le sait, que trop vrai...

Quelques-uns de ses admirateurs ne lui ont pas gardé jusqu'au bout toute leur confiance ; mais, parmi eux, certains lui ont su toujours gré de l'avoir inspirée et assez longtemps comblée. Ces derniers refusaient d'entendre ceux que ses emprunts si nombreux, sa raillerie condescendante d'arbitre, sa doctorale et changeante leçon de sagesse, ses attraits d'enjoliveur et d'enjôleur, son onction dans l'irréligion, sa feinte simplicité avaient irrités et détachés plus tôt de lui. J'ai connu des fidèles, ayant tout lu et relu de ses livres, qui se récitaient des pages entières de *Thaïs* et de *la Rôtisserie*, aimaient les deux héros du *Lys Rouge*, Thérèse Martin et Jacques Dechartre, tenaient *les Dieux ont soif*, *Histoire comique*, *la Rôtisserie*, pour des chefs-d'œuvre, trouvaient dans les pages savantes, amènes, narquoises de *la Vie Littéraire* et partout ailleurs, des jugements d'irrésistible sagacité, et se plaisaient aux beaux discours et aux évocations gaillardes de Jérôme Coignard. Maintenant encore, ceux

1. L'étude du professeur Mondor que nous publions ici est extraite d'un ouvrage à paraître sur *Mallarmé et France*. (Éd. *Fragrance*).

qu'on voudrait faire prendre pour les rares combattants d'un demi carré ne peuvent voir leur vieux maître ignoré, presque dédaigné par les nouveaux venus et oublié par les ingrats, sans évoquer le bonheur de leur adhésion juvénile et sans regretter que les plus ardents à condamner aujourd'hui Anatole France soient si lents à l'égaler. Ce temps de purgatoire qu'on dit inévitable tire sans doute à sa fin. Il faudra bien accorder à Anatole France que, pendant un tiers de siècle, il a fait goûter un savant et savoureux français à un nombre considérable de lecteurs.

Ayant été assez longtemps de ces émerveillés et me souvenant de ce qu'était, pour le Quartier latin, dans les premières années du siècle, celui qu'on y fêta comme un patriarche infaillible, en 1910, mon désappointement ne fut que plus vif le jour où je pus lire les détails d'une délibération de jury littéraire, terminée au détriment de plusieurs très grands poètes, et où Anatole France, qui était jeune juge, ne brilla ni par cette indulgence ni par cette pénétration qu'il se plaisait assez souvent à se reconnaître.

***

Je me rappelle encore assez bien le visage parfaitement satisfait et malaisément auguste d'Anatole France, près de ceux, si doux et fins, de Julia Bartet et d'Alfred Croiset, pendant que le délégué des étudiants l'appelait maître universellement vénéré et à jamais illustre de la jeunesse, et que Paul Hervieu lui adressait, avec beaucoup de sincère considération, dans cette cérémonie enthousiaste de la rue de la Bûcherie, un compliment de bel effet et peut-être de taquine intention, qui ne semble pas assez connu : « Vous êtes né dans l'arche où les âmes de nos plus glorieux écrivains se retirent après la vie, pour attendre, en flottant sur les siècles, que sonne l'heure d'une réincarnation. Or, quand vous alliez venir au monde, le tour de revenir habiter un corps appartenait évidemment au sensible et harmonieux Jean Racine. Cependant Voltaire, qui ne fut jamais patient, réclamait la faveur d'animer, sans plus de délai, un successeur auquel il confierait de poursuivre — et dans un style dont son temps n'avait pas connu certaines fleurs — ce que lui-même n'avait pu dire sur les mœurs et la raison humaines après la Révolution. Mais à ce mot, l'ardent et pur André Chénier, en face de l'ancien octogénaire, renouvela la plainte de sa mort si jeune et son geste d'avoir là quelque chose qu'il fallait pourtant qu'un autre ne tardât plus à exprimer enfin. Attiré par le débat, le très judicieux La Fontaine fit bientôt signe à Rabelais, à Fénelon, à La Bruyère, à Ronsard, à divers compagnons de choix qu'en outre on imagine ; et il proposa que chacun des assistants donnât l'un de ses mérites les plus merveilleux au filleul qui se rencontrait. » Et Paul Hervieu, omettant curieusement Renan, mais allant jusqu'au plus haut de la louange, concluait, au milieu des applaudissements, par une énumération de qualités si semblables aux attributs essentiels du génie national qu'elles lui semblaient avoir voué leur heureux titulaire à ne

pouvoir porter qu'un nom : *France !* En réalité, c'était le diminutif du premier prénom du père du héros de la fête ! Ailleurs et pour un autre, celui-ci eût su se gausser d'un lyrisme oratoire si généreux.

Quarante ans après, au moment où pâlit, par trop injustement, la gloire d'Anatole France, gloire qui avait paru, aux plus jeunes, de couleurs si vives et d'un élan si irrésistible, et quand rayonne, au contraire, celle de Mallarmé, qui fut si retardée, l'on peut désirer, puisque les deux hommes se sont connus, insister, cette fois, moins sur la déplaisante cause de leur grave désaccord de 1875 que sur plusieurs raisons de les admettre enfin réconciliés. Par des titres d'ailleurs tout opposés, ne sont-ils pas dignes d'aller sans brouille vers la postérité, l'un pour sa gracieuse limpidité, l'autre pour sa densité de diamant, l'un satisfait des grâces passagères, l'autre s'épuisant à se dépasser et expiant une tentative éperdue, France pour son talent, Mallarmé pour son génie ? Qu'importe si le premier fait quelquefois déplorer son élégance trop fardée, ses irritations prédicantes, ses réversibles maximes de sulpicien déserteur, aiguisant ou déguisant sa perspicacité...

***

D'Anatole France sur Mallarmé, l'on ne connaissait guère, en général, jusqu'à ces dernières années, que quelques lignes d'une moquerie souriante, à peine comique, toute faite pour satisfaire la docte nonchalance du critique qui ne voulait, après avoir lu, raconter que les aventures de son âme à travers les livres, mais qui savait flatter, par ses cadences frôleuses, l'épicurisme paresseux de bien des lecteurs.

L'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* prêtait, ce jour-là, au poète de l'*Après-Midi d'un Faune*, la volonté d'inclure, dans toute œuvre qui se veut excellente, trois sens superposés : un premier sens, littéral et grossier, pour le flâneur qui, aux étalages, parcourt les livres sans en pouvoir couper les pages ; le second sens, plus spirituel, pour le lecteur qui peut faire usage du couteau à papier ; le troisième sens, « infiniment subtil et pourtant voluptueux », destiné à récompenser l'initié qui saurait aborder les lignes du texte difficile dans leur ordre secret.

Avec une modestie trop adroite, celle d'un professeur de clarté et de mesure, dans le pays qui, jusque-là, paraissait en manquer le moins, et à qui le naturalisme faisait encore peur, Anatole France lissant complaisamment une barbe toute fleurie de sourires et de paradoxes, ajoutait : « Je crains que le troisième sens ne m'échappe jamais. » Une aussi humble attitude, chez celui qui savait user du pseudonyme lorsqu'il voulait publier des compliments sur lui, était complaisamment offerte en exemple au large public d'un quotidien de gravité non concurrençable. Beaucoup des abonnés généralement conformistes de ce journal, qui n'était pas celui de la jeunesse, n'avaient plus qu'à voir leur incuriosité ou leur incapacité personnelle s'identifier à celle d'un guide si informé. Mais deux à trois

lignes plus loin, ce dernier n'en restant pas longtemps à tant d'incompréhension simulée, reprenait ses avantages d'érudition et comparait Lycophron à Mallarmé et les premiers adeptes de celui-ci aux contemporains de Ptolémée Philadelphe. La douceur des syllabes l'emportait, une fois de plus, sur l'exactitude.

Mais le grand public ne s'interrogea vraiment sur la possibilité d'un conflit assez grave entre le poète et le sage officiel, faisant carrière de tolérance, que lorsque Paul Valéry, dans son discours de réception à l'Académie française, chargé, par les hasards successoraux ou quelque haut jeu, de l'éloge d'Anatole France, s'acquitta merveilleusement de cette tâche, sertissant, en orfèvre incomparable, les compliments, mais prenant soin, non sans audace, de ne jamais faire entendre, au cours de la séance, les syllabes du nom de son prédécesseur commémoré. Il lui fallut une si grande variété de locutions compensatrices que cette virtuosité fit vite quelque bruit et qu'une explication incertaine de la sévère restriction peu à peu circula. Qu'il y ait eu, de la part du grand disciple, le désir de venger solennellement son maître d'une injustice cruelle d'Anatole France contre Stéphane Mallarmé, je me crois désormais autorisé à le dire, puisque, en mars 1942, Paul Valéry, m'écrivant assez longuement au sujet de *la Vie de Mallarmé*, exprimait son étonnement que je n'aie pas donné, dans ce livre, le commentaire exact de la singularité voulue de sa harangue : « Je vous avoue avoir presque regretté que vous n'ayez pas dit, en passant — ce que moi je ne puis dire — les raisons anatoliennes de mon retentissant silence à l'Académie — ma justification résultant de ce que vous donnez à entendre de l'affaire du Parnasse. »

Paul Valéry avait si peu aimé les ouvrages de France qu'il ne serait pas très imprudent de penser qu'il lui destina ces mots : « Tout ironiste vise un lecteur prétentieux où il se mire. » Mais l'auteur du *Jardin d'Épicure*, qui connut l'art de l'esquive dans les combats d'esprit, avait prévu le coup : « L'ironie que j'invoque n'est pas cruelle... Elle nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots que nous pourrions sans cela avoir la faiblesse de haïr. »

Dans la cérémonie académique de grand éclat dont je parlais, la riposte en quelque sorte muette, mais frappante, de celui qui avait tant aimé Mallarmé et douloureusement souffert des attaques portées contre l'homme qu'il estimait le premier de son temps, n'alla pas, le même jour, sans des éloges raffinés d'Anatole France. Ils eussent ravi, n'en doutons pas, l'auteur des *Dieux ont soif*. Pour sa délectation d'orgueilleux connaisseur, il les eût sans doute élus entre tous.

Quelques chroniqueurs s'emparèrent de l'événement du quai Conti, la plupart pour en sourire, d'autres, assez longtemps après, pour laisser voir leur rancune, d'autres pour applaudir. Parmi ceux, peu nombreux, qui, tôt ou tard, le déplorèrent avec ou sans ostentation, l'on vit quelques-

uns des constants lecteurs d'Anatole France, que rien ne fera jamais se reprendre de leur gratitude et d'un goût pour l'écrivain, qui fait chaudement partie de leur première culture ; mais certains n'intervinrent qu'en partisans politiques ou en amis de l'égérie à laquelle Valéry avait consacré, sous la vénérable coupole, quelques mots non embarrassés.

***

Où avaient eu lieu les premières rencontres de Mallarmé et de France ? Il est difficile de le savoir. Ils avaient pu être présentés l'un à l'autre dans le tumulte du petit hôtel de la rue des Moines où Mme Gaillard recevait tant d'artistes et ne se lassait jamais de voir sa fille Nina briller, plaire ou simplement se divertir. Peut-être même, dans le jardin attenant, l'été, ou à la fin d'une de ces soirées d'automne, d'un bleu pâle et très doux, telle que l'a décrite Villiers. C'est là qu'avec un cinglant laconisme qui n'était pas de sa manière, et à un lecteur sentimental qui lui demandait : « Vous ne pleurez donc jamais dans vos vers, monsieur Mallarmé ? », ce dernier aurait répondu, non sans douceur de ton ou sourire, on peut le penser : « Ni ne me mouche ! »

A moins que les deux jeunes écrivains ne se soient vus chez Catulle Mendès, dans le rez-de-chaussée de la rue de Douai, où le *Gaspard de la Nuit* de Louis Bertrand était en place d'honneur, entre des Balzac et des Hugo, non loin des lavis de Constantin Guys. Dans ce lieu fort négligé, un gamin pittoresque préparait le thé, petit gavroche, qui passait pour avoir fait le tour du monde comme mousse et bien des tours dans Paris comme pitre de camelot ou rôdeur inoffensif.

Peut-être Leconte de Lisle que France connaissait depuis cinq ou six ans réunit-il, chez Lemerre, les deux littérateurs inégalement épris de poésie et si diamétralement orientés bientôt, dans leurs conceptions d'art...

***

Avant les légendaires réunions de la rue de Rome, Stéphane Mallarmé, déjà fort accueillant et ami, autant qu'Anatole France, des longues conversations littéraires, avait reçu, dans son premier appartement parisien, 29, rue de Moscou, Cladel, Mendès, Maspero, Hennique, Maupassant, Anatole France, Leconte de Lisle.

Et c'est précisément rue de Moscou, en 1873, que fut rédigée pour Anatole France cette lettre, la première peut-être, de Mallarmé à l'auteur des *Poèmes dorés* :

« Mon cher France,

» Un mot, que ce scélérat de Lemerre mettra, peut-être, dans sa poche. Je vous ai laissé partir, hier soir, sans souffler, devant Catulle et Dierx déçus, un mot des *Sapins* ni de la *Libellule*, parce que je me promettais

la fête nouvelle de vous les demander jeudi soir, si vous êtes assez aimable pour accepter une invitation que je croyais ne pas devoir non plus vous faire hier soir. Catulle et Dierx viennent passer la soirée avec nous : venez rouler quelques cigarettes en causant comme nous l'aimons. Je cause déjà. Au revoir. Votre main.

» Stéphane MALLARMÉ. »

La Mort d'une Libellule, écrit en mai 1870, *les Sapins*, écrit en décembre 1871, étaient le troisième et le sixième des *Poèmes dorés*, dont le recueil paraissait alors chez l'éditeur des Parnassiens. Le livre était dédié à Leconte de Lisle, « en témoignage d'une vive et constante admiration ». L'on sait que cette constance faillit être un vain mot et que plus tard elle eut quelque peine à résister à un vif incident, qui faillit faire de deux bibliothécaires assez sybarites deux bretteurs hésitants mais coléreux.

***

Aujourd'hui, je viens de relire, avec beaucoup d'intérêt, dans le volume *Poèmes dorés*, la pièce *les Sapins* qui est entourée pour un charmant bouquet sylvestre, de celle intitulée *Arbres* et de cette autre *le Chêne abandonné*. J'aimerais que d'autres lecteurs cédassent au même mouvement. Ils ne le regretteraient pas. Il y a de très jolis vers. L'un d'eux fait songer que l'auteur avait peut-être particulièrement aimé, dans *le Parnasse Contemporain* de 1866, où lui-même n'avait pas encore été imprimé, le poème *Renouveau* de Mallarmé ou, au moins, les deux derniers vers du sonnet, qui étaient à cette époque :

Cependant l'azur rit sur la haie et l'éveil
Où des oiseaux en fleur gazouillent au soleil.

Dans sa poésie de 1871, Anatole France a écrit avec une apparente opposition qui invite au contraire au rapprochement :

Ils ne sont pas fleuris d'oiseaux et de soleil...

Je souhaite surtout que les fervents de Paul Valéry relisent son admirable *Platane*, après avoir lu *les Sapins*, et se demandent, ayant pesé ce que les deux auteurs font de l'âme, si les ovules, évoqués par l'un et curieusement féminisés par le grammairien, ne semblent pas avoir provoqué les spermes ailés du second, si, à la fin de deux vers, certain *don des fleurs* n'appelle pas certain *don des larmes* et si *darde sa tête aiguë* ne pourrait pas être du *Serpent?*

Est-ce entraînement? Voilà que certains alexandrins d'Anatole France m'incitent peu à peu à penser que les jeunes gens, même poètes et qui ne passèrent pas pour l'aimer, âgés de vingt ans vers 1900, l'ont lu plus attentivement qu'ils ne l'ont dit. N'y a-t-il pas, dans des vers d'Anatole

France tels que ceux qui suivent, certaine richesse d'influence et un ton que l'on retrouvera chez des cadets ?

Votre âme qui se cherche et ne se peut saisir...
Divine volupté des êtres, don des fleurs...
Et suscitant en eux cette gloire de vivre...
Couler dans tout leur sein d'insensibles amours...
En si divines fleurs d'elles-mêmes fécondes...

Plus encore, les connaisseurs de Valéry ne retrouveront-ils pas le souvenir d'un vers de *la Nuit* d'Anatole France :

Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure...

dans le vers du *Narcisse :*

La nuit vient sur ma chair lui souffler que je l'aime?

***

Sur l'incompréhensible incident que Paul Valéry a appelé l'*affaire du Parnasse* et qui survint en 1875, lors de la préparation du troisième volume du *Parnasse Contemporain*, chez Lemerre, je pourrais renvoyer à des pages que je lui ai déjà consacrées [1] ; mais il faut observer, une fois de plus, c'est-à-dire mieux, comment les choses se passèrent. En gardant toujours plus étroit le contact avec les preuves et toujours mieux écartées les anecdotes superflues et les hypothèses aventureuses, il ne sera pas impossible de tout préciser un jour.

Chez l'éditeur du passage Choiseul, un Comité avait été chargé de juger les envois, très nombreux et très inégaux certes, des poètes candidats à la troisième anthologie de ce *Parnasse Contemporain*. Après les deux premiers volumes de 1866 et 1869, être admis, dans cet important recueil, pouvait paraître très flatteur aux élus. Cela permettait à chacun d'espérer, peut-être jusqu'aux yeux d'une postérité lointaine, voir figurer son nom dans le voisinage immédiat de ceux des grands chefs de file de l'heure, Théophile Gautier, Banville, Leconte de Lisle. Le comité de lecture était composé de Théodore de Banville, François Coppée et Anatole France. Ce dernier avait accepté d'assez modestes fonctions dans la maison d'édition en question, qui lui permirent vraisemblablement cet accès précoce à pareil honneur.

Depuis une vingtaine d'années, grâce au dossier communiqué, dans *le Manuscrit Autographe*, par M. Blaizot, on connaît les étonnantes appréciations que les trois examinateurs portèrent, écrivirent même, sur les divers candidats. Les écritures de France, de Banville, de Coppée y sont d'une authentification facile, non douteuse. J'ai pu, d'ailleurs, grâce à Armand Godoy, consulter le manuscrit original lui-même.

Les arbitres, priés par Lemerre, avaient d'abord établi une liste de vingt poètes, en quelque sorte supérieurs qui, en même temps qu'eux-

1. Henri MONDOR, *Histoire d'un Faune* (Gallimard).

mêmes, devaient être admis sans autre consultation de leurs vers ou nouveau débat. Cette liste de lauréats indiscutables ou privilégiés n'est pas, aujourd'hui, sans prêter à rire ; surtout si on leur oppose quelques-uns des repoussés. Bien des noms s'y lisent, en effet, pour lesquels la postérité d'un premier demi-siècle a été fort éloignée de montrer une considération égale à celle qui avait réuni, dans cette joie d'entente initiale, les suffrages de Banville, Coppée et France.

Il est même tentant, à lire ces vingt premiers noms, de se laisser aller à conjecturer le sentiment obscur ou les raisons complexes des juges qui se voulurent accompagnés par eux dans l'importante anthologie ou préservés de quelque autre voisinage. N'y avait-il qu'erreur de jugement ou désir de règne facile, partiale camaraderie, parfois galanterie, ou, enfin, intervention autoritaire de l'éditeur ? L'on a supposé tout cela et d'autres choses encore.

Mais les choses s'aggravèrent quand les juges s'astreignirent à préciser ensuite, par écrit, en formules assez paresseuses pour Banville et Coppée, plus appliquées pour A. France, leur jugement personnel sur tous les autres versificateurs pressentis ou accourus, puis acceptés ou dédaignés. Il n'est pas difficile de juger, en toute garantie, dans la revue *le Manuscrit Autographe*, ces qualifications manuscrites, puisqu'elles y ont été photographiées. Plusieurs d'entre elles sont d'une clémence ou d'une bienveillance dont le temps ne cesse de souligner la faiblesse ou la méprise. Banville et Coppée, cela ressort avec évidence, furent généralement bénins ou bénisseurs ; accueillants par douceur naturelle, sans doute, ou orientés par espièglerie et affinités ; peut-être, aussi, prudents par commodité.

Anatole France, au contraire, le plus jeune des juges, ne craignit pas d'aller jusqu'aux indignations, vraies ou un peu jouées, et jusqu'à la sévérité coupante ou méprisante. Cet écrivain, dont l'intelligence, la subtilité et quelque adresse de détermination n'ont jamais été mises en doute, se trompait dans la circonstance si souvent, presque si obstinément, que l'on inclinerait facilement, devant ses stupéfiantes condamnations et les mouvements de sa sentencieuse rigueur, à incriminer d'autres mobiles que ceux d'une irritabilité de parnassien ou de classique trop intransigeant. Le plus jeune des juges était aussi, remarquons-le, le moins tenté par la nouveauté.

Stéphane Mallarmé, qui avait triomphé, dans le premier et le second volumes de ce *Parnasse Contemporain*, grâce à des poèmes préférés par les véritables experts, avait accepté, cette fois, avec sa modestie naturelle, d'être encore candidat et avait envoyé une pièce bien souvent retouchée depuis dix ans et vouée à une illustration hors de pair, *l'Après-Midi d'un Faune*. Ou plutôt, avec une application de débutant et d'élégant calligraphe, il avait recopié, pour les juges et l'éditeur, sans rougir de se joindre à cent inconnus, l'état de cette églogue fameuse que nous avons pu faire connaître, il y a trois ans, et dont le titre en 1875 était, au moins

pour la conjoncture, *Improvisation d'un Faune*[1]. Non encore tout à fait remis, après dix ans, de la façon presque cavalière avec laquelle Lemerre et Mendès avaient en 1866, omis de répondre à son désir de corriger les épreuves autant qu'il le jugeait bon, il avait adressé, en 1875, le 3 juillet, à Lemerre, son nouveau manuscrit avec un billet de ton inhabituellement sec, qui laisse deviner quelque méfiance : « Mon cher Lemerre, ci-joints les vers du Parnasse : je vous demanderai de vouloir bien *m'en faire adresser des épreuves*, parce que je n'ai eu le temps que de recopier ce morceau, sans y avoir fait quelques corrections nécessaires. »

Deux juges sur trois furent aussitôt contre Mallarmé : deux amis, d'ailleurs, l'un ancien, Coppée, l'autre récent, France. Il est vrai que lire, au milieu de cent ou deux cents ou cinq cents poèmes, son morceau difficile, n'en favorisait guère la compréhension ; mais cela ne pouvait, chez des hommes de l'art, empêcher de reconnaître une science éprouvée de la métrique et une maîtrise fort nouvelle de la plénitude et de la fluidité associées. Ces deux juges ont été d'une si flagrante injustice qu'on voudrait, pour s'épargner le dilemme, bévue ou perfidie, pouvoir se demander, plus calmement, s'ils n'éloignaient pas Mallarmé, sans aucune malveillance, pour admettre ou consacrer, en toute simplicité, son écart évident, désormais, de l'École ou de la chapelle parnassienne. A moins qu'une ombrageuse défense de la tradition, de la transparence, de la simplicité, en poésie, n'ait dressé, contre lui, l'hostilité de ceux qui se croyaient les champions du vrai. Malheureusement, l'étude des notes, écrites par chacun d'eux avant de les confronter, n'autorise guère la plus conciliante des explications.

Banville, le seul des trois, avait souhaité l'accueil immédiat du *Faune* : « Doit, je crois, être admis, en dépit du manque de clarté, à cause des rares qualités harmoniques et musicales du poème. » Si l'on songe aux pages que Mallarmé, dès sa jeunesse, avait consacrées à celui qu'il ne trouvait pas seulement le plus spirituel des rimeurs, les deux incidentes de Banville, glissées dans son jugement, l'une timide, l'autre superflue, déçoivent. Son incertitude et sa critique étaient, là, aussi inopportunes et inamicales l'une que l'autre. François Coppée vota contre l'insertion du poème, sans qu'une appréciation écrite sur Mallarmé, ait été formulée par lui, ou retrouvée ou publiée. Sur Charles Cros, Coppée se montrait moins secret, dans son refus de le voir reçu : « Non. Tout le ridicule du genre. Rien de personnel. » Quant à Anatole France, accordons-lui ce mérite ; il expliqua, contre Mallarmé, sans hésitation et sans détour, sa position : « *Non ! on se moquerait de nous.* » Jamais la crainte de la moquerie n'y exposa plus directement et jamais l'on ne vit juge, par désir d'être bien jugé, se mieux disqualifier. Mais Mallarmé, plus tard, sera vengé de Coppée par Anatole France lui-même, dont les amitiés étaient

1. Dans le recueil, *Tombeau de Th. Gautier*, l'envoi de Mallarmé avait peut-être paru, à France et à Coppée, d'une gênante supériorité.

aussi instables que bien des opinions. A l'enterrement du père de France, le fils arrivé en retard à la cérémonie, mais dispos, aurait chuchoté : « Tiens, un vers de Coppée! » en lisant, sur une couronne, cette inscription : « Offert par les joueurs de boules de Neuilly ».

Si le bon Théodore de Banville avait eu l'énergie, la fidélité que ses liens avec Mallarmé lui devaient commander, il eût pu éviter l'injustice, qui a déjà fait couler tant d'encre ; mais il réservait son influence principale au succès de Mélanie Bourotte.

De même, Anatole France accordait sans doute la sienne à ses amis Louisa Siefert, Frédéric Plessis, Laprade, et à celui qu'il appelait le bourdonnant Emmanuel des Essarts, et allait bientôt retrouver, cet été-là, à Royat. « Nous retombons en plein dans les poètes, écrira-t-il alors du Puy-de-Dôme. On ne peut éviter sa destinée, disaient les tragiques grecs. » Et les lectures de vers, couronnés ou non, allaient continuer en vacances : « Mademoiselle Siefert a bien lu ses poésies d'un ton de voix assez singulier. L'effet en était augmenté par des Essarts, qui mugissait comme un buffle élégiaque aux endroits touchants et qui levait les yeux au plafond avec un sourire ineffable quand les vers de mademoiselle Siefert devenaient tendres. »

Dans le vrai tournoi de poésie, celui du *Parnasse Contemporain*, et non celui de Royat, Paul Verlaine, avec une modestie non moins touchante que celle de Mallarmé, avait accepté, lui aussi, d'être candidat, parmi tant d'amateurs, et envoyé un poème *Beauté des Femmes*, écrit en prison et extrait du volume *Sagesse*. Anatole France, dans sa vertueuse démonstration ou emporté par quelque antipathie heureuse de nuire, alla, cette fois, jusqu'à des paroles injurieuses : « *Non, l'homme est indigne et les vers les plus mauvais qu'on ait vus.* »

L'on comprend que Henri Cazalis ait gardé toujours, dans ses papiers, le manuscrit de Verlaine, *Ballade pour honorer les Parnassiens*, qu'il est attendrissant de relire, à cette occasion, et qui commençait ainsi :

Or on vivait en des temps fort affreux
Où la réclame était mal en avance.
Dans la bataille aux rimes plus d'un preux
Tout juste eut pour l'attaque et la défense
Quelque canard d'Artois ou de Provence,
Mais Phœbus vint qui reconnut les siens
Et sut garder, vainqueurs de toute offense,
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

Contre Charles Cros, l'animosité d'Anatole France était mieux expliquée, sinon mieux connue. On aurait vu le premier, dans un café de la rive gauche, quelques mois avant d'être candidat, se jeter sur le second, non encore juge, mais accusé, et poursuivre le fuyard, coupable d'avoir voulu enlever, à son camarade, la jolie Nina de Callias. Anatole France, qui se piquait déjà de connaître la vanité de tout, n'avait certainement

oublié ni la colère de Cros ni la peur qu'il en avait eue lui-même. Sur la liste de ces observations de juge, il écrivit à côté du nom de son rival impétueux : « Je serais contraint de retirer mon envoi si le sien était admis. » Pauvre revanche pour un philosophe tolérant...

Si l'on apprenait un jour que les vers offerts au *Parnasse Contemporain* sous le nom de Baudelaire, mort huit ans avant, étaient véritablement de lui, le risible tribunal du passage Choiseul se trouverait avoir sacrifié, plume ou glaive en main, Baudelaire, Mallarmé, Verlaine et l'auteur du *Coffret de Santal* à des poètes, choisis aussi et aussitôt, semble-t-il, par l'oubli : Blanchecotte, Grenier, Gineste, Guy de Binos, Paul Marrot, Amédée Pigeon, Grandmougin, Saint-Cyr de Roissac, etc.

Les admirateurs ou les partisans d'Anatole France s'étonnent quelquefois, s'indignent aussi que l'on puisse se permettre de retenir contre lui, qui se soucia si souvent de faire le doucereux, ses surprenants jugements sur Verlaine et sur Mallarmé. Que ces défenseurs courroucés essaient de s'imaginer leur aigreur et leur juste combativité si l'on mettait, sous leurs yeux, en autographes indiscutables, des jugements contre Anatole France, exprimés aussi crûment que les siens par les grands poètes que dans cette occasion il sacrifia. Une admiration résistante pour le prosateur et le maître qu'a été Anatole France eût pu inciter à ne plus ajouter aux reproches qu'ont mérités une attitude à l'égard des hommes aussi hostile ou capricieuse, une erreur aussi grave contre l'esprit. Mais il y eut sans doute, dans les déterminations de cette époque, des vengeances, des effets théâtraux et des précautions de carrière obligeant à écarter Charles Cros, à condamner le pauvre Verlaine, récemment libéré de prison, à éloigner le surprenant créateur Mallarmé. Ces mobiles font moins incompréhensibles mais plus regrettables les sentences d'un jour. A moins qu'Anatole France et François Coppée, avec quelque inquiète sagacité, n'eussent prévu le risque que faisaient courir, à tant d'œuvres poétiques et aux leurs, la nouveauté et l'importance de celles de Mallarmé et de Verlaine.

Lorsque Mallarmé apprit la probabilité de cet affront, il se montra moins préoccupé de lui-même que de Leconte de Lisle. Pour des raisons inconnues, peut-être simplement sordides, celui-ci risquait, à son tour, de n'être pas admis dans ce *Troisième Parnasse Contemporain*. Une lettre de Mallarmé à Mendès, du 28 juillet, montre à la fois le dévouement de l'auteur de *l'Après-Midi d'un Faune* à ceux qu'il estimait et, d'autre part, devant la méconnaissance nouvelle de son apport personnel, un détachement déjà entraîné par l'adversité : « J'aurais voulu vous répondre avant l'heure de la poste ; mais j'ai dû aller chez Lemerre pour savoir si tout était arrangé. La volubilité de cet homme de bien m'a retenu quatre heures, passage Choiseul ; il a honorablement et même amicalement terminé la chose. Je sais bien que je n'ai pas encore entendu Leconte de Lisle. Mais celui-ci ne m'écrit point qu'il ait l'argent désiré et que ses vers soient du Parnasse. C'est moi qui ai essuyé la première colère de Lemerre, violente et simplement horrible, et j'armais véritablement dans

les poches de mon habit des revolvers absents. Apaisements et réconciliations, je crois, pour quelques années : tel est le résultat de notre démarche dont nous ne pouvons que nous féliciter hautement, puisque les vers du maître, avant tout, se publient, notre souhait insigne! Envoyez votre poème sans tarder une minute. »

Puis, dans cette lettre à Mendès, vient une allusion qui rejoint le cœur de notre sujet : « Au fond du malentendu, il y avait cinq à six ans de brouille quotidienne et la subtile maladresse de France, pour ne pas dire plus.

» Mon fidèle Dierx vous écrira mieux que je ne le fais, écrasé par la plus noire besogne et abhorrant jusqu'à ma plume, même pour causer avec vous. »

L'histoire du *Parnasse* n'a pas encore tout à fait éclairci les dessous et traquenards qu'abritent les tristes coulisses d'une École, littéraire ou autre. Mais Mallarmé, doutant de son renvoi, hésitait à annoncer à Mendès, comme suite de ces querelles savamment entretenues, l'échec probable de son *Faune* : « Autre chose, mes vers sont refusés par le comité du Parnasse ; mais n'en parlez qu'en souriant et comme d'une improbabilité ridicule à Lemerre, parce que c'est ainsi que j'ai accueilli moi-même l'énoncé du fait. Si j'avais pris autrement la chose et si elle se vérifiait, je me croirais obligé d'aller gifler les trois juges quels qu'ils soient, et leur flanquer mon pied quelque part, et je suis bien fatigué, oh! bien las pour mettre la moindre chose en train. Amitiés à Augusta[1] et baisers aux enfants ; revenez avant le 15 août, que je vous serre la main, car il faut que, pour être en état de recommencer une autre année parisienne, je disparaisse six semaines, dans un jardin quelconque, dussé-je y arroser les fleurs comme aide-jardinier.

» Toutes vos mains.

» Stéphane MALLARMÉ. »

Les relations de Mallarmé et de Mendès, peu à peu espacées, semblent avoir été mutuellement cordiales jusqu'à la fin. Le premier n'a jamais prononcé sur le second un jugement aussi méprisant que ceux qu'ont exprimés Villiers et d'autres, Gide par exemple. Il y a peu de temps et grâce aux fastes bibliographiques d'Armand Godoy, j'ai trouvé, dans une autre lettre de Mallarmé à son ami Catulle, lettre plus tardive que celle qu'on vient de lire, certaines lignes offrant un amusant intérêt sur l'impression, devant l'impénétrable bavard qu'était souvent Mendès, du sensible et pur compagnon de sa jeunesse, mais aussi sur sa confiance durable : « ... Je vous vois, lui écrivait Mallarmé, comme un de ces hommes les plus loyaux et les plus justes qu'on puisse rencontrer, et comme doué d'une grande bonté.

» Votre seul défaut, c'est d'être parfois un peu muré et, chose bizarre,

1. Augusta Holmès.

cela produit chez moi, malgré des révoltes intérieures contre vous, un état réciproque : c'est le secret des heures où nous passons l'un à côté de l'autre sans nous voir... »

L'année qui précéda celle ou siégeait le surprenant jury, l'on avait vu, par un groupe de peintres aussi peu clairvoyants, refuser l'envoi de Manet. Parmi les rares hommes courageux ou lucides que révolta ce fait, Mallarmé s'était dressé et avait écrit, sur l'événement, inaperçu de la plupart, des pages où il n'est pas sans profit et sans régal de surprendre ses arguments et son ironie, lorsqu'il fustige des juges incohérents : « Quant à moi, par le seul fait que ces lignes paraissent quelque part où l'on s'occupe d'art, je craindrais d'humilier ces messieurs, groupe de peintres habiles avant d'être des hommes maladroits, en jouant simplement la duperie : et j'aime, par quelque déférence, incriminer, plutôt que leur clairvoyance technique, la mauvaise foi apportée par eux dans l'usage d'un mandat échu en leurs mains. Quelque chose de fâcheux, cela fût-il faux, ressort de l'une de ces accusations : la seconde, je le sais, s'esquive par un sourire. Pourquoi ne pas faire naître ce sourire ? » Quel polémiste, s'il eût voulu, Mallarmé eût été ! Plus loin : « Dès que certaines tendances, latentes jusqu'alors dans le public, ont trouvé, chez un peintre leur expression artistique, ou leur beauté, il faut que celui-là fasse connaissance de celui-ci : et ne pas présenter l'un à l'autre et faire d'une maladresse un mensonge et une injustice. La maladresse demeure heureusement dans le cas présent ; et telle qu'elle suffit à effacer les mots graves que vient de proférer la logique... » Il annonçait les revanches futures : « La foule, à qui l'on ne cèle rien, vu que tout émane d'elle, se reconnaîtra une autre fois dans l'œuvre accumulée et survivante : et son détachement des choses passées n'en sera, cette fois, que plus absolu. Gagner quelques années sur M. Manet : triste politique ! » Sa conclusion vaut pour tant de juges qu'elle ne peut être omise : « Le jury a préféré se donner ce ridicule de faire croire, pendant quelques jours encore, qu'il avait charge d'âmes. »

Gagner quelques années sur M. Mallarmé, messieurs les arbitres, triste politique ! Le perspicace éconduit l'avait jugée avec un an d'avance.

La misère de Mallarmé, à cette époque, était peut-être ignorée des juges, car il était pudique ; mais il en souffrait pour les siens, comme on va voir. Après la publication, chez Lesclide, du *Corbeau* d'Edgar Poe, illustré par Manet, ce dernier écrivit un jour à Mallarmé, le 9 septembre 1875, qu'un éditeur américain « peut-être une poule aux œufs d'or », faisait des propositions. La semaine suivante, Mallarmé, qui était en villégiature à Equihen près de Boulogne-sur-Mer, tandis que sa femme et leurs deux enfants, Geneviève et Anatole, se trouvaient en Allemagne, écrivait : « ... Le nuage de soucis qui commençait à me rembrunir, à l'approche de la vie difficile de ces temps-ci reprise bientôt, s'est un peu dissipé depuis un jour ou deux ; toutefois je ne conçois pas de joies

excessives et prématurées. Le *Corbeau* se mêlerait (Tole [1] entends bien) de nous jouer quelque heureux tour : deux éditeurs américains l'examinent en ce moment ; et, s'il leur plaît, en commanderont un tirage spécial. Ce serait un appoint bien heureux pour les trois mois durs que nous allons passer ; et je me réjouis à l'idée que je ne perdrais pas tout de suite le bénéfice de mon repos en me relançant en pleine fatigue, mais pourrais m'occuper doucement. Tu seras la première informée de la bonne nouvelle, si quelque chose a lieu. Dierx touchera les 300 francs mensuels, en portera 40 à la maison pour le billet de la faïencerie et 50 à Albert ; puis je ferai aussitôt payer gaz et contributions qui tourmentent et Mont-de-Piété à qui j'écris ; je devrai une cinquantaine de francs à mes hôtes, et il me faudra quelque chose pour partir et arriver ; as-tu assez de cent francs pour le voyage, bien juste ? Je ne vois pas comment je pourrai t'envoyer davantage : cependant si faire avec cela (en supposant les petits surcroîts de chemin de fer d'il y a deux ans) te paraît impossible je condamnerai ma montre à un mois de prison... Mon Dieu ! que tout est difficile ! Revenir comme s'en aller. Corbeau, aide-nous... » Cette prière au Corbeau fut inutile ; les Américains n'aimaient encore ni Mallarmé, ni Manet. Et la montre du premier dut aller au Mont-de-Piété rejoindre d'autres objets. Le « Saint-Corbeau » qu'il invoquait, dans une autre lettre, resta sourd.

L'on préfère espérer qu'Anatole France ignorait pareille gêne du candidat rejeté ! Mais ne savait-il pas, avec virtuosité, se faire tour à tour le plus candide des hommes et leur juge formaliste ?

***

Ayant traité ailleurs, avec bien des détails, cette anecdote, devenue assez courante, d'un jury littéraire méconnaissant le génie et même le talent et leur préférant la vulgarité affairée, obséquieuse ou patronnée, je m'en voudrais d'insister davantage sur les erreurs d'un des tournois les moins imperturbables. Au contraire, l'occasion d'une note pacifiante s'étant présentée, comment ne pas la saisir avec plaisir ? Ne convient-il pas de ne pas attacher, à la rebuffade essuyée par les deux poètes aujourd'hui triomphants, une importance plus grande que celle qui a été paisiblement mesurée par les intéressés eux-mêmes ?

Il est possible d'ajouter un nouveau document à ceux déjà retenus parmi les révélations stupéfiantes du *Manuscrit Autographe*. C'est, de la main d'Anatole France, en fin de verdict, une pressante recommandation faite par les juges à l'éditeur et où les uns verront un souci de discrétion, d'autres quelque prudence, d'autres des sentiments moins innocents : « *Alphonse Lemerre, président du comité, est instamment supplié par les trois auteurs des listes de brûler les dites listes aussitôt qu'il n'en aura*

1. Diminutif du prénom du fils de Mallarmé.

plus besoin. » On désirait visiblement effacer vite les traces de la sottise et des cruautés.

Le secret ne fut peut-être pas aussi bien gardé que cette précaution des juges leur permettait de l'espérer et Henri de Régnier entendit, bien plus tard, André Lemoyne conter la menace de gifle qu'Anatole France, passage Choiseul, n'esquiva que derrière un meuble, sans montrer quelque souci d'en demander raison. Plus tard, contre Leconte de Lisle, son courage aura la même retenue.

Les colères de Stéphane Mallarmé n'avaient jamais beaucoup d'éclat ou de durée. Il aimait trop ses ascétiques et hautes recherches pour occuper ses courts loisirs à des ressentiments et rester longtemps sur terre. Le réel véritable étant pour lui bien au-dessus des apparences, il n'avait même pas à oublier les injures, il ne les entendait qu'à peine.

L'on ne savait encore rien, jusqu'ici, sauf par la lettre à Mendès que nous avions fait partiellement connaître, et quelques lignes d'Edmond Bonniot, de ce qu'avait pu provoquer ou laisser, en Mallarmé, de déception ou d'indifférence, la réaction indécente du jury devant son poème. Sa réponse, sinon sa revanche, avait voulu être prompte d'ailleurs, puisqu'il publiait dans les mois suivants, en plaquette d'un rare raffinement, avec des lithographies d'Edouard Manet, autre maudit, *l'Après-Midi d'un Faune.* Moins d'un an après la sanction de Coppée et de France contre lui, son nom s'associait, une deuxième fois, à celui de Manet. Éconduits, l'un et l'autre, par les jurys, ils unissaient leurs infortunes ; mais c'est d'eux que l'avenir attendait l'essentiel.

Le hasard qui, en bibliophilie, sert aussi les longues patiences, a mis, sous mes yeux, récemment, un document consolant, puisqu'il permet d'étouffer un peu le feu des disputes. C'est une lettre que Mallarmé eut à écrire à son adversaire, Anatole France, pour le remercier de l'envoi d'un livre, paru en 1876, *les Noces Corinthiennes.* Un an après l'incident ou le conflit, le juge acariâtre n'en voulant point trop au candidat repoussé, lui envoyait, gracieusement ou adroitement, son second livre de vers. Comment Mallarmé allait-il le prendre et remercier ?

Pour que n'échappe pas la nuance, notons qu'il écrivait, dès l'abord, « mon cher confrère », deux ans après avoir écrit « mon cher France ».

D'autre part, sans s'arrêter aujourd'hui à une importante profession de foi que contient la lettre, il est assez facile d'apprécier le dosage savoureux, parmi les éloges, de l'admiration, de la courtoisie, de la sévérité et d'une ironie pour ironiste. Le juge était Mallarmé, cette fois ; mais sans éclat public, sans intention de nuire, et agissant de face :

« Lundi soir, 15 mai (1876), 87, rue de Rome.

» Mon cher confrère,

» Trop tardivement, hélas ! (et la faute vient de moi, qui aurais dû en deviner la présence dans le carton de la *République des Lettres* avant que l'éditeur Derenne me les remît) je vous remercie aujourd'hui des

Noces Corinthiennes. Le volume commencé par la fin, moins à cause de mon goût particulier pour les poèmes exclusivement lyriques, que pour lire tout d'un trait et sans distraction l'œuvre qui donne son titre à votre nouveau recueil, j'ai d'abord sympathisé vivement avec le concept et le faire parfaits de ces morceaux qui ont nom *Leuconoé*, *l'Auteur à un Ami* et *la Veuve*; un court fragment qui précède *la Prise de Voile* m'a paru l'une de vos très belles choses.

» Avant de parler des *Noces*, je tiens à exprimer à leur endroit une opinion qui fait loi pour moi, relativement au moule où vous les avez jetées : le poème dramatique me désespère, car si j'ai un principe quelconque en critique, c'est qu'il faut avant tout rechercher la pureté des genres. Théâtre d'un côté ou poème de l'autre ; mais je veux bien et désire que, distribuant très habilement les procédés de ces deux genres, on fasse comme tous nos maîtres et ceux de toutes les époques, intervenir un colloque au milieu des descriptions ou bien d'élans de l'âme : et encore que, selon l'innovation montrée par le dernier poème de Mendès, on juxtapose simplement les fonds et le dialogue, laissant entre eux circuler une atmosphère qui devient elle-même de l'œuvre.

» A agir autrement, ne voyez-vous pas un inconvénient dans l'absence de ce va-et-vient des personnages parmi l'enchantement scénique, la lumière et le décor visibles du théâtre? Vous invoquerez une fresque ; et, en effet, je vois trop les êtres se découper avec netteté sur l'immobilité d'un mur d'or. Cet or ambiant, par exemple, il vient, chez vous, des mines les plus pures de la pensée et se dégage perpétuellement de vers d'une valeur très rare ; et c'est du premier au dernier que, grâce à leur charme et à leur lumière, lira l'œuvre quiconque la tiendra un instant, les femmes, surtout ; car vous les dépassez toutes, même les plus parfaitement organisées, par la netteté de votre pénétration et les musiques de votre diction.

» Au revoir, et veuillez me pardonner (sans rien dire de mon retard à vous remercier) la promptitude que j'ai apportée à vous faire part de quelques observations : ce n'est qu'intérêt de ma part à tous vos travaux.

» Stéphane MALLARMÉ. »

« Les femmes surtout! » Exactement ce que dans son premier livre, consacré à Anatole France en 1883, lui dira le jeune Barrès. Était-ce, en même temps qu'un compliment peut-être restrictif, une allusion souriante aux lauréates récentes du *Parnasse Contemporain*, les Mélanie Bourotte, Louisa Siefert, Louise Collet, Isabelle Guyon ?... [1]

HENRI MONDOR
de l'Académie française.

1. Par la suite, l'histoire des relations littéraires de France et Mallarmé devait prendre un tour assez différent, plus *détendu*. Dans un article publié par le *Temps* en 1893, France rendit une sorte d'hommage solennel et repentant à Mallarmé, considéré avant tout par lui comme un platonicien !

PROPOS DÉCOUSUS SUR LA LIBERTÉ

par Pierre Gaxotte

L'amour de la liberté est le sentiment du petit nombre. La masse déteste « qui ne lui ressemble pas ». Elle se plaît à être troupeau. Quoi de plus naturel? Il est difficile d'être libre, de penser librement, de se décider librement. Il est bien plus aisé d'entendre chaque matin à la radio la vérité du jour et de la répéter.

***

Être libre, c'est s'exprimer soi-même authentiquement.
Encore faut-il qu'il y ait quelque chose à exprimer.

***

Le mécanisme des dictatures modernes consiste à écraser l'individu sous la masse, à l'entraîner dans la masse, à le rendre indistinct de la masse, à le faire masse lui-même.

L'homme-masse est l'homme vidé de tout, de son pays, de son passé, de ses traditions. C'est une carapace d'homme, dans laquelle les tyrans versent ce qui leur plaît, parce qu'il ne s'y trouve plus rien.

L'homme-masse est semblable au voyageur sans bagages. Il est éternellement disponible, éternellement à prendre et toujours docile. Il est indifférent du vrai et du faux, imperméable à la critique, insensible aux contradictions, aussi capable d'héroïsme que d'abjection. Une seule chose lui est impossible : être lui-même.

***

L'homme libre cherche dans la connaissance et dans la méditation du passé les moyens de se défendre contre les obsessions du présent. Le passé lui offre des repères, des contrôles, des mesures qui l'aident à sauvegarder son jugement et l'empêchent d'être dupe.

L'école primaire, en apprenant aux enfants à méconnaître huit ou

neuf siècles du passé de leur patrie, en leur en inculquant parfois le mépris ou la haine, ne les a pas préparés à être des hommes libres, mais les victimes de tous les engouements politiques : les régimes qui ont obtenu en France les majorités les plus massives sont justement ceux qui ont supprimé la liberté.

On ne compte plus les nations qui ont été conduites à la servitude sous le drapeau de la liberté.

***

D'Argens était un marquis français, fils d'un procureur général au Parlement d'Aix et frère d'un président. Il fut, tour à tour, avocat en Provence, capitaine de cavalerie en Allemagne, secrétaire de légation à Constantinople, écrivain en Hollande et lecteur de la duchesse de Wurtemberg. Le roi de Prusse, Frédéric II, l'appela auprès de lui, le fit chambellan et académicien. Pendant la guerre de sept ans, il travailla aux libelles que le roi de Prusse répandait par l'Europe : cela ne l'empêchait pas de toucher ponctuellement ses revenus de Provence. Une année, Louis XV en interdit la sortie. D'Argens dénonça à toute l'Europe cet attentat contre le droit des gens.

Brouillé avec Frédéric, il revint en Provence où il mourut, entouré de l'estime générale.

Ce sont là des choses qu'on ne voit plus.

***

Il y a bien de la différence entre l'absolutisme d'un prince qui croit en Dieu, respecte les commandements, et l'absolutisme d'un État qui n'a d'autre fin que son propre développement.

***

Le XXe siècle a construit beaucoup de machines, découvert beaucoup de secrets, bâti une nouvelle physique, rénové la médecine...

Il a surtout inventé la police. C'est sa marque.

***

La police d'autrefois était l'auxiliaire de la justice. Elle poursuivait les coupables et maintenait l'ordre dans la rue.

Aujourd'hui elle tend à devenir l'État. Elle l'est déjà dans la moitié du monde.

***

Il fut un temps, pas très lointain, où le franc était toujours égal à lui-même, où l'argent et l'or roulaient sur les comptoirs, où le franc, accepté partout, se changeait librement en tous lieux, où personne à la frontière

ne s'enquérait de l'argent que le voyageur portait sur lui, où l'on pouvait parcourir l'Europe sans demander de permission à personne et sans autre pièce d'identité qu'une carte de visite dans son portefeuille, où les capitaux en quête de placement allaient d'un pays à l'autre, attirés par les occasions d'emploi, sans que personne y trouvât à redire. On ne donnait pas l'empreinte de ses doigts au commissaire de police. On ne produisait pas un certificat de vaccination pour visiter les chutes du Niagara. On ne mendiait pas au contrôle des changes la permission d'aller voir le Parthénon. On ne faisait pas queue aux guichets des passeports. On partait en voyage quand on en avait envie. On allait où on voulait. On dépensait son argent comme on voulait. Les hommes, les fortunes, les produits, les idées circulaient librement : c'est ce brassage qui fait la civilisation.

Les peuples enfermés deviennent bêtes et méchants.

***

Le XXe siècle a aboli la distance. Il l'a remplacée par les bureaux.

En additionnant les heures qu'on y passe pour préparer un voyage, il faut plus de temps pour aller en Amérique qu'à l'âge de Phileas Fogg et de Jules Verne.

***

Prohibitions, contingentements, interdictions d'immigration, passeports, restrictions monétaires, licences d'exportation et d'importation, visas, protectionnisme des races, des salaires, des niveaux de vie, des idéologies politiques : la belle construction! Il est des gens pour en être fiers et l'appeler le progrès.

L'homme du XXe siècle vit entre des barbelés. Il n'est pas sûr qu'il en souffre.

***

Parler de liberté à un homme du XXe siècle, c'est parler de couleurs à un aveugle et de musique à un sourd.

***

« Je ne sais pas comment j'ai fait mon compte, dit un personnage de Dostoïevski, Chigalev, mais, parti de la liberté illimitée, j'aboutis au despotisme illimité. » Le monde moderne, en effet, est issu d'une révolte contre l'autorité : autorité de l'Évangile, autorité de l'Église, autorité du roi, autorité du père, autorité de la famille, autorité du patron, autorité de la coutume... Mais la liberté n'était pas tant revendiquée pour elle-même que contre quelqu'un ou contre quelque chose, contre la religion, contre la monarchie, contre la puissance paternelle, contre la hié-

rarchie... C'était une négation, un refus, une impatience. C'était une forme vide. Vide de tout contenu spirituel et de toute disposition pratique. Elle a pu devenir l'objet d'un fanatisme abstrait, mais rien n'a été plus facile que d'y verser son contraire.

***

La liberté n'est pas au commencement, mais à la fin. L'homme naît esclave de sa faiblesse et de son dénuement. La liberté est le fruit du bon ordre. *A Henri IV, restaurateur de la liberté française :* l'inscription gravée sur le piédestal de la statue érigée au Pont-Neuf le dit en peu de mots. Il n'y a pas de liberté dans la misère, dans l'insécurité dans la guerre civile.

Quel ordre fallait-il en Europe pour que Nietzsche pût s'épanouir dans les orages, les folies et les apocalypses intérieurs! D'abord un État honnête, respectueux de sa signature pour qu'il pût recevoir ponctuellement la pension universitaire qui le faisait vivre. Ensuite, une monnaie stable, universelle, une monnaie-or, solide comme le roc, pour qu'il pût, chaque année, avec son revenu fixe manger à sa faim et dormir sous un toit. En troisième lieu, des frontières ouvertes, pour qu'il pût selon les impératives exigences de sa santé et de ses désirs, aller du Tyrol à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Nice. Enfin des gouvernements assez sûrs d'eux-mêmes et assez respectueux de la pensée, pour que fût édité, lu, toléré, discuté, célébré, un écrivain aussi peu conforme aux orthodoxies en vogue.

Sans qu'il fût même besoin de censure, le blocage des biens allemands en Suisse, le contrôle des changes, les visas, les passeports, les permis de séjour auraient tué Nietzsche, sans phrase, sans violence, sans prison, proprement, régulièrement, bureaucratiquement.

***

— Je proteste au nom de la liberté, disait Monseigneur Darboy au communard qui le conduisait au supplice.

— Ta liberté n'est pas la mienne, répondit le communard.

Bien sûr. Nous possédons présentement en France une bonne douzaine de philosophes à la plume facile, qui démontrent à qui veut les lire que la liberté consiste à dire le contraire de ce qu'on croyait vrai et à faire le contraire de ce qu'on croit juste.

Oh! ce n'est pas difficile. La liberté n'est pas l'obéissance à des instincts aveugles, à des fantaisies passagères, mais à une volonté éclairée. Cette volonté, il est permis de dire que chacun la porte en soi, mais obscurcie par l'égoïsme, par les mauvaises lectures, par les préjugés, par le souci des intérêts particuliers ou familiaux. Elle ne s'exprime donc

clairement que par la bouche de certains élus, citoyens vertueux, éclairés, affranchis. A eux revient la mission de dégager dans chaque conscience individuelle la volonté libre qui y sommeille. Chacun, par leurs soins, sera contraint d'être libre à coups de bottes et de travaux forcés.

***

Parce que nous voulons être libres de choisir notre travail et notre domicile, parce que nous voulons rester maîtres de nos lectures, de nos pensées, de nos souvenirs, de nos plaisirs, on nous accuse de contrarier la marche de l'Histoire et de nous insurger contre elle. En beaucoup de lieux, c'est un crime capital.

Qu'appelle-t-on l'Histoire (avec un H majuscule)? Hegel raconte quelque part qu'il en eut la révélation en voyant Napoléon traverser Iéna sur un cheval blanc, quelques jours après la bataille. Il passa la révélation à Marx, qui la passa à Lénine, qui la passa à Staline, qui la passa à Hitler, qui la passa à tout le monde.

Gœbbels, dans son *Journal*, ne peut pas écrire que le Fuhrer est débordé de travail. Il écrit qu'il n'a plus le temps de remplir sa mission historique. Contre le cardinal, le procureur de Budapest n'a pas requis un châtiment exemplaire, mais un châtiment historique. L'argument des collaborateurs pendant l'occupation était qu'on ne s'oppose pas au cours de l'Histoire. C'est celui des communistes aujourd'hui. Leurs docteurs, pour justifier procès et condamnations, expliquent, avec beaucoup d'aménité, que les victimes peuvent être à la fois innocentes des faits qu'on leur reproche et coupables dans la perspective historique. Comme toute la pensée philosophique et politique dans la France d'aujourd'hui consiste à se situer par rapport à Marx et au bolchevisme, l'Histoire, le mouvement de l'Histoire, les nécessités de l'Histoire sévissent un peu partout.

Quelle niaiserie! L'Histoire dont on nous accable n'est pas l'histoire du passé à qui il serait légitime en effet de demander des éléments d'analogie et de prévision, c'est l'histoire de l'avenir, l'histoire à venir, l'histoire à faire, l'histoire inconnue, que l'on donne comme sue, comme fatale et dont on fait une idole. De même que l'on appelle la servitude liberté, on transporte au futur incertain la caution de l'événement enregistré, incontestable, irrévocable.

Victor Hugo, en dépit de ses opinions progressistes, serait aujourd'hui vertement tancé pour avoir dit que l'Histoire n'est à personne. Elle est devenue la propriété personnelle d'une association de mystificateurs qui prétendent donner à leurs rêves de dictature, à leurs espérances d'avènement le même degré de certitude qui s'attache au supplice de Jeanne d'Arc, au règne de Louis XIV ou à la présidence de M. Fallières.

***

L'Histoire au contraire nous montre la liberté à chaque pas. Cent fois, mille fois le cours des événements a dépendu d'un homme ou d'une poignée d'hommes, de leur audace, de leur courage, de leurs idées, de leur présence d'esprit.

***

Les masses désirent être tyrannisées, mais elles veulent l'être en leur propre nom. Le régime russe qui est une dictature de policiers, de planistes, de maréchaux, de techniciens s'appelle dictature du prolétariat.

***

La meilleure façon, la plus simple, la plus économique d'empêcher les individus d'aspirer à la liberté est de les maintenir à un niveau de vie très bas. La misère peut causer des émeutes. C'est la prospérité qui amène les révolutions. Quand toutes les pensées de l'homme sont occupées par les soucis de la vie matérielle, quand tout son être est tendu vers la satisfaction des besoins élémentaires, il ne pense pas à autre chose. L'abondance est un danger majeur pour les dictatures. Elles s'en protègent en détournant une grande part du travail national vers des œuvres de prestige et vers les armements.

***

Un dictateur prudent n'abandonne pas ses sujets à eux-mêmes. Qui sait ? Peut-être se mettraient-ils à rêver. Il les maintient en état de réceptivité constante. Il les occupe corps et âmes ; il les obsède ; il les absorbe. La propagande, même sans but, est pour lui une nécessité permanente. Il y réussit d'autant mieux qu'il a pour les masses un mépris infini. Ses procédés sont efficaces parce qu'ils sont grossiers et parce que rien ne les contredit. Affirmer, répéter, affirmer, répéter... : la vérité se forme ainsi et le doute mène en prison.

***

Dans les périodes de troubles, rien n'est plus commun que l'alliance du vice audacieux et de la vertu turbulente.

***

La France ne possède pas la masse. Les masses sont en Asie, en Russie, aux États-Unis. Diviniser la masse, c'est proclamer que la France n'a plus de raison d'être.

***

L'homme libre est libre dans son intelligence, que ne pervertit nul préjugé. Il a des idées ; il n'a pas d'opinion. Il est positif. Il aborde les problèmes de la vie sociale en tenant compte seulement des données

réelles qui se présentent à lui, des résultats qu'il se propose d'atteindre, des moyens dont il dispose. L'esprit asservi à une idéologie ne veut, ne recherche qu'une solution conforme à ses principes.

S'agit-il de ravitailler une population mal nourrie, un administrateur à l'esprit libre s'efforcera de réunir les conditions qui stimulent le mieux la production, qui créent l'abondance, qui remplissent les magasins de marchandises vendues à des prix raisonnables. L'esprit asservi ne se propose que de mettre sa doctrine en action. « On traite alors les questions, a écrit André Siegfried, non plus en elles-mêmes, mais en fonction du principe mis en cause ou de la tendance qui se dégage. Tel impôt sera établi, non pour rapporter de l'argent, mais pour modifier l'équilibre des classes sociales... Telle politique sera adoptée, non parce qu'elle est la meilleure, mais parce qu'elle oriente le pays dans tel ou tel sens idéologique. »

En France, où la liberté de l'esprit est en voie de se perdre, l'exercice du gouvernement est devenu une pure affaire d'idéologie. Il ne s'agit pas de réussir ; il s'agit d'être conformiste. Aussi les réussites sont-elles rares et proviennent le plus souvent d'organismes privés, de particuliers qui ont agi au rebours de la politique officielle.

***

Une tyrannie peut être brouillonne et inefficace. L'hypertrophie de l'État, le pullulement des réglementations, l'abondance des polices et des contrôles ne sont aucunement une garantie de succès. Au contraire.

***

Il n'existe pas de tyrannie plus effroyable que celle des meneurs de masses.

***

Tous les reculs de la liberté dans les temps modernes ont été liés, quel que fût le régime politique, à une hypertrophie de l'État, à une intervention de plus en plus constante, minutieuse et tracassière de cet État dans les affaires des citoyens et dans la vie spontanée du groupe social.

Les citoyens ont été souvent les premiers à réclamer cette intervention. L'avantage passager qu'ils en retiraient leur cachait les conséquences fatales et désastreuses de ce bien égoïste et momentané.

***

Combien d'industriels réclament en public le retour à la liberté des échanges qui vont en secret supplier le ministre de maintenir le contingentement pour leurs fabrications !

***

Le libéralisme économique, c'est la concurrence et pas autre chose. Combien de gens feignent de croire que c'est la conservation indéfinie des situations acquises.

***

Depuis un certain nombre d'années, la notion de liberté tend à se confondre avec celle du pouvoir. Il est alors très naturel de refuser la liberté aux classes de la population que l'on accuse d'en être les ennemies.

***

L'État-Providence devient très vite l'État-bourreau et l'État-négrier.

***

Supposons que demain la Sécurité Sociale soit abolie et les salaires augmentés des sommes qu'elle coûte soit aux employeurs, soit aux employés. « Voici l'argent, dirait l'État, créez des Mutuelles, adressez-vous à des compagnies privées, bref, faites vos assurances vous-mêmes, je ne me mêle plus de rien. » Une telle réforme n'ôterait pas aux Français la possibilité d'être assurés contre la maladie, les accidents, la vieillesse, peut-être même dans des conditions plus avantageuses, avec moins de paperasses, moins de formalités. Cependant cette réforme serait dénoncée par certains et considérée par beaucoup comme une régression sociale. Pourquoi? Parce qu'elle rendrait facultatif ce qui est maintenant obligatoire. Le caractère progressiste de la Sécurité Sociale se confond avec son caractère obligatoire. Ce n'est pas le bienfait qu'elle apporte qui la rend chère aux esprits prétendument avancés, c'est la liberté qu'elle supprime.

***

La plupart des hommes ont des pensées vacillantes. Il leur faut des expressions très larges pour les renfermer. De là vient le goût des termes abstraits. Un mot abstrait est comme une boîte à double fond ; on y met les idées que l'on désire et on les en retire sans que personne s'en aperçoive.

Liberté ne suffit pas. Il faut des précisions. Des garanties. Des moyens de défense. Un garant.

***

Ce n'est pas parce qu'un peuple a été libre à tel moment qu'on peut le croire attaché à la liberté. La France était libre sous Louis-Philippe. Paris a fait la révolution de 1848, mais il n'y a pas un grand intervalle entre 1848 et 1852. Or il ne faut pas croire que dans ces renversements,

c'est une fraction du pays qui écrase l'autre. C'est un phénomène global qui affecte le peuple entier. A certains moments, on a un peuple libre ; à d'autre un peuple qui rampe dans l'espérance de la servitude.

***

Une tyrannie bien organisée n'anéantit pas seulement la liberté, elle en anéantit le désir.

On ne doit pas confondre la propagande pour une idée, pour une œuvre, pour une mission, pour une croisade, pour un produit et la Propagande en soi, la Propagande avec un P majuscule.

Le but de la Propagande est l'anéantissement de l'intelligence par des moyens mécaniques (affiches, radio, cinéma, journal) et par la pression des masses mécanisées (défilés, meetings, mobilisation permanente des enthousiasmes et des haines...).

***

Chaque fois que l'homme diminue, l'État dictatorial progresse.

L'anéantissement du goût et de la vocation, l'écrasement des destins hors série, le conformisme radical des manières de vivre, l'organisation collective et obligatoire des loisirs, la spécialisation à outrance sont des modalités de cet écrasement.

***

La liberté ne se conserve que si un certain nombre de principes et d'institutions sont mis pour toujours hors de la puissance exécutive et législative. Ce sont ces principes immuables, ces institutions fondamentales qui font la sûreté et la liberté des citoyens. Dans un pays où une majorité parlementaire peut à chaque instant renverser les bases mêmes de la vie familiale, individuelle, corporative, spirituelle, il n'y a pas de véritable liberté. Il n'y a qu'une liberté d'occasion.

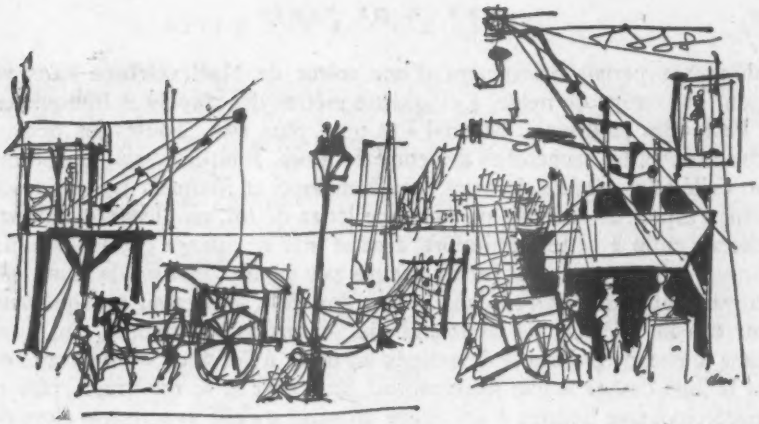
***

On dirait que notre génération a oublié que la propriété privée est la plus importante garantie de la liberté. C'est parce que la possession et le contrôle des moyens de production sont répartis entre de nombreuses personnes agissant indépendamment que nous pouvons, en tant qu'individus, décider ce que nous voulons. Qu'est-ce donc que la tyrannie aujourd'hui, sinon une économie nationalisée, défendue par une police et prônée par la Propagande ?

***

On répète que le monde est conduit par des minorités agissantes. Si les hommes libres voulaient bien agir, au lieu de se lamenter, pourquoi ne seraient-ils pas les maîtres de l'avenir ?

PIERRE GAXOTTE



L'HIVER EST DOUX A BARCELONE

par Emmanuel Roblès

I

L'avenue s'allongeait, triste et grise sous la pluie qui tombait en fine poussière d'eau. Mille reflets frétillaient sur les trottoirs. Manuela avait remonté jusqu'aux oreilles le col de son manteau imperméable et serré jusqu'au dernier cran sa large ceinture cirée. Elle marchait d'un pas rapide, mais la crainte d'une glissade la hantait, et, chaque fois qu'elle le pouvait, elle longeait les maisons aux endroits secs, protégés par des auvents ou les avancées des balcons. Ses petits souliers à hauts talons la gênaient beaucoup. Près de la place de Catalogne, un vieux monsieur lui proposa de s'abriter sous son parapluie. C'était un homme d'une soixantaine d'années, aux longues moustaches de phoque. Manuela refusa et il s'écarta, un peu offensé. Des silhouettes se hâtaient à travers les bancs de brume, et les cris rauques des avertisseurs d'auto, du côté des quais, faisaient penser aux appels déchirants de quelque monstre marin en détresse.

Manuela aimait ces matins d'hiver à Barcelone, l'aspect irréel des ramblas sous le ciel coagulé et les arbres qui semblaient flotter paresseusement comme des algues gigantesques au fond de la mer. Une odeur d'eau morte, de bois mouillé montait du port dans l'air cotonneux et, par les rues désertes, délivrée des regards aigus, des sourires, des murmures, Manuela portait dans la gorge une joie neuve de convalescente. Dans la lettre qu'elle venait de recevoir, Eduardo Basterra lui disait de passer chez lui d'urgence. Il n'y avait rien de plus que ces trois lignes, tracées d'une écriture grêle, mais il ne pouvait s'agir que de Marcial. Depuis le début de janvier 39, Marcial n'avait plus donné signe de vie. La dernière carte envoyée par son mari était rédigée en style télégra-

phique et parlait brièvement d'une soirée de Noël célébrée dans un trou, par temps de neige, à cinquante mètres des tranchées franquistes. « Profondes tendresses, Marcial » et puis, plus rien. Toutes les démarches, toutes les recherches avaient été vaines. Était-il vivant, prisonnier ou exilé? La débâcle de mars l'avait englouti et Manuela ne vivait que dans l'espoir de recevoir un jour une lettre de lui, une lettre qui l'arracherait enfin à cette demi-mort, à cette mer de silence contre laquelle, depuis quatre ans, elle luttait, heure par heure. Parfois, la nuit, elle croyait entendre son pas dans le corridor. Elle se dressait brusquement sur son lit, écoutait, le cœur emballé, les mains aux tempes. Ou bien, dans la rue, quand une voix amusée lui disait à l'oreille : « Où va comme ça la jolie dame? », elle reconnaissait cette voix et se retournait, pâle et glacée, pour se heurter à un visage inconnu qu'elle avait envie alors de gifler à la volée!

Elle vivait chez ses beaux-parents, près du Paseo de Gracia, et assistait à l'agonie des deux vieillards qui avaient déjà perdu, en avril 38, leur fils aîné tué sur le front de Madrid. Mais Marcial, lui, était vivant. (Elle se « fiait à son instinct », comme le lui conseillaient les commères avec qui elle travaillait à la lingerie de l'hôpital San Isidro.) Marcial était vivant, mais elle savait qu'il pouvait avoir perdu la mémoire à la suite d'un choc (c'était l'opinion du médecin-chef qui s'était fatigué de la courtiser en vain), ou se trouver au secret dans quelque prison militaire comme beaucoup d'officiers républicains qui avaient appartenu à un état-major. Cette hypothèse était pour elle la plus vraisemblable et ce n'est qu'à la fin de la guerre mondiale que Marcial serait libéré ou, en mettant les choses au pire, autorisé à correspondre avec les siens. Mais Manuela refusait d'attendre ainsi, de ne pouvoir situer Marcial dans l'espace. Quand parfois l'idée que Marcial pouvait être mort crevait dans son cerveau, s'y plantait en menus éclats, alors elle s'arrêtait soudain, horrifiée et fascinée à la fois, comme si venait de s'ouvrir sous ses pas un abîme infini...

— Que j'envie cette pluie qui peut caresser un si joli visage! dit quelqu'un tout près d'elle.

C'était un grand garçon brun au sourire un peu crispé. Elle resta silencieuse, sourcils froncés mais il s'obstina à marcher à ses côtés. Il lui murmura encore quelques phrases galantes mais elle ne l'écoutait pas et cherchait seulement à se débarrasser de l'importun. Ils arrivaient près de la cathédrale. Manuela fit un brusque crochet, pénétra dans le cloître plein d'une odeur de cire brûlée et d'herbe humide. Tous les feuillages saupoudrés de pluie brillaient comme des lames de métal. L'homme était resté à l'entrée et se dandinait bêtement sans quitter la jeune femme des yeux. Manuela lissa ses cheveux mouillés et ajusta ses peignes avant d'étaler un mouchoir sur sa tête. Puis elle alla s'agenouiller par terre, parmi des formes noires et immobiles qui se découpaient sur le fond scintillant de l'autel. L'espoir insensé que la lettre de don Eduardo

lui avait apporté lui faisait peur. Elle ne put retenir ses larmes. Elle entendait autour d'elle les autres femmes marmotter des prières. Elle pleura librement ainsi, dans la demi-obscurité, jusqu'à ce qu'un sentiment de paix descendît en elle...

Dehors, l'inconnu l'attendait encore, mais il renonça à la suivre lorsqu'il vit ses traits tirés et ses paupières rougies. Il se contenta de souffler et de hausser les épaules.

La pluie avait cessé. Des gosses couraient sur le trottoir en piaillant. A l'angle de la rue, un garde apparut, sévère, avec une longue tête de bélier et des yeux jaunes et vénéneux.

Chez Eduardo Basterra, la jeune bonne asturienne la conduisit auprès de la vieille doña Maria, dans une salle claire encombrée de plantes vertes à chacun des angles et ornée d'un grand tableau de Sanchez-Corona sur le mur du fond. Doña Maria, la mère de don Eduardo, était assise près de la fenêtre, sur une chaise à bascule, et tricotait avec une surprenante agilité. La guerre lui avait légèrement troublé l'esprit et elle vivait dans la terreur des bombardements. C'est pourquoi elle était habillée et coiffée comme pour descendre à la cave et sa petite valise de cuir rouge, toute prête, était posée bien en évidence sur le buffet, comme une pièce de boucherie.

— C'est toi, ma belle?

— Bonjour, doña Maria!

— Comment vas-tu, ma colombe?

Les deux femmes s'embrassèrent. Comme la petite bonne restait immobile, bouche bée, à l'entrée, avec des yeux tout brillants de curiosité naïve, la vieille dame la chassa d'un geste courroucé.

— C'est Eduardo qui t'a fait venir?

— Oui. J'ai reçu un mot, ce matin. Il a quelque chose d'important à me communiquer...

— C'est certainement au sujet de ton mari! Mais il ne m'a rien dit. Il ne me dit jamais rien, tu sais.

— Je pense aussi que c'est pour Marcial, dit Manuela.

— Eduardo donne une leçon en ce moment mais il ne tardera pas à terminer. Tu sais que nous n'avons que ses leçons pour vivre et il travaille jusqu'à la nuit...

— Mais est-ce qu'il ne sera jamais repris à l'Université?

— Jamais. Et d'ailleurs, il ne sollicitera rien..., dit sèchement la vieille dame en reprenant nerveusement son tricot.

Manuela se souvint qu'en juin 39, une poignée d'anciens élèves de don Eduardo, en uniformes de phalangistes, étaient venus chez lui pour l'injurier. Sa femme était morte pendant l'été 35 et depuis cette époque il vivait avec sa mère et son fils Enrique, confiné dans cet appartement d'où il sortait rarement.

— Et que devient Enrique? demanda Manuela, davantage pour user son impatience que par véritable intérêt pour le jeune garçon.

Doña Maria parut enchantée de la question et son visage pâle s'éclaira.

— C'est un bon à rien, dit-elle avec un accent d'intense satisfaction. D'ailleurs je l'avais toujours prédit. J'avais bien prévenu Eduardo. Il élevait cet enfant en dépit du bon sens. Aujourd'hui les résultats sont là! Un bon à rien! Une chiffe! Voilà ce qu'on en a fait, ma belle...

— Oh! vous êtes trop sévère, doña Maria, se récria poliment Manuela, mais en vérité les accusations contre Enrique ne la touchaient guère et elle était seulement attentive à l'arrivée du professeur.

— Sait-il que je suis là? dit-elle timidement...

— Qui donc?... Ah! Eduardo?... Mais oui... La petite est allée le prévenir... Ne t'inquiète pas... Pour Enrique, je te disais? Oui, à dix-huit ans, c'est un désœuvré. Il ne sait que faire de ses dix doigts. Il a renoncé stupidement à ses études l'année dernière sous prétexte que c'est long et que ça ne mène à rien. Il dit qu'il gagnera plus d'argent sans diplômes qu'avec des parchemins inutiles plein les poches! N'est-ce pas un raisonnement d'imbécile?

Manuela se mit à rire, d'un petit rire nerveux. Son esprit était ailleurs. Pour contenir son impatience elle jouait avec ses gants, les tordait, les tiraillait.

— Non, non! poursuivit la vieille dame sans remarquer ce manège. Ce gosse-là est gâché!

— Il n'est pas le seul, doña Maria. Tous les jeunes gens de son âge, aujourd'hui...

Sa voix était saccadée, pleine de frémissements.

— Pas comme celui-là! Oh! j'en mettrais ma main au feu!

— Toujours dure pour Enrique? demanda soudain don Eduardo, en apparaissant enfin à l'autre bout de la pièce, derrière sa mère.

— C'est un raté! s'exclama la vieille dame sans se retourner et en brandissant son tricot comme un étendard.

Déjà Manuela était debout, épiant anxieusement le visage de don Eduardo.

— Bonjour, Manuela! N'écoute pas ma mère. Elle passe son temps à se chamailler avec son petit-fils, mais au fond ils s'adorent et ne peuvent longtemps se passer l'un de l'autre!

— Ouais! grogna la vieille en se balançant d'une manière un peu trop vive. Ton Enrique a une maîtresse et un beau jour il te reviendra, Dieu me pardonne, avec une sale maladie!

— Eh! je ne peux pas le tenir en laisse, tout de même, dit don Eduardo en riant de bon cœur.

— Tu pourrais au moins le surveiller!...

— Comme si j'en avais le temps! Et puis, à dix-huit ans on est un homme.

— Non. A dix-huit ans on est un gosse!

— C'est entendu, je vais l'inscrire à un patronage. Ce n'est pas ce qui manque... Allons, viens, Manuela!

— Tu ne peux pas lui dire devant moi ce que tu dois lui dire? glapit la vieille, dressée sur sa chaise et les yeux luisants.

— Non, non. C'est très secret!

Et il fit passer Manuela devant lui. Ils étaient à présent dans le bureau du professeur, une pièce sombre et bourrée de livres. Un grand écriteau portait en lettres rouges : « Défense de fumer! Danger! »

— Ça c'est pour Enrique! dit Eduardo en riant toujours. Il est fichu de mettre un jour le feu à la maison avec sa manie de laisser ses cigarettes allumées n'importe où! Et puis, j'ai horreur de l'odeur du tabac! Mais parlons de toi... Tu es toujours aussi jolie!... Et tes parents?...

— Tout ira bien chez moi quans nous saurons ce qu'est devenu Marcial, dit Manuela avec un sourire triste.

— Bien sûr, mais c'est précisément au sujet de Marcial que je voulais te voir... Assieds-toi ici ; cette chaise est cassée...

Il lui désigna un fauteuil recouvert de velours grenat qui se trouvait près de la table.

— Voici pourquoi je t'ai demandé de venir...

Manuela attendait, penchée en avant, avec une boule d'eau bouillante dans la gorge.

— Je m'intéresse à une organisation de solidarité. De solidarité républicaine. Heu... Ma famille n'en sait rien, bien entendu... Donc, nous apportons, dans la mesure de nos trop modestes ressources, quelques secours à de pauvres gens qui nous sont signalés.

Don Eduardo parlait lentement tout en pétrissant ses mains sèches. Il avait un long corps sec, un visage brun, coupé d'une petite moustache noire soigneusement taillée. Il était chauve avec un crâne blanc tout bosselé. Ses petits yeux ternes et fatigués avaient un regard de vieux chien fidèle...

— Ces jours derniers, poursuivit-il, mes amis sont intervenus en faveur d'un garçon qui vient d'être libéré d'une prison où il était enfermé depuis quatre ans... Il était sur le pavé, sans un sou. Et naturellement, s'il a été libéré c'est qu'il est gravement malade et qu'il est inutile d'encombrer les statistiques... Le faible pourcentage des gens qui meurent dans les camps et les prisons est tout à l'honneur d'une organisation humaine et sans défauts... Donc, je demande quelques renseignements sur cet homme et j'apprends qu'il a appartenu au même bataillon que ton mari...

— Ah! dit faiblement Manuela.

— Oui. J'ai vérifié. Ils doivent même se connaître.

Manuela se passa la main sur son front mouillé de fine sueur. Elle respirait mal, mais elle parvint à dire :

— Vous avez son adresse?

— Mais oui, petite. Je voulais le convoquer ici, mais j'ai tenu d'abord à te prévenir... Il s'appelle Sacal... Tiens, voici son adresse...

Il lui tendit, par-dessus la table, un petit carré de papier bleu.

— Mon Dieu! dit Manuela.

Elle se rejeta en arrière pour dérober un peu son visage bouleversé. En même temps, elle ressentait un étrange engourdissement. Basterra la regarda avec une curiosité apitoyée. Il se leva tandis que Manuela lisait l'adresse.

— Je vais y aller tout de suite, dit-elle.

Sa voix était faible, presque plaintive.

— Je comprends ton émotion, ma chère, dit vivement Basterra, mais fais attention... Il ne s'agit que d'une indication... Une simple indication... Je ne voudrais pas que... J'ai peur d'une trop forte désillusion, je veux dire...

Dans son trouble, il se frottait nerveusement le crâne.

— Je sais, dit Manuela. Mais les désillusions ne m'ont pas manqué... J'ai l'habitude...

— J'aurais peut-être dû aller voir et interroger moi-même ce garçon, mais en vérité je suis obligé à une certaine prudence... c'est-à-dire, que cette petite organisation de pure solidarité... n'est-ce pas?...

— Vous êtes très bon, don Eduardo. Je voudrais vous dire ma reconnaissance.

— Pas de phrases, petite. Il s'agit à présent de trouver ce gaillard et d'obtenir qu'il te dise ce qu'il sait au sujet de Marcial. Voilà...

Ils se serrèrent la main.

— Ah! Passe donc par ici... Sinon, ma brave femme de mère va te retenir pour tenter de satisfaire sa curiosité!

— Mais je ne peux pas partir ainsi, sans la saluer...

— Méfie-toi, petite, dit Basterra en riant. Si tu es pressée...

— Alors, excusez-moi auprès d'elle...

— Bonne chance! dit encore Basterra au moment où Manuela descendait l'escalier.

Elle se mit à marcher vite dans la rue. Un espoir vivant remuait en elle. Comme elle avait eu raison contre tous ceux qui lui conseillaient la résignation, avec leurs horribles voix ronronnantes de veilleurs de morts! Des portes noires allaient s'ouvrir. Marcial l'attendait et elle se sentait forte et décidée pour courir le rejoindre jusqu'aux confins du monde.

II

Chaque fois qu'il allait faire viser son titre de « Libéré sous condition », Sacal retrouvait cette douleur à l'estomac, une douleur en boule hérissée de dards. Il était encore de bonne heure. La pluie tombait, fine et entêtée. Sacal, la casquette sur les yeux, les mains enfoncées dans les poches, avançait en écoutant le bruit mou de ventouses que faisaient ses espadrilles sur le trottoir. Il entra dans un café, commanda un ver-

mouth en s'accoudant au comptoir. La patronne était une petite femme brune, vive et assez belle.

— Quel froid! dit-elle avec un sourire niais.

Il ne répondit pas. Il avait vu qu'elle avait des lèvres rouges, brillantes, comme vernies. Il baissa le nez pour faire comprendre qu'il voulait qu'on le laisse en paix. Mais il était le seul client et la patronne avait envie de bavarder.

— Vous pensez! Ce que je prends quand j'ouvre avant même qu'il fasse jour!

Elle passait machinalement un chiffon sale sur le comptoir. Le percolateur sifflait doucement.

— Faut bien! Parce qu'il y a des ouvriers qui veulent du chaud. J'arrivais plus à lever le rideau tellement j'étais engourdie.

Sacal l'écoutait à peine. Il penchait un peu son verre et admirait vaguement les reflets dorés du vermouth. Mais la femme s'approcha de lui et il ne put s'empêcher de jeter un bref coup d'œil sur le corsage. Hein? S'il avançait la main et brusquement lui tripotait la poitrine? La tête qu'elle ferait! Il sourit à cette idée. L'autre pérorait toujours :

— ... Parce que les apéritifs augmentent mais c'est de la camelote, je vous assure.

Elle était en face de lui, toute parfumée d'une odeur de savonnette et de peau fraîche.

Sacal ressentit une angoisse terrible et tendre à la fois. Deux clients entrèrent soudain. La patronne alla vers eux. Sacal soupira et but une longue gorgée. Pendant quatre ans, il n'avait pas touché à une femme. Lorsque les camarades lui avaient procuré une chambre et remis une petite somme en attendant qu'il pût trouver du travail, il était descendu au Barrio Chino chercher une fille. Il avait choisi une brunette aux longs yeux de chèvre, à la bouche charnue et provocante. Il l'avait entraînée tout de suite chez lui, où il faisait un froid de steppe. Son hésitation à se déshabiller! Avait enfin dépouillé sa robe... Sacal acheva de boire d'un trait son vermouth. Au souvenir de cette nuit humiliante, il sentait sa tête se remplir de guêpes en furie. Il entendait le petit rire moqueur de la fille. Anita. Elle s'appelait Anita. Elle avait un petit ventre doux et tiède. « Ce sera pour une autre fois, mon chéri!... » Toutes les caresses avaient été vaines. Anita s'était rhabillée. Elle souriait encore avec ironie tout en comptant ses billets. Il était resté seul, dans le noir, avec la sensation que toutes ses veines s'étaient ouvertes et que son cœur grinçait comme une pompe désamorcée...

Un autre client entra, commanda un café très chaud. La patronne le connaissait. Elle lui parlait de près à voix basse en écrasant sa poitrine sur le comptoir.

Sacal l'appela, paya en gardant les yeux baissés. Elle lui dit :

— On dirait que ça se calme...

— Bon, dit-il sourdement.

Dehors, en effet, la pluie avait cessé. Il y avait, dans la rue, une douce lumière d'aquarium. Sacal croisa une jeune fille qui le regarda distraitement. Elle avait un grain de café dans chaque œil. Il se retourna pour voir ses jambes et la croupe qui ondulait sous le manteau serré à la taille. Cette fugitive rencontre et la sensation qu'il éprouva suffit à lui mettre au cœur une joie rouge. Il retournerait le soir même au Barrio. Un échec comme celui-là ne signifiait rien. Il avait surtout besoin de croire en lui-même, de reprendre pied sur le monde.

Mais l'heure approchait d'aller chez le lieutenant Roméro.

Dès qu'il eut franchi le couloir, il tomba sur un garde gigantesque qui le toisa d'un air sévère.

— Où vas-tu comme ça?

— Chez le lieutenant!

— Il vient à peine d'arriver...

— Et alors? dit Sacal d'un ton de familiarité offensante.

Il s'engagea dans la cage d'escalier. L'autre le suivit des yeux.

— Tête de bois, pensa Sacal. Une bonne grenade dans la gueule!

Le bureau de lieutenant Roméro donnait par une fenêtre sur une sombre cour intérieure, entourée d'un mur couvert de longues taches brunes. Un silence vert et lourd stagnait dans ce puits. Dans un coin se trouvait installé le secrétaire du lieutenant, un jeune homme imberbe, au front plat, aux joues de cire. Il se tenait la tête dans une main et lisait avec une attention résignée quelques feuillets dactylographiés. Il ne bougeait pas et ressemblait à un serpent lovê, dont l'œil fixe et méchant, dès l'entrée de Sacal, resta dardé sur lui.

— Salut, dit Sacal d'une voix qui lui monta du fond du ventre.

Et d'un geste agile, il roula sa casquette et la fourra dans sa poche. Le lieutenant Roméro l'observait sans mot dire. Il était assis derrière un large bureau encombré de paperasses. C'était un garçon de trente-inq ans, à la chevelure noire et bouclée, luisante de cosmétique. Il avait de profonds yeux noirs aux cils touffus, un nez légèrement épaté au-dessus de lèvres épaisses et un peu huileuses.

— Comment vas-tu, vieille rosse? demanda-t-il.

Sacal et lui s'étaient connus autrefois au collège, à Tarragone.

— Comme ça, dit Sacal en clignant de l'œil.

— Tu viens pour la petite signature? Hein?

— Je te jure que ce n'est pas pour avoir des nouvelles de ta santé!

— Ah! bougre! dit le lieutenant d'un ton amusé.

Il fourrageait dans un dossier. On entendait des machines à écrire qui crépitaient dans la pièce voisine.

— Voilà ta feuille... Dis donc, je parie que tu n'as pas encore trouvé un emploi?...

— Non.

— Je lis ici... Voyons... Tu es : Ouvrier typographe?...

— C'est ça.

— Tu as cherché à te placer?

— Bien sûr...

— Tu me fais rire... Je suis sûr que tu te la coules douce au crochet de quelques imbéciles. Mais ça ne peut pas durer. Si tu ne trouves rien, tu sais ce qui t'attend : un camp de travailleurs... Nous ne pouvons pas tolérer que dans une époque comme la nôtre il existe des types qui ne fichent rien. Il faut que tout le monde...

— Je t'en prie, dit Sacal avec bonhomie.

— C'est si difficile que ça de trouver un emploi de typo? demanda Roméro hargneusement.

— Plus difficile que de trouver une place de flic!...

Les yeux du lieutenant se firent plus noirs, comme si une montée d'encre avait débordé par les pupilles et s'était répandue soudain jusqu'aux bords des paupières. Le secrétaire avait légèrement bougé et avancé sa tête plate de reptile...

Après un court silence, le lieutenant parla lentement, d'un ton haineux :

— Face de lard, j'ai envie de te mettre un coup de poing dans la gueule...

— Pas la peine, dit Sacal, très froid. Si tu veux me faire tomber, tu n'as qu'à me souffler dessus. Je pèse quarante-cinq kilos... A poil, naturellement! J'ai dit : à poil!

Et il leva l'index en souriant.

— On aurait mieux fait de te tirer une balle dans la tête, fumier!

— T'impatiente pas. J'ai vu un spécialiste des poumons, la semaine dernière. Les miens ressembleraient à un soufflet d'accordéon bouffé aux mites...

Il était satisfait d'avoir mis le lieutenant en colère. Il pensait à Anita. D'un geste machinal, il frotta ses paupières moites sur sa veste. C'est avec Anita qu'il devrait recommencer. Cette petite salope! Bon Dieu! rien qu'en se souvenant de son rire, il avait le front qui se couvrait de sueur.

— Je finirai par t'envoyer dans un camp! Tu auras juste le temps de creuser toi-même ta fosse, espèce de vieux teigneux!

Il lui tendit une feuille.

— Signe en vitesse!

Sacal signa et demeura debout, devant le bureau, immobile, avec un goût de vomissure dans la gorge.

Le lieutenant avait repris la feuille et griffonnait des notes.

— Je suis resté quatre ans en cellule, dit Sacal avec une ironie rentrée. J'aime mieux te dire que j'ai eu le temps d'apprendre à ne plus avoir pitié de moi.

De nouveau, il essuya la paume de ses mains mouillées. Puis il eut un petit accès de toux et ressentit sous les côtes un sourd martèlement. Le

lieutenant le regarda, vit ses yeux fiévreux, couleur d'ardoise, son visage maigre et labouré de rides, ses oreilles décollées. Il se leva. Ses bottes neuves criaillaient comme s'il écrasait des nichées d'oiseaux. Ce type l'agaçait. Il lui en voulait surtout de lui avoir tenu tête devant le secrétaire. Celui-ci, d'ailleurs, s'était remis à lire ses papiers et semblait se désintéresser de la scène. Le lieutenant alluma une cigarette :

— Pense à ce que je t'ai dit. La semaine prochaine, si tu n'as pas trouvé un emploi...

Il fit le geste de tourner une grosse clef.

— Compris ?

— Pas besoin d'un dessin.

— Bon. A présent, fiche le camp avec tous tes sales microbes.

Il lui montra la porte.

— Inutile aussi de pousser, dit Sacal, railleur.

Il était content de lui. Il lui semblait que le petit plaisir qu'il avait trouvé à irriter le lieutenant compensait un peu son échec avec Anita. Il hésita entre s'asseoir dans un bistrot ou retourner dans sa chambre. Finalement, il acheta deux journaux : *Arriba* et *Ya*... Il s'intéressait à la guerre depuis qu'il avait appris que les Allemands étaient en difficulté quelque part en Russie...

Il rentra chez lui, lentement, car il respirait mal. Il commença à s'essuyer le visage, le cou, les mains qui étaient couverts d'une sueur brûlante. Il pensait : « Avec Roméro, j'ai été bien. » Mais il n'éprouvait plus aucun plaisir à cette idée. D'ailleurs le lit, les dessins du rideau, les grands fantômes lumineux qui enjambaient la fenêtre venaient vers lui et s'évanouissaient, tout cela lui donnait envie de dormir. « Pas d'erreur, je suis drôlement amoché », se dit-il. Il se coucha au moment même où la chambre basculait, où toute la maison se retournait comme un navire qui s'engloutit, la quille en l'air...

III

— Je vais vous conduire, dit le logeur. C'est que la maison a été bombardée et il y a des endroits dangereux...

Manuela le remercia et dit qu'elle était prête à le suivre. Le bonhomme lui répugnait. Il avait un œil, le gauche, ravagé par un mal affreux. Sous la paupière gonflée, une boule glaireuse et sanguinolente portait un iris dilaté dont le regard semblait couler sur vous comme une bave, tandis que l'autre œil, mobile et vif, ressemblait à un insecte noir pris au piège.

— C'est au quatrième, dit le vieux.

— Vous pensez que ce monsieur est chez lui ?

— Mais oui. Je l'ai vu monter il y a un quart d'heure à peine !

La cage d'escalier avait souffert de l'explosion et, par endroits, les

marches manquaient. On franchissait les vides sur des madriers juxtaposés, munis de traverses pour empêcher les glissades. Une double rangée de fils de fer servait de garde-fou. Sur le palier du second étage, une famille campait. La mère faisait la cuisine sur un fourneau à pétrole qui ronflait comme une locomotive. Deux jeunes enfants jouaient comme des chatons sur un matelas dont la grosse toile déchirée laissait voir des paquets de varech. L'odeur d'huile brûlée prit Manuela à la gorge et la fit toussoter. La femme la regarda passer avec une curiosité hostile.

— Nous y voilà, dit le vieux avec effort. Il était tout essoufflé et ses poumons grinçaient. « Sacal! On vous demande! » cria-t-il en donnant des coups sur la porte.

Manuela se sentait tout émue et les jambes coupées après cette ascension. Elle s'appuya à l'une des énormes poutres brunes qui soutenaient le palier supérieur.

— Oui! dit une voix! Entrez!

Le vieux poussa la porte. Manuela entrevit un coin de la pièce, un homme à demi dressé sur le lit.

— C'est une visite! Une dame! Remuez-vous! dit le vieux.

Sacal, d'un bond, fut debout. Les feuilles des journaux s'éparpillèrent.

— Entrez donc! Je m'excuse... Asseyez-vous ici...

Il était tout confus et enfilait ses espadrilles avec une hâte maladroite, un peu comique. Manuela se retourna et s'aperçut que le logeur était déjà parti.

— C'est le professeur Basterra qui m'envoie, dit-elle.

— Connais pas.

Il se dandinait de l'autre côté de la table après avoir jeté sur ses épaules son ancienne vareuse de l'armée républicaine, sale et déchirée aux coudes. C'était un garçon qui devait avoir trente-cinq ans tout au plus mais qui paraissait déjà vieux. Il avait un corps très maigre, légèrement voûté, un visage flétri à la peau sèche et fendillée, des yeux usés, des lèvres blêmes. Les rides serrées autour de sa bouche accentuaient son expression triste et désabusée. Mais son regard était clair et décidé et contrastait curieusement avec son aspect lamentable.

Tandis qu'il l'observait sans amitié, elle fit effort pour lui sourire.

— Je vous dérange peut-être?

— Non. Que voulez-vous?

Il était visiblement intrigué mais semblait méfiant.

— Je suis la femme de Casardo, de Marcial Casardo. Il appartenait au même bataillon que vous.

— Et alors?

Le ton était si peu engageant que Manuela en eut le cœur serré. « Pourvu que je ne me mette pas à pleurer! »

— Je n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis quatre ans. Depuis Noël.

J'ai tout tenté, pour savoir ce qu'il est devenu! J'ai fait des démarches auprès des autorités militaires. Je suis allée à Madrid, à la Croix-Rouge, à l'ambassade du Mexique où il avait des amis...

Sa voix avait fini par se briser. Elle se tut, un peu confuse.

— Qui est ce Basterra qui vous a donné mon adresse? demanda Sacal, mais cette fois avec une certaine douceur.

— Il s'occupe d'un groupe de solidarité. C'est un professeur. Il m'a dit...

— C'est vrai. Où avais-je la tête?... Basterra, oui. J'ai entendu parler de lui. Je sais...

Son attitude changeait peu à peu. Une chaleur montait dans sa voix. D'un geste bref, il se débarrassa de sa vareuse comme si elle avait été trop lourde pour ses épaules décharnées.

— Vous devinez dans quel état d'esprit je viens? reprit Manuela, encouragée. Je ne sais plus à quelle porte frapper. Je m'enfonce peu à peu dans un dédale de corridors qui ne mènent à rien. Je suis sûre que Marcial reviendra un jour, mais je ne peux plus supporter cette attente, ce vide... Il suffirait que je sache...

Elle n'acheva pas sa phrase tant l'émotion lui serrait la gorge.

— Vous l'aimez beaucoup, dit Sacal d'un ton d'évidence, mais il regretta tout de suite ses mots. Le regard de Manuela se posa sur lui fermement, avec une expression grave et fière. Elle dit, d'une curieuse voix de gorge :

— Si je ne devais jamais plus le revoir, je crois que je me tuerais.

Il fit un geste vague, comme pour protester, et demanda après un silence :

— Vous n'avez pas d'enfant?

— Non.

Il se baissa pour ramasser les journaux, les plia avec trop d'application...

— Je crains de ne pas vous apprendre grand-chose, dit-il.

— Mais vous connaissiez Marcial?

— Oui, je le connaissais.

— Vous étiez lié avec lui?

— Pas de façon particulière. Nous étions des camarades.

Elle s'anima davantage :

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Le 17 janvier... Le jour où mon bataillon a été fait prisonnier.

— Il était encore avec vous?

— Oui. A San Lucar. Par un froid terrible. Nous étions épuisés, sans munitions, coupés de tout. Les autres nous ont tous ramassés comme s'il s'agissait d'une simple rafle de police.

— Et Marcial? Qu'est-il devenu à partir de ce moment?

— Je ne sais pas. La nuit tombait. Nous avons été séparés. J'ai été

parqué avec quelques autres dans une cour de ferme. Il a dû être envoyé dans un camp...

— Vous n'étiez pas dans le même camp que lui?

— Non. J'ai été condamné à cinq ans de prison pour tentative d'évasion avec quelques circonstances, paraît-il, très aggravantes...

Manuela se souvint qu'on l'avait libéré avant la fin de sa peine parce qu'il était malade, sans recours. A toutes les questions il répondait de bonne grâce, avec sérieux et sans hésiter. Mais le mur auquel Manuela se heurtait restait intact, aussi haut, aussi massif. Elle avait trop espéré de cette rencontre. Un fantôme railleur lui soufflait : « Tu vois bien? Tu vois bien? »

— Mais d'un camp, dit-elle soudain, il aurait pu m'écrire?

Il leva les bras en signe qu'il n'y comprenait rien ou que ce n'était plus son affaire, mais il transpirait beaucoup et il dut s'essuyer le front et les joues. Manuela referma le col de son trench-coat d'un air frileux. Les coins de ses lèvres tremblaient.

— Je connais des femmes qui ont reçu des lettres qui venaient de camps militaires...

Elle commençait à perdre pied et Sacal devina sa détresse :

— Peut-être aura-t-il voulu s'enfuir lui aussi, dit-il.

Aussitôt, elle se jeta sur cet espoir avec une avidité enfantine.

— C'est cela? Vous pensez que c'est peut-être cela?

— Pourquoi pas?

— Ah! Ainsi, il aurait donc été condamné lui aussi à cinq années de prison?

— Je crois que c'était le tarif habituel.

— Est-ce que vous aviez le droit de communiquer avec votre famille?

— Je n'ai pas de famille.

Elle ne s'arrêta pas à la réponse et poursuivit avec un peu d'exaltation :

— Le silence de Marcial s'expliquerait donc clairement, n'est-ce pas?

Sacal fit une moue comme pour dire : c'est possible. Puis de nouveau il se tamponna le front, les pommettes, le cou avec son mouchoir en boule.

— Et il serait libéré dans un an?

— S'il a été condamné à cinq ans, ce sera le compte! répliqua Sacal froidement. Il parut vouloir ajouter quelque chose mais il se lécha les lèvres et resta muet. Manuela le regarda avec un peu d'effroi. Hideuse, sournoise et fugitive comme un serpent d'eau, une idée venait de lui laisser un remous dans l'âme et elle se demanda si cet homme lui parlait vraiment avec son cœur. Le sang lui vint aux joues. Elle hésita d'abord puis se leva pour dire :

— Jurez-moi que Marcial était vivant ce jour de janvier!

Sacal, très surpris, répondit : « Mais oui! Bien sûr! »

— Vous jurez?

Il s'approcha d'elle et dit, en pesant bien sur les mots, comme pour satisfaire au caprice d'un enfant irritable :

— Je vous le jure.

Manuela se passa la main sur les yeux :

— Je vous demande pardon, dit-elle. Je suis ridicule.

— Je comprends votre émotion. Je regrette seulement de ne pas en savoir plus long, de ne pas pouvoir vous aider. Il restait devant elle, avec un air de fatigue intense, comme si cet entretien l'avait épuisé.

« Est-ce que je vais encore abuser de la patience de ce malheureux qui est manifestement à bout de forces ? », se dit Manuela. Elle-même se sentait molle et vide. Sacal attendait et laissait à présent la sueur envahir son visage osseux.

— Vous avez de la fièvre, dit Manuela avec douceur.

— C'est sans importance.

— Vous avez été très bon. Je ne veux pas vous importuner davantage.

— Si j'avais pu, dit-il... J'aurais aimé vous rendre service. Je suis navré...

Toujours cette fêlure dans la voix. De nouveau, Manuela se raidit.

— Vous ne connaissez pas d'autres camarades de votre bataillon qui auraient connu Marcial ? dit-elle. On a relâché ces temps-ci un certain nombre de prisonniers.

— Il y avait très peu de Catalans dans notre régiment, dit Sacal. Presque tous les hommes venaient du Sud. Mais je verrai... Je ferai mon possible...

Pris dans la clarté de la fenêtre, son front mouillé brillait comme un bloc de cire.

— Ah ! je vous remercie, dit Manuela avec élan. Vous savez, il suffit parfois d'un simple indice... Je sais des cas extraordinaires. J'insiste trop. Je ne devrais pas...

— Mais non.

Il sortit encore son mouchoir, se frotta le visage et le cou avec lassitude.

— Quand pourrais-je revenir ? demanda-t-elle en faisant quelques pas vers la porte.

— Vous voulez revenir ? dit-il, étonné.

— Même si vous n'avez qu'une adresse...

— Quelle adresse ?

— Mais l'adresse d'un de vos camarades ! Oh !... j'irais moi-même le voir, le questionner...

Les paupières de Sacal battirent nerveusement. Il se mit à réfléchir, mais elle devinait qu'il était excédé.

— Écoutez, je vais m'occuper de ça... Revenez la semaine prochaine.

— La semaine prochaine ? C'est si loin..., s'exclama-t-elle avec, pour la première fois, un léger sourire.

— Il me faut le temps, dit-il.

— C'est vrai. Je suis très indiscrète. Ne m'en veuillez pas.

Elle lui dit au revoir avec une grâce gentille. Il l'accompagna jusqu'au palier et lui recommanda de prendre garde aux passages dangereux de l'escalier. Puis il retourna à la fenêtre et se mit à la guetter. Enfin, Manuela déboucha sur le trottoir. Il la vit traverser la chaussée boueuse. Il murmura : « Bon sang, quelle histoire! » Il crut entendre derrière lui une voix qui l'appelait et eut un brusque sursaut. Il n'y avait personne. Manuela n'était plus qu'une silhouette, au fond de la rue. Elle semblait menue et frêle comme une toute jeune fille. Dès qu'elle eut disparu, il regarda sa chambre, les murs crevassés, le plafond enfumé, les meubles noirs, avec une rancune pesante. Tout son corps semblait crépiter comme une poutre rongée par les tarets. Il écouta cette rumeur confuse au fond de lui-même et se sentit vieux, dégoûté de tout, las de vivre.

IV

Pour compenser ces heures de liberté, Manuela avait dû assurer à l'hôpital la permanence de l'après-midi. Elle téléphona donc à sa belle-mère pour lui donner brièvement le résultat de ses entrevues avec Basterra et Sacal. Elle devinait la vieille femme, à l'autre bout du fil, toute tremblante d'émotion.

— Je vous expliquerai cela plus longuement ce soir, dit-elle.

Quand elle eut raccroché, elle vit Andréa qui la regardait en souriant.

— Je traversais le couloir! J'ai entendu malgré moi... Chérie, tu as des nouvelles de ton mari?

— Oui, dit Manuela sourdement.

Elles entrèrent dans la grande salle de la lingerie et commencèrent à repasser des serviettes qui s'amoncelaient dans deux corbeilles. Il faisait chaud. Le poêle était bourré et ronflait dans son coin comme un gros chien qui grogne en dormant.

— Tu sais ce qu'est devenu ton mari? demanda Andréa. Raconte vite, chérie...

Elle avait retroussé les manches de son tablier bleu sur ses longs bras maigres ombrés par un duvet brun. C'était une fille d'une trentaine d'années, vive et remuante, avec des yeux hardis et une grande bouche généreuse qui s'ouvrait sur une rangée de dents éblouissantes. Elle n'était pas jolie et ses formes étaient plutôt anguleuses, mais elle plaisait aux hommes à cause de sa grâce insinuante, de sa voix sucrée et d'une manière de rougir, de frémir et de fermer les paupières dès qu'on lui murmurait à l'oreille des mots crus. Tout ce cabotinage semblait promettre aux amants des nuits volcaniques. Depuis la mort de son mari, tué à Téruel, elle n'avait pas cessé de mener joyeuse vie, mais comme elle se méfiait du personnel de l'hôpital, elle cachait soigneusement ses fredaines. Le seul infirmier à qui elle eût accordé ses faveurs n'avait heureusement

pas fait long feu dans l'établissement. On l'avait, en effet, surpris à lire un magazine de langue française et comme on le soupçonnait déjà, à tort ou à raison, d'écouter la B.B.C., l'argument qu'il avait quatre enfants à nourrir n'avait guère pesé.

Au vrai, Manuela n'appréciait guère sa camarade qu'elle trouvait un peu vulgaire et assez « envahissante ». Mais ce jour-là, elles étaient seules, aux heures de permanence, et Manuela éprouvait le besoin de se confier.

— J'ai rencontré un ami de mon mari, dit-elle. Il m'a dit...

Elle hésita. Quelque chose battait au fond d'elle-même, comme les ailes d'un oiseau blessé.

— Il m'a dit que Marcial a été fait prisonnier et qu'il a été condamné à cinq ans de prison...

Elle alla prendre sur le poêle un fer à repasser, puis l'approcha de sa joue pour vérifier qu'il était à point. La pluie glissait sur les hautes vitres des fenêtres en ogive. La lumière grise et gluante de cet après-midi semblait fixée à jamais, comme la couche de chaux sur les murs.

— Eh bien! dit Andréa, pourquoi ne t'a-t-il pas écrit?

— Il est au secret.

— Ah!... C'était un responsable? Enfin... il était important?

Les yeux sombres d'Andréa la suivaient dans la salle comme les petits trous ronds et noirs de deux revolvers.

— Non, il a tenté de s'enfuir...

Andréa se retourna en disant :

— Je comprends!

Et aussitôt, il y eut un remous dans la mémoire de Manuela, une vague déferla, qui lui fit mal aux tempes et lui mit les larmes aux yeux. Elle rectifia, d'une voix dolente :

— Son ami « pense » que c'est parce qu'il a voulu s'enfuir...

— Ne pleure pas, chérie, dit Andréa apitoyée. Voyons, il faut continuer à avoir du courage... Et puis les Allemands et les Italiens sont en train de perdre la guerre. J'ai l'air de ne rien savoir, mais je suis renseignée... Les Russes et les Américains avancent partout et même...

Elle s'approcha de Manuela qui sentit son odeur fauve d'aisselles en sueur. Personne ne pouvait l'entendre mais elle baissa la voix :

— Les Allemands sont fichus. Ils meurent tous dans la neige en Russie et ils vont demander la paix. Après, tout changera ici aussi et ton mari sera relâché. Tu m'as compris?

Manuela hocha la tête.

— Allons, ma chérie, souris un peu..., dit Andréa.

Elle souriait elle-même et par sa blouse entr'ouverte dépassait un coin de jupon rose. Manuela parut réconfortée par cette amitié qui avait la mollesse et la chaleur d'un lit où l'on s'enfonce pour tout oublier.

— Tu verras, ma petite chatte. Il reviendra bientôt. Ce n'est qu'une affaire de quelques mois... Vous êtes jeunes tous les deux. Tout recommencera...

Les mots s'étalaient comme un baume sur une blessure ardente. Manuela essuya ses yeux, se tamponna soigneusement les paupières, esquissa un petit sourire si charmant et si triste à la fois que la grande Andréa en fut toute bouleversée. Elle fit le tour de la table pour venir embrasser son amie. Puis elle la prit aux épaules :

— Allons chérie! Ce qu'il faut, c'est sortir un peu! Tu vas devenir folle à remuer tes idées noires comme ça... Écoute, je t'invite ce soir. Nous irons entendre un nouvel orchestre cubain. C'est très amusant. Chérie, dis que tu acceptes! Rien qu'une heure et je te ramènerai chez toi...

— Mais oui, dit Manuela que la tiédeur de cette affection engourdissait de plus en plus.

Elles sortirent vers six heures et cheminèrent côte à côte. La nuit était lourde et pulpeuse comme une grosse grappe de raisins noirs. De toutes les façades semblait couler un suint violacé.

— Quel froid, dit Andréa, le cou dans les épaules, les mains enfoncées dans les poches de son trench-coat fripé.

De longues voitures luisantes surgissaient soudain de l'obscurité et traversaient la lumière d'un réverbère avec des bonds d'otaries. Un inconnu les croisa en toussant fort, une main sur la poitrine. L'image de Sacal éclata dans l'esprit de Manuela comme lorsqu'un coup de magnésium, dans les ténèbres, révèle une figure qui sombre aussitôt. « J'aurais dû me maîtriser, le questionner mieux et davantage. » Elle se sentait inquiète et regrettait vaguement déjà d'avoir accepté l'invitation d'Andréa. Mais elle continuait, près de son amie, d'un pas assez vif. La pluie tombait doucement. Tout proche, au-dessus des grands arbres de l'avenue, on devinait le ciel énorme et gorgé d'eau et cette présence écrasait le cœur. L'odeur de boue et de feuilles humides se plaquait au visage.

— C'est ici, dit Andréa d'une voix joyeuse.

Une longue enseigne lumineuse courait le long de la corniche et se teintait de vert, de jaune et de rouge.

Andréa poussa la porte vitrée et s'effaça pour laisser entrer Manuela. Pendant qu'elles ôtaient leurs imperméables au vestiaire, l'orchestre s'arrêta et un haut-parleur annonça quelque chose qui tomba dans le brouhaha de la salle comme une pierre dans une mer agitée.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Andréa, sans véritable curiosité.

— Nous diffusons des nouvelles entre les morceaux, dit quelqu'un.

— Merci, dit Andréa, et Manuela admira son aisance.

Immédiatement après, elle se trouva assise devant une table et plongée dans la chaleur, l'odeur du tabac et le ronflement de la foule. Elle vit quelques marins de la Kriegsmarine, deux phalangistes en chemise bleue, beaucoup d'officiers allemands et espagnols. L'idée lui vint que les consommations devaient coûter très cher, et son regret, cette fois, s'aviva

mais il était trop tard. D'ailleurs, un garçon arrivait et Andréa, avant qu'il n'ouvrît la bouche, lui commanda, en l'honorant de son sourire de grande coquette, deux vermouths. Le garçon repartit. Andréa s'informa gentiment : « Tu aimes le vermouth, au moins, ma chérie? »

— Mais oui, dit Manuela.

Sur l'estrade brutalement éclairée par quatre projecteurs, les six musiciens cubains commencèrent à jouer un tango. Ils étaient tous très bruns, avec les cheveux crépus, étincelants de brillantine, le nez épaté et les yeux très noirs et doux comme ceux des petits chiens trop souvent câlinés. Ils portaient des chemises roses surchargées de dentelles avec des manches volumineuses d'où surgissaient leurs mains agiles, bleues et veloutées. Ils avaient, noué autour du cou, un grand foulard de soie rouge. Tandis qu'ils jouaient, les conversations se poursuivaient dans la salle et les garçons circulaient entre les tables en levant leurs plateaux chargés de verreries multicolores au-dessus de leur tête.

Manuela se souvint de certaines soirées passées avec Marcial. Il la menait dans un dancing, puis ils jouaient « au monsieur et à la dame qui se rencontrent pour la première fois ». Marcial l'invitait respectueusement à danser et lui faisait d'abord une cour discrète et fleurie. A la deuxième danse, il devenait plus pressant. « Mais je suis une honnête femme! s'exclamait Manuela et je suis mariée! — Mais vous n'êtes certainement pas heureuse! Votre mari doit être un effroyable magot, ventripotent et jaloux! — Pas du tout! C'est un garçon très beau, élégant, spirituel! — Mais paresseux comme un fils de famille! — C'est un excellent architecte, monsieur! » répliquait-elle avec une dignité offensée. « Architecte, c'est un mot noble pour désigner un maçon! » Et le jeu continuait jusqu'à ce qu'elle se « rendît » et qu'il entraînât enfin sa « conquête » jusqu'à leur maison...

— Tu ne t'ennuies pas, ma chatte? demanda Andréa.

— Mais non.

On venait de leur servir les vermouths. Manuela avait une folle envie de partir. « Dans un moment, je prétexterai que mes beaux-parents m'attendent et qu'ils vont s'inquiéter », se dit-elle. A présent, elle s'en voulait d'avoir accepté de suivre Andréa. « Et si on disait plus tard à Marcial qu'on m'a vue, pendant qu'il était prisonnier, dans ce café plein de ses ennemis!... » A cette idée, son impatience et son malaise lui pesèrent aux épaules comme un lourd manteau trempé d'eau. Elle se tourna vers Andréa :

— Je ne vais pas tarder à rentrer, dit-elle timidement.

Andréa allait lui répondre quand elle aperçut deux hommes qui venaient d'entrer dans la salle. Elle leva la main.

— Andréa! dit Manuela d'un ton de reproche.

Mais l'autre continuait ses appels. L'un des hommes fit un signe joyeux et se dirigea vers leur table. Son camarade le suivit.

— Quelles nouvelles, mignonne? dit le plus jeune.

— Je te présente mes amis Carlos et Ramon. Et voici Manuela.

— Elle est ravissante, dit Carlos.

Il portait une moustache noire, fine, à la manière des gigolos argentins. Il se mit à parler avec volubilité de l'orchestre et du dernier tango qu'il venait de jouer. Son enthousiasme paraissait sincère. Il avait des gestes souples, une assurance un peu dédaigneuse de sportif. Son complet, bien qu'un peu défraîchi, était de bonne coupe.

— Ma petite Andréa et vous, charmante Manuela, permettez à deux gentlemen de vous offrir un petit alcool. Et de rester un petit moment en votre adorable compagnie. Vous ne dites pas non?

Avec lui, tout était « petit », « charmant », « adorable »... Ses yeux marron pétillaient d'ironie. Manuela le trouvait irritant et restait muette, hostile. L'autre, celui que Carlos avait appelé Ramon, au contraire de son camarade, était un « silencieux ». Il devait être âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans. Il avait une magnifique carrure, un cou large et fort comme un fragment de colonne. Il tournait sa grosse tête brune, lentement, à droite et à gauche, balayant de son regard la vaste salle comme s'il cherchait quelqu'un ou plutôt comme s'il avait compté le nombre des spectateurs. On devinait en lui une force tranquille de grand fauve et, d'ailleurs, il avait les yeux sombres, fixes et glacés des bêtes de proie.

— Mon amie voulait justement s'en aller, dit Andréa en étalant son sourire hollywoodien.

— Déjà? dit Carlos en souriant aussi, et dans ce sourire sa moustache s'allongea et se hérissa de façon comique.

— Je n'aime pas cet endroit, dit Manuela avec froideur.

— Quoi? Vous ne vous plaisez pas ici, mon ange?... Ramon, petit bibelot, tu entends?

Ramon haussa ses robustes épaules et alluma une cigarette. Il semblait que rien ne dût le distraire de sa surveillance.

— Nous avons des amis peu bavards ou pas très en forme, ce soir, hein, Andréa? dit Carlos moqueusement.

— Manuela a des raisons de ne pas être très en joie...

— Qu'elle reste encore un quart d'heure! Elle aura une surprise...

A ces mots, Ramon se tourna à demi et regarda Carlos avec un dédain royal.

— Je veux dire que la direction nous réserve une surprise...

De nouveau, Ramon haussa les épaules et reprit son immobilité de lion attentif.

— Elle a eu de bonnes nouvelles de son mari, dit Andréa. Alors, je lui ai proposé de fêter ça avec moi.

— Tais-toi, Andréa, supplia Manuela d'une voix plaintive.

— Laisse donc, dit Andréa. Carlos est un ami. Il pourrait même te rendre service à se sujet.

— De quoi s'agit-il? dit Carlos en appelant d'un geste le garçon.

— Elle attend son mari depuis quatre ans. Elle ne savait pas ce qu'il était devenu. Aujourd'hui...

— Andréa, murmura Manuela de nouveau.

— Mais, ma chérie, qu'y a-t-il de mal à parler de ces choses? Tu es étrange à la fin!

— Mais oui, dit Carlos, de sa voix charmeuse. Je suis un ami. Vas-y, petite Andréa.

— Elle sait depuis ce matin que son mari est vivant, qu'il est prisonnier, condamné à cinq ans de prison pour tentative d'évasion.

L'orchestre se tut, puis le haut-parleur, en espagnol et en allemand, annonça que des U-boats avaient attaqué un convoi allié dans l'Atlantique. Cinq navires coulés. Un cargo endommagé...

Dans la salle on écoutait distraitement. Les musiciens buvaient, dans de longs verres, un liquide rose comme leurs chemises. Un officier de marine allemand entra avec une jeune femme, très jolie. Ramon tourna vers le couple son regard austère. Puis l'orchestre reprit et l'un des musiciens se mit à chanter une rumba :

Me odias
Y yo a ti te desprecio
Y siento
No puedas olvidarme...

— Qu'est-ce que tu disais? demanda Carlos en se penchant avidement vers Andréa, les sourcils froncés.

— Que son mari a été fait prisonnier par... les autres, un peu avant la fin de la guerre. Il est au secret. Cinq ans de prison. Elle l'a su seulement ce matin. Depuis quatre ans, rien! Tu as compris à présent?

— Nom de Dieu, dit Carlos en regardant Manuela avec stupéfaction.

Manuela rougit et son amie s'exclama :

— Mais, espèce de voyou, c'est tout ce que tu trouves à dire?

Carlos resta un moment silencieux, à regarder Manuela de façon gênante.

— Dites-moi, peut-on savoir qui vous a informée ce matin?

— Pourquoi? dit Manuela, déjà sur ses gardes.

— Non, non, répondez! C'est parce que la coïncidence serait effarante!

— Il s'appelle Sacal, dit Manuela, intriguée. (Son hostilité, peu à peu, disparaissait.)

Le garçon, à ce moment, apporta deux vermouths. Ramon but le sien d'un trait. Mais Carlos soupira et fit tourner nerveusement le verre entre ses doigts.

— Sacal! C'est cela! Quelle chose étonnante!...

— Mais encore? dit Manuela avec une légère impatience.

— Eh bien! il se trouve que je connais ce gaillard-là! Que je l'ai vu

tout à l'heure et qu'il m'a parlé de vous. Votre mari s'appelle Casardo, Marcial Casardo.

— C'est cela, dit Manuela d'une voix étranglée. Mais comment savez-vous ?

— Rien, rien, dit Carlos avec un sourire lointain. Il vous a promis de chercher d'autres renseignements auprès d'anciens camarades de bataillon, n'est-ce pas ?

— Mais oui, dit-elle.

— Eh bien ! dit Carlos, il commençait son enquête cet après-midi, chez des amis, alors que j'étais présent, voilà tout !

Il ne souriait plus et regardait obstinément son verre.

— Quel hasard ! Que c'est rare ! dit Andréa, ses sourcils levés en arc. Et dire que vous vous retrouvez ici !

Ramon lança un coup d'œil à Manuela. Puis il appela un des garçons, un homme maigre et chauve et lui demanda du feu.

— Je n'en ai pas, monsieur, mais je vais en chercher.

Manuela dit avec vivacité :

— Vous pensez qu'on peut croire, avec monsieur Sacal, que mon mari est emprisonné et qu'on le tient au secret ? Dites ? Le croyez-vous aussi ?

Ses yeux brillaient. Elle était tendue vers Carlos avec une impatience enfantine et elle avait placé sa main sur sa gorge comme pour contenir son émotion. Andréa lui caressa l'épaule en murmurant :

— Pauvre chérie.

— Je n'ai aucune opinion là-dessus, dit Carlos d'un ton un peu sec. Je ne sais rien de ces choses. Je n'ai pas fait la guerre et la défaite m'a surpris quand j'étais encore dans une école de pilotage.

Ils se turent tous deux. Andréa but une gorgée de vermouth pour se donner une contenance. A ce moment, le garçon revint et se pencha vers Ramon en disant :

— Voilà, monsieur, j'ai du feu.

Et il lui tendit une boîte d'allumettes.

— Merci, dit Ramon avec sa gravité habituelle. Il prit une cigarette mais ne l'alluma pas. Il n'avait pas l'air pressé de la fumer et la gardait au coin des lèvres. La rumba de l'orchestre semblait l'intéresser prodigieusement. Il écoutait, les yeux clignés. Son gros poing velu, fermé sur la boîte, était posé sur la table. Carlos aussi écoutait à présent la chanson que Manuela trouvait tout à fait quelconque. Elle n'osait pas troubler le plaisir des deux hommes mais les questions claquaient dans son esprit comme des gerbes d'étincelles. Elle se dit qu'il valait mieux attendre l'entr'acte. Seulement, il se passa ceci : Ramon se leva pesamment, donna une petite tape amicale sur la nuque de Carlos et, sans un regard pour les deux femmes, se dirigea vers la sortie. Carlos était subitement devenu très pâle. Quelques instants passèrent. L'orchestre acheva de jouer la rumba. Il y eut comme d'habitude quelques applaudissements pas très nourris, et, comme d'habitude, dans le brouhaha de la salle, le haut-

parleur fit entendre ses premiers borborygmes. Puis une voix prononça une longue phrase en allemand. Alors Manuela vit les officiers et les marins de la Kriegsmarine se lever en poussant des cris furieux. Sans transition, la voix parla en espagnol, très vite, et annonça :

— Nous avons l'immense joie de vous apprendre qu'à Stalingrad la sixième armée allemande encerclée s'est rendue sans conditions. La victoire des Alliés est proche! La justice et la vérité triompheront! Vive la République!

Les derniers mots furent prononcés par la grosse voix du haut-parleur en plein tumulte. On aurait dit que des farceurs venaient de lâcher dans la salle, entre les pieds des consommateurs, des centaines de serpents venimeux. Manuela, atterrée, ne comprenait rien à cette scène. Elle se serra instinctivement contre son amie, qui, d'ailleurs, tremblait de peur. Le plus fou, dans cette affaire, c'est que Carlos s'était mis debout et criait, le visage tordu de colère : « C'est scandaleux! Fermez les portes! Quelle honte! Il faut appeler le gérant! »

D'autres personnes vociféraient aussi autour de lui. Les phalangistes, revolver au poing, se dirigeaient vers l'une des portes en écartant brutalement les gens. Les Allemands, pris dans les remous, levaient hystériquement les bras en criant des « Heil Hitler » à pleine gorge! Un officier de la Kriegsmarine sautait de table en table avec une frénésie sauvage. Quant aux musiciens, ils béaient de stupéfaction sur leur estrade. Au milieu des giclées de lumière, ils ressemblaient à de gigantesques crevettes roses.

— Suivez-moi, dit Carlos aux deux femmes! Nous ne pouvons rester une minute de plus ici!

Une voix renchérit près de lui. Ils atteignirent le vestiaire.

— Prenez vos affaires, ordonna encore Carlos de sa voix altérée.

Et soudain, d'un escalier étroit, surgirent le garçon maigre et chauve qui avait procuré les allumettes à Ramon et un gros homme, court sur pattes, élégamment vêtu et que l'émotion faisait transpirer. Aussitôt Carlos se précipita sur lui et le prit aux revers de la veste :

— Vous êtes le gérant? C'est bien vous le gérant? hurla-t-il avec une ardeur de fou furieux.

— Oui, c'est... moi, bégaya l'autre.

— Eh bien! c'est du propre! Je vous félicite! Quelle infamie! Mais ça ne se passera pas comme ça!

Les phalangistes brandissaient toujours leurs revolvers et réclamaient des explications. Les Allemands glapissaient derrière eux. Mais le gérant, assailli de cette manière, ne parvenait ni à parler ni à bouger. Carlos le tenait toujours, l'injuriait, l'accusait d'être responsable du scandale et menaçait de le faire fusiller! A travers ce vacarme, on percevait le fracas des bouteilles et des tables que les marins de la Kriegsmarine mettaient en morceaux. L'orchestre, à tout hasard, s'était mis

à jouer *Giovinezza*. Des femmes poussaient des cris aigus qui entraient dans les oreilles comme des jets d'eau bouillante.

Andréa réussit à entraîner son amie dans la rue.

— Voilà ton imperméable! Mets-le vite! Mon Dieu! Quelle soirée! gémit-elle.

Encore étourdie, Manuela restait sur le trottoir, sous le vent et la pluie qui tourbillonnait et brillait dans la lumière de l'enseigne au néon.

— Tu vas prendre froid, dit Andréa. Habille-toi donc!

Des gens sortaient du café, en gesticulant. Enfin, elles virent Carlos surgir à son tour et l'appelèrent. Il demanda :

— Ah! Vous voilà! Ça s'est bien passé? Pas de mal?

Il haletait un peu. Il s'essuya les lèvres avec un mouchoir.

— Tout va bien, dit Andréa. Mais, Sainte Vierge, qu'est-ce qui est arrivé?

— Je te ferai un croquis plus tard. Suivez-moi.

Comme Manuela n'avançait pas assez rapidement, Carlos la prit d'autorité par le bras et ne la lâcha qu'après avoir atteint l'extrémité de la rue. Andréa marchait un peu en arrière en geignant.

— Taxi! cria Carlos dans l'obscurité.

— Tu es fou! glapit Andréa. Si tu trouves un taxi dans ce coin...

— Taxi!

Ils se tenaient tous les trois en ligne au bord de la chaussée. Le vent redoublait. Tout ce ciel était une grande bouche noire qui lançait de longs cris aigus. Soudain, deux yeux jaunes apparurent dans les ténèbres, glissèrent au ras des pavés.

— Taxi! hurla encore Carlos, cette fois dans une sorte d'enthousiasme.

La voiture dévia vers la gauche, longea le trottoir avec une douceur perfide et s'arrêta devant eux. C'était Ramon qui se tenait au volant.

— Ça, par exemple! dit Andréa.

— Monte vite, petite fille, ordonna Carlos.

Ramon restait sans bouger, très digne. Il portait une casquette de toile à grosse visière. Il ne dit pas un mot. Sur son visage fermé, ses yeux étaient ronds et blancs comme des coquillages.

(A suivre.) EMMANUEL ROBLÈS

GUSTAVE V

ET

LA SUÈDE

DEUX longévités qui s'associent raccourcissent singulièrement l'Histoire. Il était le filleul de la fiancée de Napoléon, ce vieux roi qui s'est éteint très doucement, un matin d'octobre 1950, à Drottningholm, dans le château où il était né le 16 juin 1858. Celle qui avait été mademoiselle Désirée Clary, puis madame la Maréchale Bernadotte était alors Sa Majesté Désidéria, reine douairière de Suède et de Norvège, des Goths et des Wendes, et c'est elle qui tint sur les fonts baptismaux son arrière-petit-fils Gustave, duc de Wermelande. La Cour de Stockholm était alors encore très française. Bernadotte, qui n'avait jamais réussi à parler correctement le suédois, avait jusqu'à son dernier jour présidé en français le Conseil des Ministres. Son fils, devenu Oscar 1er [1], aimait à revêtir un uniforme fort semblable à celui de nos hussards ; il portait la moustache et l'impériale et ces courts favoris que les Suédois appellent aujourd'hui encore des *polisonger* en souvenir d'une coquetterie masculine imitée des frivoles Parisiens. Oscar avait épousé la fille du prince Eugène, Joséphine de Beauharnais, princesse de Leuchtenberg, et cousinait ainsi avec la cour des Tuileries. Napoléon III avait tant de confiance dans les sentiments français du roi de Suède et de Norvège, que lors de la guerre de Crimée il lui dépêcha le général Canrobert pour l'inviter à se joindre aux armées de France et d'Angleterre, en lui laissant espérer l'annexion des îles d'Aland et de la Finlande. Le roi signa un traité d'alliance militaire, ouvertement défensive, secrètement offensive, mais après la prise de Sébastopol la paix fut si vite conclue qu'Oscar Ier se trouva les mains vides, quelque peu compromis aux yeux du puissant voisin. Son fils, Charles XV, qui avait été comme prince royal le principal artisan de l'accord n'en garda pas rancune à la France. En 1870 s'il n'eût tenu qu'à lui, la Suède aurait pris les armes. Le désastre de

1. Le général Bonaparte avait été en 1799 le parrain du premier enfant de madame Bernadotte. Admirateur des poésies d'Ossian, il lui fit donner ce nom d'Oscar qui devait être celui de deux rois de Suède.

Sedan lui inspira un chagrin profond, dont il ne se cacha pas. Le peuple suédois, bien qu'il fût alors, comme il n'a cessé de l'être, très attaché à la neutralité, affichait des sympathies françaises. Quand Paris capitula, les journaux suédois parurent encadrés de noir.

Après la mort de Charles XV, le climat de la Cour changea. Une dynastie étrangère ne se nationalise que lentement. Oscar II est le premier Bernadotte dont les réactions profondes aient été avant tout suédoises. Il n'était pas de hantise plus pressante pour ses sujets que le danger russe. Le géant moscovite projette sur la péninsule scandinave une ombre menaçante. Enfermé dans ses rivages glacés n'est-il pas tenté de chercher un accès vers les mers libres ? Le Russe joue en Suède le rôle de l'ennemi héréditaire, garant de la cohésion nationale. La politique extérieure du Cabinet de Stockholm est nécessairement commandée par le souci de ménager la Russie et de s'assurer des amitiés capables de faire contrepoids à ses ambitions.

Après 1871 la France était hors de jeu. Seule la nouvelle Allemagne bismarckienne pouvait contenir l'Empire des Tsars. Oscar II engagea son pays dans une politique prudente et nuancée de courtoisie un peu méfiante à l'égard de la Russie et de rapprochement amical avec le Reich allemand. En lui les influences ancestrales étaient partagées ; s'il tenait de son grand-père Bernadotte le don d'une chaude éloquence et d'un charme prenant, les chromosomes bavarois de sa grand-mère maternelle, Augusta-Amélie de Wittelsbach, lui inspiraient un goût germanique de la poésie, une inclination à la fois pour le sérieux et la *Gemütlichkeit* qui le rendait proche de la sensibilité allemande. En 1870-1871 il n'avait pas réagi comme son frère lors des défaites françaises. [1]

C'est dans cette Suède, axée sur l'Europe centrale, cherchant ses modèles militaires dans l'armée prussienne, sa science dans les vieilles Universités germaniques et sa technique dans les usines de l'Allemagne wilhelmienne, que grandit le jeune prince Gustave devenu en 1872 l'héritier de la couronne. Son éducation avait été celle que Louis-Philippe avait mise à la mode dans les monarchies constitutionnelles ; point d'études en vase clos sous la direction d'un noble gouverneur, mais le contact avec les écoliers et les étudiants de son âge. De grands voyages lui conférèrent le don des langues et le cosmopolitisme nécessaire à un souverain. A la Cour de Stuttgart, il rencontra la princesse Victoria de Bade : fiançailles où se mêlèrent heureusement les sentiments intimes et les

1. Mon père, jeune pasteur de l'église protestante française de Stockholm, avait fait la campagne de 1870 comme aumônier militaire d'une ambulance du VIIe corps. A son retour en Suède, il fut reçu par Charles XV, qui était parfois au Temple son auditeur .« *Il souffrait cruellement de nos désastres*, écrit mon père dans ses souvenirs ; *il me dit : « A Châlons j'avais prévenu l'Empereur qu'il se fai-* » *sait d'étranges illusions sur l'armée allemande.* » *Oscar II, alors prince héritier, m'avait demandé aussi de venir le voir, mais il était évident qu'il était plus sympathique à l'Allemagne qu'à la France.* »

convenances dynastiques. Les curieux de généalogie révélèrent qu'ainsi reviendrait sur le trône de Suède une descendante des Vasa [1].

Le prince royal était alors un grand jeune homme mince, tout en longueur. Un collier de barbe taillé court, des moustaches effilées et des lorgnons lui donnaient l'aspect d'un professeur plutôt que d'un officier. Mais ses goûts n'étaient pas ceux d'un pur intellectuel. Il y avait en lui ce besoin d'action, de mouvement et de jeu qui fait les sportifs. Équitation, tennis, pêche et chasse occupèrent les loisirs de sa longue vie. A quatre-vingts ans il passait les troupes en revue au galop de son cheval. Il n'abandonna sa raquette qu'en 1946. En 1949, il tirait encore l'élan, à l'affût, assis dans un fauteuil, entouré de branchages.

Il approchait de la cinquantaine quand le trône lui échut, mais ce n'était plus celui de Bernadotte. En 1905, la Norvège s'était séparée de la Suède après une crise douloureuse au cœur d'Oscar II, mais que le vieux roi avait su résoudre avec sagesse et dignité. Les biographes de Gustave V ont mis en valeur le geste du nouveau souverain, refusant de se faire couronner, comme ses prédécesseurs, à la cathédrale de Stockholm par l'archevêque d'Upsal. Ils y ont vu une concession faite à l'esprit des temps modernes peu enclins à s'incliner devant le mythe du droit divin des rois.

D'autres ont évoqué le souci de ménager les finances de l'État. Sont-ce bien là les véritables raisons de cette décision ?

Gustave V, au cours de son règne, n'a jamais rien sacrifié des pompes traditionnelles de la monarchie. A la fin de sa vie il a toujours fait la sourde oreille quand le ministre des Finances envisageait de possibles économies sur la liste civile ; il n'a jamais songé à supprimer les écuries royales, orgueil de son grand écuyer, le duc d'Otrante, bien que l'automobile en eût rendu l'usage anachroniquement exceptionnel.

Gustave V déclina-t-il le sacre de Stockholm parce qu'il ne pouvait y joindre celui de Trondjhem ? Il a subsisté longtemps dans l'esprit de celui qui avait été vice-roi à Christiana, sinon un complexe antinorvégien, tout au moins une sorte d'inconsciente rancune et de nostalgie. Dix ans se passèrent avant que le roi de Suède fît à Oslo une visite au roi de Norvège.

En ceci, le roi Gustave V ne se montrait-il pas un vrai Suédois ? Il y a des cousinages qui sont à la fois cordiaux et légèrement vinaigrés. A l'amitié et à l'estime réciproques se mêlent, en sourdine, critiques et réserves. Il sera toujours difficile à un Suédois de ne pas voir dans les Norvégiens des navigateurs et des paysans un peu frustes, tandis que ceux-ci considèrent leurs voisins comme des parents riches légèrement infatués d'eux-mêmes.

1. Gustave IV-Adolphe, le fils et successeur bientôt détrôné de Gustave III, vait épousé la princesse Frédérika de Bade. Leur fille Sophie-Wilhelmine se maria au grand-duc de Bade, Léopold, dont la princesse Victoria était la petite fille.

Le don intuitif de la sensibilité nationale aura été la qualité maîtresse de Gustave V. Il lui a permis d'intervenir à des heures graves, alors que l'avenir de la Suède était en jeu et que seule sa volonté pouvait s'imposer ou sa voix se faire entendre. Il a ainsi justifié expérimentalement le principe de la monarchie constitutionnelle qui place à la tête de l'État un chef capable par hérédité, tradition, éducation, de traduire en actes le destin de la patrie, non pas dans le cours normal de la vie publique où les partis s'équilibrent, où les intérêts composent et s'ajustent, mais en ces instants tragiques où tout et tous doivent s'incliner devant les exigences du salut national.

En 1913, Gustave V possédait assez d'antennes dans les Cours étrangères pour pressentir l'orage. La tourmente ne déferlerait-elle pas sur la Suède? Une Russie aux prises avec l'Allemagne ne serait-elle pas tentée de s'assurer les débouchés de la Baltique en occupant la Scanie ou de s'ouvrir une fenêtre sur l'Océan en envahissant la Laponie? L'explorateur Sven Hedin, sous le titre *Un Mot d'Avertissement*, avait lancé comme un brûlot d'alarme un pamphlet antirusse. Un Cabinet libéral gouvernait à Stockholm sous la présidence de Karl Staaff, homme d'ordre et de poids qui avait le goût de la tranquillité bourgeoise et qui ménageait à son aile gauche le socialisme naissant. La question du réarmement fut posée devant le Parlement par l'opposition conservatrice. Staaff inclinait aux demi-mesures ; il répugnait surtout à l'augmentation de la durée du service militaire dans l'infanterie, craignant les réactions électorales dans les grandes villes. Temporisant, il essayait de renvoyer le débat au lendemain des élections générales de 1914.

C'est alors que les campagnes commencèrent de bouger. Moralement encadrées dans leurs paroisses par le Clergé luthérien, elles étaient encore par leur simplicité et leur frugalité très proches de la paysannerie du XVIIIe siècle. Le Moscovite était l'ogre, le loup-garou, l'Infidèle, le vieil ennemi contre lequel s'étaient battus les ancêtres sous l'habit bleu à revers jaunes des soldats de Charles XII, ces « Carolins » dont le souvenir demeurait vivant dans les traditions villageoises comme jadis celui des « grognards » au foyer des chaumières françaises. Il y eut une marche des paysans sur Stockholm : ils réclamaient de servir ; ils voulaient une Suède armée, capable de faire hésiter l'envahisseur. Ils étaient plus de quarante mille qui en février 1914 montèrent en cortège vers le palais royal. A leurs harangues, le roi répondit avec fermeté et netteté : « La Suède sera défendue ; on réarmera d'un seul coup et sans délai. » Il désavouait ainsi l'attitude de Staaff le *cunctator* ; son discours n'avait pas été communiqué au président du Conseil. Celui-ci, estimant que le roi n'avait pas observé les règles constitutionnelles, lui remit sa démission. L'émotion fut profonde dans le pays. Pour la première fois depuis le célèbre coup d'État de Gustave III du 19 août 1772, un roi de Suède prenait position contre les corps élus, s'appuyant sur « son peuple » face aux partis. (On disait au XVIIIe siècle les factions.) Cette couronne qu'il

n'avait pas voulu ceindre, ce sceptre qu'il avait refusé de prendre dans sa main, il les jetait résolument, brutalement presque, dans la balance.

Il l'emporta, car malgré une manifestation ouvrière organisée par le parti socialiste, le pays comprit que le roi avait, avec autant d'imagination que de bon sens, décelé le danger. Les professionnels du parlementarisme s'effacèrent, s'inclinèrent. Le roi avait chargé un grand juriste, Hjalmar Hammarskjöld, de former le Cabinet. La Chambre avait été dissoute. Aux élections, la gauche fut amputée d'un grand nombre de sièges ; elle gardait cependant une faible majorité, mais elle n'osa pas renverser le « Ministère du roi » comme aurait été sans doute tentée de le faire une Chambre française. La guerre européenne venait d'éclater. Staaff, chef des libéraux, Branting, chef des socialistes, promirent au Cabinet « la confiance du peuple unanime ». Ainsi fut votée la loi militaire. La Suède avait donné le preuve de sa volonté de se défendre : la leçon ne fut pas perdue car, depuis lors, le « neutralisme » suédois, de même que celui de la Suisse, sait que pour rester en dehors du jeu dangereux de la guerre, il faut être capable de le pratiquer avec succès.

Cette réussite ne devait pas encourager Gustave V à jouer les monarques absolus : il savait qu'il n'en avait pas les moyens ; il n'en avait surtout pas le goût. La machine parlementaire se remit à fonctionner normalement et quand le moment fut venu, en 1920, Gustave n'hésita pas à appeler au pouvoir un socialiste. Celui-ci était un de ses anciens camarades d'études, Hjalmar Branting, fils d'un grand médecin de Stockholm. C'était un de ces hommes qui laissent d'attachants souvenirs à ceux qui les ont connus, tant en eux la fibre humaine est vibrante et généreuse. Branting possédait le sens du possible qui fait parfois défaut aux apôtres du marxisme, et c'est lui qui contribua le plus à donner au socialisme suédois ce pragmatisme et cette absence d'*invidia* qui l'apparentaient au travaillisme britannique, mais qui tendent aujourd'hui à disparaître pour faire place à un dogmatisme rigide et à une trop systématique hostilité à l'égard des classes possédantes. Branting, toutefois, ne réussit pas à convertir le roi. L'on a mis volontiers l'accent sur la correction constitutionnelle de Gustave V et sur son « sens démocratique » : il serait à la vérité excessif de faire de lui un « homme de gauche ». Ses relations demeurèrent amicales et confiantes avec le successeur de Branting, Per Albin Hanson, lui aussi, comme le vieux chef socialiste, humain, ouvert et conscient de la réalité. Elles furent correctes et loyales avec l'actuel Cabinet, mais l'on a peine à imaginer que le roi ait pu goûter la politique de son grand argentier, M. Wigforss, protagoniste d'une fiscalité niveleuse qu'il justifie, dit-on, par une maxime digne d'un La Rochefoucauld marxiste : « Il est aisé de supporter la pauvreté quand personne n'est riche. »

Il faut rendre cette justice au socialisme suédois : il avait réussi à la veille de la dernière guerre à améliorer la condition de la classe ouvrière, sans porter atteinte à l'esprit d'initiative et au travail productif d'une

pléiade d'armateurs, de banquiers, de grands capitaines d'industrie dont l'esprit était largement ouvert sur un horizon mondial. La Suède, en 1939, donnait une image de bonheur : la paix sociale, une prospérité croissante, un niveau de vie égal sinon supérieur à celui des démocraties les plus fortunées, la Suisse et les États-Unis, et pour donner une auréole d'intellectualité à une civilisation qui risquait de s'enliser dans le bien-vivre, l'institution des prix Nobel qui fait de l'*Intelligenzia* suédoise le juge suprême des plus hautes valeurs littéraires et scientifiques du monde entier.

1939. Le ciel de l'Europe s'est obscurci. La Suède sera-t-elle encore épargnée? Sera-t-il donné au roi déjà octogénaire de finir sans heurts et sans catastrophes ce règne au cours duquel la fortune n'a cessé de lui sourire? La conjoncture n'est plus celle de 1914. Plus de tsar à Saint-Petersbourg; plus de kaiser à Berlin. D'un côté, un Géorgien génial qui a repris l'héritage de Pierre le Grand et en qui l'on devine l'âpre ambition des « rassembleurs de terre » de jadis. De l'autre côté, un prolétaire autrichien parvenu au pouvoir par des dons de magnétiseur et qui dans ses rêves de domination ne connaît aucun frein. Gustave V ne dispose plus des moyens d'action que lui donnaient les alliances de famille et les amitiés monarchiques au temps où Guillaume II et Nicolas II étaient tous deux amiraux de la flotte suédoise. Aujourd'hui, pour la Suède, le danger est double. Que Staline et Hitler s'entendent ou qu'ils se battent, elle est menacée soit d'un partage comme la Pologne, soit d'une occupation comme le Danemark, la Norvège et la Finlande. Enserrée de toutes parts, repliée sur elle-même, elle suit avec angoisse la lutte. Ses sympathies secrètes vont à l'Occident. A l'horreur historique du Russe s'ajoute la crainte du communisme. L'Allemagne nazifiée, où le grand état-major et l'aristocratie militaire ne tiennent plus la première place, où les universités déclinent, où les pasteurs luthériens sont envoyés dans des camps de concentration, n'est plus pour la Suède le parangon des vertus européennes. Comme tous ses sujets, le roi sait que seule une victoire des Anglo-Saxons sauvera le vieux trésor des libertés suédoises. Jusque-là il faudra tenir, en négociant, en rusant, en sacrifiant même cette solidarité scandinave qui s'était en octobre 1939 manifestée par une rencontre spectaculaire des trois rois et du président finlandais. Quand la petite République a été attaquée par la Russie, la Suède, sans se découvrir officiellement, lui a envoyé des volontaires et des subsides. Mais quand le Danemark a été envahi, quand la Norvège a été mise sous le joug, la Suède n'a pas bougé.

Tant de réserve et de prudence ne suffirent pas. Un moment vint où Hitler exigea plus. Le 19 avril 1940, pour répondre à une démarche allemande, le roi avait, par une lettre autographe au Führer, affirmé la volonté de neutralité de la Suède. Hitler lui avait répondu le 24 avril qu'il respecterait strictement cette neutralité. Mais, violant sans vergogne, aussitôt pris, cet engagement, le 15 juin il demandait le libre passage

à travers le territoire suédois des troupes allemandes stationnées en Norvège et de leur matériel. Il ne s'agissait, disait-on, les hostilités étant terminées, que de permissionnaires et de relèves. Un refus exposait la Suède à un acte de violence. Les Services de renseignements savaient qu'un plan d'occupation de la Scanie avait été préparé. Maîtresse du Sund et des rivages baltes, la Reichswehr pouvait exécuter rapidement une telle opération.

La question fut portée le 2 juillet 1940 devant un Conseil des ministres présidé par le roi. Le procès-verbal de la séance publié dans un livre blanc ne dit rien de la discussion et n'enregistre que la décision. Le passage fut accordé ; c'était la main mise dans l'engrenage. Les trains, en 1940, ne contenaient que des permissionnaires. En 1941, une division entière fut transportée de Narvik à la Baltique pour être envoyée en Finlande. La rupture de la neutralité était flagrante. Acte de sagesse ou de faiblesse ? Si l'intérêt supérieur de l'État sanctifie l'égoïsme, comme le prétend une école qui a plus d'un adepte, il faut reconnaître que Gustave V et ses ministres ont bien joué. La guerre s'est achevée laissant la Suède intacte et riche, et comme le cœur des vainqueurs était tourné à gauche, le Cabinet socialiste de Stockholm a obtenu un facile pardon pour ce manquement aux règles de ce qui fut le droit international. Quant aux Suédois, il n'en est pas un qui ne soit, au fond de son cœur, reconnaissant au roi d'avoir pris la responsabilité suprême de cette pénible décision.

***

La France, depuis 1945, a transformé presque tous ses ministres plénipotentiaires en ambassadeurs. Plus rien n'est resté des barrières que le Congrès d'Aix-la-Chapelle avait dressées autour du bon usage de cette dignité. De ces nouvelles ambassades une seule était une résurrection, celle qui m'échut en octobre 1947. La monarchie française, jusqu'à sa chute en 1792, avait été représentée à la Cour de Stockholm par un ambassadeur. La Suède accepta de faire revivre cet usage, et le roi Gustave V mit une sorte de coquetterie à rétablir dans tout son éclat le cérémonial avec lequel le comte de Vergennes avait été reçu par Gustave III. Au lendemain de mon arrivée, le grand maître des cérémonies, le comte Eugène von Rosen, en grand uniforme, une canne d'ébène semée de couronnes royales à la main, m'apporta les souhaits de bienvenue du souverain. Le carrosse, tout en glaces, qui m'emmena au palais était traîné par six chevaux et précédé de deux piqueurs galonnés d'argent. Au porche, m'attendait, entouré de vingt chambellans, le maréchal de la Cour tenant une haute baguette surmontée d'une couronne. Tout au long du vaste escalier, la haie était formée par des *drabans*, sabre au clair, portant la cuirasse d'acier et le chapeau de feutre des cavaliers de Charles XII, et par des grenadiers coiffés du bonnet d'ourson dont Bernadotte avait, à l'imitation de Napoléon, doté sa garde. Dans de hauts salons s'alignaient dignitaires et officiers, me donnant l'image intacte d'une cour du XIXe siè-

cle. Une porte à deux battants s'ouvrit et se referma derrière moi. J'étais, seul, en présence du roi. Il portait le cordon rouge de la Légion d'honneur sur sa tunique bleue de général. Il prit mes lettres de créance et en s'asseyant me désigna un fauteuil. « Je vais avoir quatre-vingt-dix ans, me dit-il, les jambes ne vont plus... Il faut bien faire quelques sacrifices à la vieillesse ; mais, ajouta-t-il, la tête reste bonne. » Il me fut donné en effet d'admirer la lucidité d'esprit de ce grand vieillard qui paraissait cristallisé, tant il donnait l'impression de l'immuable et du définitif. La voix était un peu basse, mais forte ; rien ne décelait dans la prononciation française un étranger. Son langage, d'une correction fluide, était celui que l'on parlait encore dans toutes les Cours au début du siècle. Il me dit sa satisfaction du rétablissement d'une ambassade française, « un retour au passé », puis il me parla de ses projets de voyage en France : « Au printemps, dit-il, si je vis encore. » Notre riviera demeurait pour lui le décor de jours heureux : il revenait toujours à Nice dans le même hôtel ; il voulait revoir le ciel bleu entre les mêmes palmes.

Quelques semaines plus tard furent fêtés les quarante ans de règne de Gustave V. Un service d'action de grâces fut célébré à la « grande église », la cathédrale luthérienne où des briques d'un rouge vif cernées d'un ciment clair enrobent les piliers et soulignent les arcatures. Un riche décor dans le style de Gustave III s'y superpose : profusion de couronnes, d'angelots et de draperies lourdes comme des manteaux de sacre. Dans une loge majestueusement décorée, le roi en sombre pardessus d'hiver prit place avec le prince et la princesse royale, la princesse Sibylla encore en deuil de son mari et ses filles, les petites princesses de Haga, habillées du même manteau bleu pastel. C'était un tableau spécifiquement suédois, cette famille royale de quatre générations, bourgeoisement habillée, dans un somptueux décor d'or et de marbre ; contraste paradoxal pour un Français d'aujourd'hui. Paradoxe aussi pour un catholique de chez nous, ce primat de la Suède protestante qui officie en chasuble, appuyé sur une crosse médiévale. Paradoxe pour nos marxistes, ces ministres socialistes qui, le chapeau de soie à la main, chantent à pleine voix les Psaumes.

A l'issue du *Te Deum*, le Cabinet tout entier déjeunait au palais où le roi avait convié à sa table tous ceux à qui il avait, au cours de son règne, confié un portefeuille. Ils étaient soixante-six. Les vedettes, Hjalmar Hammarskjöld, Branting, Per Albin Hanson, n'étaient plus là. Le monarque, songeant à ces vides, ne se sentait-il pas fatigué de voir mourir ?

Le peuple, le même soir, fêtait le roi. Muni d'une carte anonyme je pus me mêler à la foule qui emplissait dans l'ombre la vaste cour carrée du palais. Je me trouvais placé entre des infirmières et des boy-scouts, derrière un officier aux larges épaules et un bourgeois honorablement endimanché. Les têtes se découvrirent quand furent entonnés le *Choral* de Luther et l'hymne suédois. Le roi apparut à une fenêtre, éclairé par un projecteur, la pelisse boutonnée jusqu'au col, et souleva

son chapeau pour saluer ses sujets ; il leur adressa quelques paroles de reconnaissance en les invitant à pousser un triple hourrah « pour la Suède ». La foule obéit, puis, les lumières éteintes et le roi disparu, se dispersa lentement, silencieusement, sagement. D'autres masses auraient applaudi, crié, hurlé. Des enthousiasmes aussi exubérants ne sont pas dans la manière suédoise. Solide et sérieuse, l'affection de ce peuple pour son roi n'a jamais pris les formes délirantes qu'affecte parfois la passion inspirée par un tribun ou un dictateur. Faut-il lui en faire reproche ?

Le 16 juin 1948, le roi célébra son quatre-vingt-dixième anniversaire. Ce furent, sous un gai soleil, des fêtes solennelles. Un cortège royal parcourut les quais et les avenues pavoisés. Le roi, empanaché de bleu et de jaune, avait auprès de lui la princesse Sibylla et son fils, un enfant de deux ans et demi, le second héritier de la couronne. Le roi et la reine de Danemark, petite-fille de Gustave V, le prince royal de Norvège et la princesse royale, nièce du roi de Suède, suivaient dans des victorias. Haakon VII s'était abstenu, laissant à la célébration son caractère uniquement familial. La Norvège, comme le Danemark, étaient déjà alors en voie de se séparer de la Suède dans la grave question de la Défense Atlantique. Meurtris et instruits par la guerre, Norvégiens et Danois ne croient plus à la neutralité. Les Suédois lui ont gardé leur foi, et à leur attachement à Gustave V se mêlait une sorte de reconnaissance superstitieuse pour celui qui avait été le prince de la Paix.

Le 8 octobre 1948, le roi me reçut en audience de congé, dans son cabinet de travail. Après m'avoir exprimé ses regrets de la brièveté de ma mission, il me parla encore une fois de son voyage de Nice. Il me paraissait si frêle, si diaphane, secoué par une toux caverneuse, que j'imaginais difficilement ce déplacement. Il le fit cependant en 1949 et en 1950. Autour de lui, sur les tables et les étagères, sa collection d'argenterie, vases, hanaps, coupes, gobelets, chandeliers, parmi lesquels une statue équestre de Gustave-Adolphe, présent du Corps diplomatique pour son dernier anniversaire, donnait, par son amoncellement, la mesure d'une longue existence de patientes recherches. Quelle force dans la durée, pensais-je, alors surtout qu'elle est celle du pouvoir suprême et que le souverain est animé de la plus scrupuleuse conscience professionnelle. Deux jours avant sa mort Gustave V présidait le Conseil des ministres. La tête restait bonne, comme il me l'avait dit. Les jambes étaient déjà mortes. Quant à ce vieux cœur qui allait bientôt cesser de battre, tous les Suédois savaient que le roi le leur avait toujours entièrement donné.

« Avec le peuple pour la Patrie », tel était le *motto* dont Gustave V avait à son avènement fait le programme de son règne. Nul ne contestera qu'il lui est demeuré, jusqu'à la mort, fidèle.

GABRIEL PUAUX,
ambassadeur de France.

AU MONOMOTAPA

(Rhodésie du Sud)

par Agnès Chabrier

Au pays d'Ophir. — Au départ de Kampala, dans l'Ouganda, nous avons laissé derrière nous la lumineuse douceur des palmes et des bananiers et coupé l'Équateur au-dessus des eaux bleues du lac Victoria. Dans une heure, l'hydravion se posera sur le Zambèze et ce sera pour moi la fin d'une croisière de quatre jours, commencée à Southampton. Je me suis assise à l'écart : le bar est déjà fermé ; la paroi de la cabine est à moitié de verre et parfois j'hésite à me retourner, à plonger le regard verticalement dans ce grand vide de trois mille mètres. Les pays que nous survolons — les Rhodésies, qu'elles soient du Nord ou du Sud — n'ont jamais tenté mes rêves ; leur nom, je ne l'ai guère rencontré dans les livres et moins encore dans les manuels d'histoire. Je me sens coupable et gênée comme au moment d'être présentée à un personnage illustre dont j'ignorerais l'œuvre. Au-dessous de nous s'étendent de mornes espaces d'une terre qui n'est ni verte, ni fauve, ni forêt, ni sable, plus désolée que le désert, une terre blême tachée comme une peau malade.

Deux compagnons de voyage viennent s'asseoir à mes côtés, deux Européens que l'Afrique a séduits : l'un, un Écossais, demeure maintenant en Rhodésie du Sud ; l'autre, un journaliste finlandais, à Johannesburg. Je pose des questions. On me répond avec enthousiasme : les fermiers de la Rhodésie du Sud ont conquis la brousse africaine, les ingénieurs ont fait surgir de son sous-sol des minéraux qui ont enrichi le monde : l'or, le chrome, l'amiante, le mica. Ses ressources en charbon sont inépuisables. Le fer ne fait pas défaut. Ses villes offrent aux visiteurs comme aux résidents tous les conforts et les agréments des cités modernes : de nouvelles usines se construisent ; jamais le tabac ne s'est aussi bien vendu, la population s'accroît, des chances égales sont offertes aux nouveaux venus. Colonie à gouvernement indépendant [1], la Rhodésie a été dotée par son Parlement de lois qui protègent également les blancs et les noirs. Les

1. Après le referendum d'octobre 1922, quand les trente mille colons que comptait alors la Rhodésie du Sud décidèrent de se donner un gouvernement indépendant, Londres leur accorda une complète autonomie, mais se réserva

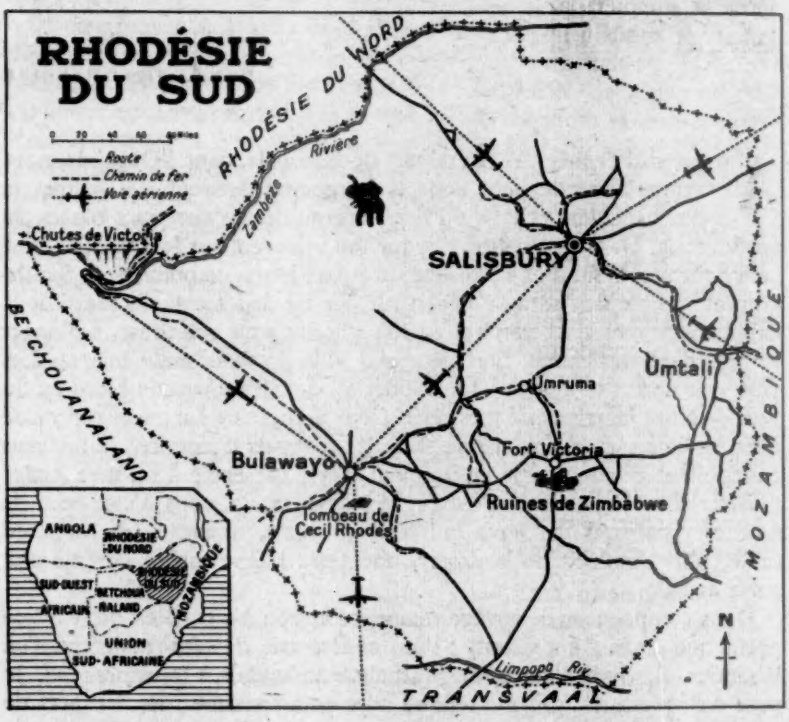
habitants vivent en paix et en sécurité. Il n'y a plus de peur. Cette civilisation s'est établie en soixante ans d'histoire.

— Et avant? dis-je.

— C'est le pays d'Ophir, dit mon compagnon et il sourit : Le pays de la reine de Saba... C'est d'ici, dit-on, que Salomon extrayait l'or et l'argent dont il avait besoin...

— Une légende?...

Quelle terre vaudrait d'être visitée qui n'aurait pas de légende?



— Si c'est une légende, on en connaît la source... Les écrivains portugais du XVIIe siècle avaient de l'imagination. En Rhodésie, il faut bien l'avouer, aucune tradition, aucune histoire, aucun récit ne lient l'indigène à sa terre. Il n'y a pas de folklore rhodésien... Il n'y a pas de passé rhodésien.

Comment renoncer si vite à ce beau mot d'Ophir?...

— Faute de fleuves, dit mon compagnon, les aventuriers portugais

trois contrôles : celui des Affaires étrangères, de la question indigène et un droit de consultation dans l'exploitation des chemins de fer. Terre-Neuve, avant son rattachement au Canada, fut la seule colonie au monde à jouir des mêmes droits de gouvernement autonome.

avaient renoncé à s'enfoncer à l'intérieur du pays. Il n'y a pas si longtemps que les géographes laissaient les Rhodésies en blanc sur leurs cartes d'Afrique et appelaient cet espace vierge « le Royaume de Monomotapa »...

— Et qui était Monomotapa ?...

— Un mythe...

Penchée sur ce grand inconnu, j'éprouve, mêlé étroitement à mon appréhension, un sentiment de joie et d'allégresse comme si j'allais être la première à le pénétrer. Un mythe, une légende, un espace anonyme soudain né du rêve d'un homme. Du Cap, il rêvait au Nord, ce fils de pasteur qu'on avait envoyé en Afrique parce qu'il était faible des bronches, ce Cecil Rhodes qui trouve à Kimberley assez de diamants pour payer ses études à Oxford, cet aventurier de génie, ce magnat, ce grand financier qui ne saura jamais, quand il tire un chèque, s'il a de l'argent en banque, ce solitaire qui déteste être seul, cet ami parfait qui donnera à ses chevaux le nom des hommes qu'il a achetés, ce patriote qui veut construire un chemin de fer du Cap au Caire à travers un territoire entièrement britannique : « Du Cap au Caire, je veux que tout soit en rouge sur la carte... », mais qui suscitera traîtreusement une guerre pour abattre le dernier roi des Matabele, cet homme qui croit en lui-même et en son destin, au point de dire au fidèle Jameson qui lui demandait combien de temps on se souviendrait de lui : « *I put it at four thousand years* » (Quatre mille ans, j'estime...) Et le rêve de John Cecil Rhodes rejoint celui de Dos Santos et des autres Portugais. Il sait que sous la brousse et les hautes herbes des territoires qu'il convoite, les aventuriers trouveront l'or nécessaire au développement d'une colonie ; il sait que le terrain est fertile et sain le climat sur le haut plateau central.

— Nous descendons...

Les chutes du Zambèze. — Mes deux compagnons et moi, nous nous sommes collés contre la vitre, mains agrippées au bord de la banquette pour chercher à apercevoir le Zambèze à travers ce plat pays lépreux.

— Les chutes, dit le Finlandais, le doigt contre la paroi de la cabine.

C'est d'abord un large nuage de fumée au-dessus d'une eau que nous ne voyons pas. Ni les constants trous d'air, ni la prière de l'hôtesse ne peuvent nous arracher à notre poste d'observation. L'avion tourne et descend. Je me suis écroulée dans l'escalier du pont supérieur, le front contre un hublot. Le moment est étrange. L'appareil vole très bas, penché sur l'aile et aborde de biais les grandes colonnes d'eau qui semblent vouloir l'entraîner dans leur chute. Comme une croix noire, son ombre sur leur blancheur est celle d'un oiseau qui plane avant de tomber, puis tout disparaît dans le nuage d'écume et les vitres ruissellent.

— A vos places, maintenant, dit l'hôtesse.

Tant bien que mal, je regagne ma cabine. Après avoir survolé une gorge étroite où l'eau tourbillonne, l'hydravion passe une fois encore au-dessus

des chutes avant d'aller amerrir plus loin, sur le fleuve placide. Nous glissons entre deux gerbes étincelantes. Les moteurs s'arrêtent. Dans le silence de l'arrivée, on détache les ceintures. L'officier de santé ouvre les portes, la bombe de D.D.T. à la main. Le canot nous attend. Je quitte à regret l'hydravion qui repartira le lendemain matin pour la dernière étape du voyage, Johannesburg. Le calme Zambèze éclate de lumière, mais la chaleur est loin d'être excessive. Des palmes frangent les rives. Nous abordons ; un chemin ombragé nous conduit à la douane. Déjà l'on m'appelle pour les formalités d'arrivée. L'officier d'immigration est courtois et complaisant et, quelques minutes plus tard, je prends place dans l'autocar qui doit me conduire à l'hôtel des Victoria Falls. Comme tous les noirs, le chauffeur aime aller vite et je traverse à toute allure des bois peu touffus aux arbres malingres et espacés. Leurs branches hivernales sont nues et grises. Cette savane boisée est-ce donc le pays aux taches malsaines que je voyais de l'avion ?... En contraste, l'hôtel est entouré de jardins agréables aux pelouses d'un vert saisissant. Le *golden shower* couvre ses murs blancs de grappes dorées. Surprise : à la réception, on parle un français excellent. Je traverse le patio livré aux entrepreneurs. Les termites ont dévoré les charpentes de bois qu'il faut remplacer par du fer. Les noirs aux pieds nus portent des uniformes blancs que barrent de larges cordons bleus d'enfants de Marie et les clientes de l'hôtel se promènent en serrant dans la main gauche une boîte de cinquante cigarettes. En Rhodésie du Sud, le tabac est bon marché et l'on fume beaucoup. Ma chambre confortable et assez luxueuse rappelle bien l'atmosphère des meilleurs hôtels anglais. Le journaliste finlandais qui a souvent visité les Chutes m'attend pour m'y conduire. Un écriteau est attaché à la loge du portier. « On loue ici cirés, suroîts et bottes de caoutchouc pour l'excursion aux Falls. » Sans prendre garde à cet avertissement, vêtue d'un costume de tweed et d'un chapeau de paille, je rejoins mon compagnon. Nous traversons les beaux jardins et tout de suite c'est la brousse, ces espaces infinis aux arbres chétifs et gris. J'entends une grande rumeur et comprends qu'elle ne cesse jamais, qu'elle durera aussi longtemps que ce nuage de buée qui obscurcit le ciel d'un bleu immuable. Nous suivons le sentier étroit et il est vain de parler pour essayer d'oublier le fracas des chutes. Je suis contente d'avoir un compagnon. En bavardant avec lui, j'emploie l'expression « travailler comme un nègre », ce qui le fait s'esclaffer.

— Revisez vos expressions... Il n'est rien de plus paresseux qu'un nègre. Si vous viviez en Afrique, vous en sauriez quelque chose.

Nous croisons un couple de noirs. Les mains libres, l'homme précède son épouse qui porte avec une grâce tranquille un énorme fardeau sur la tête et un enfant dans le dos. Ils nous jettent un rapide regard et nous dépassent. Ils marchent pieds nus dans la poussière de la saison sèche et j'ai l'impression d'avoir croisé deux ombres.

Éléphants et girafes habitent ce pays intact. Depuis la découverte des

Falls par le missionnaire David Livingstone en 1855, rien n'a changé ici. Nous entrons dans la *Rain Forest* comme dans une grotte verte et luisante. Il pleut à grosses gouttes et sous cette eau bienfaisante — l'écume des chutes — les arbres sont immenses, des arbres équatoriaux aux larges feuilles ruisselantes. Cette forêt est — dit-on — habitée par des animaux sauvages. Nous avançons à travers les fougères ; à chaque pas, nos souliers sont un peu plus boueux, nos vêtements plus mouillés et soudain, après avoir suivi les nombreux détours d'un sentier, nous faisons face aux chutes. Si je connaissais mieux mon compagnon, je m'agripperais à son bras. Il me conduit vers un banc tout au bord de l'abîme. Rien ne nous sépare de cette eau qu'un précipice. Nous sommes sur le même plan que les chutes, de l'autre côté de cette fente étroite, de cette faille qui vient, semble-t-il, de se creuser. Dans un geste instinctif, je serre le banc des deux mains. Je suis trempée jusqu'aux os. Nous nous taisons.

Le Zambèze, d'une largeur de mille huit cent cinquante mètres, s'écroule de trois cent cinquante pieds de haut sous un grand arc-en-ciel qui irise sa chute. Les indigènes appellent les Falls « la fumée qui tonne ». Je me sens attirée par la puissance et la grâce de cet écroulement si proche. Le fleuve calme tombe en colonnes éternellement renouvelées, brisées sur un roc, déviées par la pierre ; tantôt, ce sont des flots de dentelles ou des bondissements de chevaux sauvages et cette blancheur aux sept couleurs, ce mouvement qui ne cesse jamais, l'étourdissement de ce bruit ont une étrange fascination. Je me sens devenir une avec l'eau, part de son fracas, de sa danse sans fin, entraînée avec elle dans un élan de joie terrible... Assise au bord du précipice, à la fois aveuglée par l'écume et assourdie par le grondement des Falls, saisie par l'horreur et la beauté du spectacle, je me souviens que les indigènes, avant Livingstone, fuyaient le voisinage des Chutes comme un lieu maléfique. Sans garde-fou, ni barrière, l'endroit est tel que la nature le fit et l'on ne sait pas le nombre de ses victimes. En suivant d'un regard fasciné le grand saut de l'eau, le glissement des colonnes irisées et ces jaillissements de plumes qui se rejoignent, se gonflent, se perdent et disparaissent dans le gouffre, je me souviens de la pieuse parole de Livingstone : « ...des anges dans leur vol ont dû contempler un spectacle aussi charmant », mais je n'y reconnais ni anges, ni charme...

— Jamais je ne les ai vues si belles, dit enfin mon compagnon. C'est l'époque de la crue... Venez...

Il m'entraîne plus loin. La pluie ruisselle sur nos visages. Nous continuons notre excursion. Plus loin le rideau d'écume voile complètement les chutes et j'ai l'impression que nous nous sommes perdus dans une pluie d'orage. Nous retournons en arrière. Quand nous retrouvons la brousse déjà faussement familière, une troupe de singes traverse notre route : ce ne sont pas les grands babouins qui hantent souvent les jardins et parfois les salons du bel hôtel civilisé au cœur de la savane africaine, mais de petits singes, aussitôt disparus dans les arbres.

Des indigènes nous croisent. Leur accoutrement n'est pas pittoresque. Ils sont en groupe et parlent joyeusement à voix haute. Le soleil descend et tout à coup, sous la lumière admirable, rien ne me semble plus doux, plus délicat que les couleurs pastel de cette terre desséchée.

Les jeunes mariés d'Afrique viennent passer leur voyage de noces aux Victoria Falls et l'hôtel est toujours plein. Pour inusitée que soit la longueur du menu, je ne le trouve pas à mon goût. Après le dîner, je m'assieds dans un salon et bavarde avec le Finlandais jusqu'au moment où une pesante impression de silence me fait lever les yeux. Les serviteurs noirs, pieds nus, rangent les fauteuils. On éteint l'électricité. Nous sommes seuls. Les clients ont disparu. En Rhodésie, on se couche à neuf heures.

Je vais me coucher, mais je ne parviens pas à m'endormir. Il fait froid. Le bruit des chutes me tient éveillée. A six heures moins dix, je m'assoupis à peine quand la porte s'ouvre et un noir dépose sur la table de chevet selon la coutume sud-africaine « *the early cup of tea* ».

Je suis restée trois jours aux Victoria Falls et j'ai quitté ce coin-là sans regret : j'avais peur. On m'avait prévenue qu'il n'était pas prudent pour une femme seule de se promener auprès des Chutes et l'entrepreneur chargé de la réfection de l'hôtel s'était offert à m'accompagner. Il vivait depuis trois ans aux Falls. En longeant le bord de l'abîme, comme il me contait des histoires plus romantiques et tragiques les unes que les autres, je fus prise d'un effroi singulier : je redoutais autant mon compagnon que la proximité de cette eau tourbillonnante.

— Ainsi, me disait-il, voici un an, une vieille dame américaine me demanda de l'accompagner dans la Rain Forest. Nous étions là devant les Chutes ; elle resta immobile à les contempler et ne souffla pas mot. Puis elle me tendit son appareil, en me demandant de faire une photo. J'étais penché sur l'objectif quand je vis passer quelque chose de sombre. Instinctivement, je tendis le bras et attrapai la dame par la jupe. Elle se jeta dans mes bras en sanglotant et en me demandant pardon. Fascinée par les chutes, elle s'était sentie happée d'une manière irrésistible.

Après cela, je crus bon de regarder de l'autre côté. Pour moi, comme pour Lionel Declé ou le major Pinto qui les vit en 1877, bien plus qu'à un spectacle charmant contemplé par des anges, je comparerais les Victoria Falls à un enfer obscur et plus terrible d'être beau.

Vers Salisbury. — Je suis partie pour Salisbury dans un *dove*, un petit avion à cinq places. Nous volons bas, mais à travers le pays clairsemé je n'aperçois aucun animal sauvage. Je change d'appareil à Bulawayo dont le nom veut dire « lieu du carnage ». A la fin de la guerre de 1893, après avoir détruit la puissance des Matabele et le pouvoir de Lobengula, leur roi, les pionniers de Cecil Rhodes fondèrent cette ville sur l'emplacement du kraal royal. C'est près de là, à trente-cinq kilomètres de

Bulawayo, dans les collines de granit des Matopos, que le fondateur de la Rhodésie a choisi d'être enterré.

L'avion pour Salisbury est plein. La nuit est tombée à six heures. Voyage sans histoire. Le consul de France et sa femme, les F..., prévenus de mon arrivée par des amis communs, sont venus m'attendre à l'aérodrome. Ils m'invitent à demeurer chez eux et je me sens le cœur en fête tandis que je m'assieds entre Jacques et Yane F... à l'avant de la voiture. Nous traversons la ville aux larges avenues coupées à angle droit, aux vitrines éclairées au néon, puis, plus loin, nous longeons des jardins, des allées bordées d'arbres. Quand nous franchissons le portail du consulat et que je descends de voiture, l'odeur froide de la nuit — celle de Londres en hiver, une odeur de fumée et de brouillard — me surprend.

A l'intérieur, je me crois en Angleterre. Je connais de longue date le carrelage vert de la salle de bains, ces fenêtres, cette maison, le *set* du salon et le chintz qui le couvre. Le téléphone sonne et cette sonnerie m'est très familière. Quand je me penche au dehors, la proximité de la maison voisine aux fenêtres semblables ajoute à l'illusion. Après le dîner, nous nous asseyons devant le feu électrique pour bavarder et faire connaissance.

Un picaninny—un jeune boy en livrée écrue, culottes courtes et décolleté carré souligné de galons rouges — m'apporte le *early cup of tea* et c'est en vain que j'essaye de traîner, me voilà prête à sortir à sept heures et demie du matin. Yane F... offre de me faire visiter Salisbury et nous partons en voiture. Premier arrêt : un monsieur âgé attend au bord de l'avenue. La règle en Rhodésie est de ne jamais refuser un lift à un Européen, même si l'autobus passe à proximité. Yane charge son passager jusqu'au centre de la ville. Une pelouse ou une haie d'hibiscus protègent les maisons d'un style tantôt Tudor, tantôt moderne, parfois évocateur des vieilles fermes hollandaises du Cap aux pignons blancs ou des temps héroïques, avec leurs toits de tôle ondulée, mais, dans les jardins, végétation tropicale et fleurs européennes se mêlent dans un éclaboussement de couleurs. Il fait bon. Salisbury est situé dans les tropiques mais à mille six cents mètres d'altitude et juin est l'un des mois les plus froids de l'année[1]. Nous traversons une large rue commerçante qui évoque irrésistiblement la *main street* d'une petite ville américaine et gagnons le vieux Salisbury ; là, les maisons aux piliers ternis, aux balcons de fer ouvragé rappellent la Nouvelle-Orléans. Ce quartier au pied de la colline qui domine la ville est le quartier hindou. En passant devant le bâtiment de la British South African Company que l'on appelle la *Chartered Company*, Yane me raconte une histoire qui est celle de la Rhodésie.

Naissance de la Rhodésie. — Après la découverte des diamants de Kimberley et de l'or du Transvaal en 1886, les puissances européennes

1. Dans l'hémisphère Sud, les saisons sont à l'inverse des nôtres.

comprirent que l'Afrique du Sud valait la peine d'être entièrement conquise. Deux rivaux s'opposaient alors : l'Angleterre et l'Allemagne. Très jeune encore, mais fabuleusement riche, Cecil Rhodes qui contrôlait les ressources de la De Beers jeta son poids dans la balance. Il vit que le vainqueur de cette course serait le premier qui s'établirait fermement au nord de la rivière Limpopo, sur les territoires du roi des Matabele, Lobengula. Pour mener à bien ce projet, il lui aurait fallu les ressources d'un gouvernement ; il fit donc appel aux marchands de la Cité de Londres et reçut leur appui. Il envoya alors ses émissaires au kraal de Lobengula et obtint en 1888 une concession qui lui permettait d'exploiter le sous-sol. En octobre 1889, la reine Victoria accorda une charte d'incorporation à la British South African Company qu'il venait de créer. La charte autorisait la Compagnie à exercer des droits d'administration. Le premier soin de Rhodes en 1890 fut de recruter et d'équiper, aux frais de la Compagnie, un petit corps de pionniers qu'il envoya à travers le sauvage royaume de Lobengula jusqu'à l'endroit qu'ils appelèrent Fort Salisbury ; ils y plantèrent le drapeau de la Compagnie, le 12 septembre 1890. Rhodes avait gagné la course vers ce qu'il appelait « mon Nord ».

Après qu'il eut provoqué et gagné la guerre contre Lobengula, la Chartered Company contrôla toute la Rhodésie. Une province aussi grande que la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Autriche réunies avait été ajoutée à l'Empire britannique sans qu'un soldat eût perdu la vie, sans qu'il en coûtât un shilling au contribuable anglais. En 1923, les trente mille colons de la Rhodésie du Sud réclamèrent de Londres leur émancipation et ce fut la fin de l'administration de la Compagnie, mais non point de son rôle.

Nous montons le mont Harari que l'on appelle le Kopje, colline qui domine la capitale. Au sommet nous descendons de voiture et faisons quelques pas. Yane F... me montre les nouveaux faubourgs industriels et l'aérodrome de Belvedere où je suis arrivée la veille. Au-delà des faubourgs, l'herbe haute ondule vers l'horizon ; une petite colline, un bois d'eucalyptus tranchent sur la monotonie du paysage. Une grande ville (25 000 Européens), bien dessinée dans sa parure de fleurs et d'arbres, s'élève à cet endroit où voici soixante ans rien n'existait, à cet endroit qu'aucun homme blanc n'avait vu. En me rappelant les paroles de mon compagnon de voyage — cet Ecossais qui a choisi de vivre en Rhodésie — je comprends ce qu'il peut y avoir de satisfaisant et d'exaltant à vivre dans un pays qui n'a pas de passé, à participer à la création, au développement du seul pays au monde, peut-être, qui soit né entièrement du désir et de la volonté d'un homme.

— Voulez-vous visiter la location ?... dit Yane.

La location, c'est le quartier des noirs. Nous quittons le Kopje et en redescendant nous suivons de vieux autocars affectés au transport des nègres. Yane, cette ravissante jeune femme blonde, au parler plein de

douceur, a vécu longtemps en Afrique Équatoriale. En me conduisant vers une petite place qu'ombragent des eucalyptus, elle me dit :

— Vous ne verrez rien d'intéressant ici. Les nègres n'ont ni art, ni poterie, ni ivoire, ni bois dignes d'être achetés. L'art nègre disparaît au fur et à mesure que l'on s'éloigne des forêts équatoriales...

— Sont-ils heureux ?... Bien traités ?...

— Moins heureux que dans les colonies françaises. Tenez... Ces femmes viennent d'acheter de la *kaffir beer*, la seule boisson alcoolisée qui soit permise...

En soulevant la poussière ocre à chaque pas, nous nous approchons des femmes accroupies devant des bidons emplis d'un mélange épais, blanchâtre et répugnant. Voilà donc « la bière cafre » dont j'entendrais souvent parler dans ce voyage. Yane dit quelques mots aux négresses qui lui répondent en riant. Quand nous nous éloignons, nous les entendons rire de nouveau et bavarder avec animation. Nous nous arrêtons devant le marché en plein air. C'est un bien pauvre marché ; peu de marchandises et de médiocre qualité.

— Le maïs est la base de leur nourriture, mais les indigènes sont aussi friands de viande. Nous logeons les domestiques dans les *kaïas*, ces chambres au fond du jardin. A partir de neuf heures du soir, l'heure du couvre-feu, il leur est interdit de quitter la location, d'être dans la rue, à moins qu'ils ne soient munis d'un laissez-passer que leur délivre le patron.

— Mais pourquoi ?... dis-je... Pourquoi ?...

— Les blancs ont peur... Ils ne sont que cent vingt-cinq mille en Rhodésie du Sud contre un million cinq cent mille indigènes. A Salisbury même, la plupart des femmes ne restent pas seules si leur mari doit s'absenter ; elles demandent l'hospitalité à une amie.

Je ne veux pas le croire. A Salisbury, les maisons ne sont séparées que par un étroit jardin. Yane ne plaisante pas.

— D'ailleurs, les noirs ont tout aussi peur des blancs.

De nouveau, je me rappelle les paroles de l'Écossais. N'avait-il pas dit qu'on en avait fini avec la peur en Rhodésie ?... Autour de nous, rien que des noirs. La location est une véritable cité aux rues et aux allées nettement tracées. Aucun pittoresque. Hommes et femmes sont vêtus à l'européenne. Les filles portent des robes de coton et un paletot court et souvent un béret blanc ou rouge sur leurs cheveux si crêpus qu'elles semblent avoir la tête rasée. Beaucoup de bicyclettes. Des douches, un hôpital, une maternité. Peu de femmes. Faute de logement et d'argent, les indigènes les laissent au village ; au lieu d'abriter les dix-huit mille noirs prévus, la location en abrite au moins le double.

Après avoir visité un intérieur étroit, mais remarquablement propre, nous rebroussons chemin. Les routes sont encombrées. Beaucoup de voitures américaines, des anglaises, un grand nombre de Citroën. Se parquer en ville pose des problèmes insolubles. La police, les « robots » noir et blanc des signaux lumineux me rappellent de nouveau l'Angle-

terre ainsi que l'uniforme des écoliers, les étalages sans goût, l'architecture des quartiers nouvellement construits aux rangées monotones et, s'il y a ici les jacarandas, les bougainvillées rose saumon, rouge vif ou violet, le *golden shower* qui est vraiment une pluie d'or, n'y avait-il pas sur cette route printanière de Londres à Southampton, voici seulement neuf jours, les rhododendrons, les iris, le chèvrefeuille, les glycines?... Les Britanniques qui habitent ce pays neuf semblent avoir apporté tous leurs soins à effacer l'Afrique, à nier l'Afrique. Ils ont, non seulement gardé, mais presque exagéré leurs coutumes : les repas à l'anglaise, quelle que soit la température extérieure, le thé de onze heures autour duquel les femmes se retrouvent, les détails du service, la passion des petits napperons, des couvre-théière matelassés aux brillantes couleurs, les clubs, les sports, les pique-niques. Comme en Angleterre, on parle beaucoup jardinage et les bouquets sont les plus charmants, les plus variés du monde.

Garden-party chez le gouverneur en l'honneur de l'anniversaire du Roi. Je célébrerai de nouveau cet anniversaire, le jour de mon arrivée au Cap, deux mois plus tard, sans comprendre comment George VI a pu naître deux fois. Munie d'une invitation en règle, j'accompagne Jacques F... au palais du gouverneur. Nous faisons la queue pour présenter nos félicitations au représentant du Roi. Atmosphère très britannique, rompue tout à coup par la présence d'une araignée velue, grosse comme un crabe, qui se faufile entre les rangs des invités. Musique militaire dans les jardins, thé sous les tentes, un premier *God Save the King* exécuté par la musique de la garde Askari ; dignité et ennui profond. On rencontre l'ancien gouverneur du Bengale et de nombreux généraux en retraite, mais où sont donc les jeunes?... Et c'est là peut-être l'un des problèmes majeurs de ce pays où les capitaux britanniques affluent, où la population blanche s'accroît de dix à douze mille âmes chaque année, où les richesses naturelles restent en grande partie inexploitées : ce défaut d'éléments jeunes, actifs qui aient conservé la mentalité du pionnier, qui ne refusent pas le travail pénible des défricheurs, des bâtisseurs. On dit : « Comment ouvrir la porte à l'émigration européenne? Nous n'avons pas assez d'hôpitaux, de maisons, d'églises, d'écoles. » A cela, certains répondent : « Importez des Italiens et des Allemands. Ils construiront ce qui nous fait défaut. » Mais les syndicats tout-puissants s'opposent à l'importation d'une main-d'œuvre étrangère qui abaisserait le niveau de vie de l'ouvrier rhodésien. L'opinion publique s'effraie à la pensée d'accueillir des Italiens qui pourraient ignorer la ségrégation et se mêler aux nègres, à l'exemple des Portugais du Mozambique. L'infériorité numérique des blancs n'est pas compensée par un excédent de naissances et la Rhodésie du Sud reste le pays habité par la peur de cent vingt-cinq mille privilégiés.

Dans les Monts Vumba. — Des montagnes Vumba, l'une des chaînes de montagnes qui bordent la ville de Umtali à l'est du pays, mon amie Eileen (que j'ai rencontrée à Paris où elle suivait les cours du Cordon Bleu)

vient me chercher en voiture. Avant d'arriver au consulat, elle est allée à l'aérodrome accueillir Wilfrid, son mari, qui arrive de Ndola. Je quitte les F... avec moins de tristesse, puisque je les reverrai dans trois semaines avant de partir pour Johannesburg.

A la sortie de Salisbury, l'asphalte cesse et nous suivrons jusqu'à Umtali, les routes poussiéreuses aux deux bandes madacamisées que l'on appelle « strip-roads ». Ce n'est plus la brousse ici, mais un paysage sec d'une stérilité lassante, un espace sans arbres, hérissé de rocs amoncelés aux formes bizarres, arrondis, érodés, blancs et teintés de rouge comme d'énormes champignons. Ils se dressent au-dessus des buissons épineux et des aloès et parfois ces entassements séculaires semblent en équilibre si précaire que l'on redoute de les voir s'écrouler. A d'autres moments, ils s'alignent, gigantesques, à l'horizon ou culbutent sur les pentes d'une petite colline. Rien, ici, ne flatte le regard ; aucune douceur, aucune trace de l'homme si ce n'est cette route et plus loin une ligne de chemin de fer, aucune grandeur dans ces pierres branlantes au-dessus d'une terre usée qui, sous la lumière admirable n'a pas même l'attrait tragique d'une désolation absolue.

Nous traversons Marandellas et Macheke — quelques maisons au toit soutenu par des piliers, un hôtel, un poste d'essence, un « general store » ; contre ces murs blancs, des nègres au chapeau enfoncé sur le front s'appuient en bavardant. A Headlands, Eileen prend le volant. Le décor change. Les paysages rhodésiens ont du caractère, des particularités, des aspects différents et je n'en garde qu'une image confuse. Quels que puissent être ses trésors, lieu de dépouillement et non point de richesse, cette terre les cache d'autant plus qu'elle n'en connaît pas la valeur. Retenir un paysage, lui donner des bornes, un dessin, marquer une étendue anonyme demanderait du temps, de la réflexion et une sorte de vision qui n'est jamais donnée au passant, au nouveau venu. Pour connaître cette Afrique, il faudrait peut-être se désintéresser de soi-même.

Peut-on appeler montagnes ce jaillissement du sol qui ressemble à l'ébullition d'une pâte? Tout est plat et le terrain se gonfle en pyramides usées ; on les dirait jetées au hasard sur la terre aride où tremblent parfois de hautes herbes jaunes. Plus de ces amoncellements de rocs aux formes fantastiques sur le bord du chemin, plus de termitières grises étirées comme des fantômes à la base solide, au chef évanescent, mais des taches vertes, des champs cultivés au creux des monts.

Le soleil tombe à l'horizon et ce pays sans grâce tout à coup se transforme, prend des teintes nacrées d'une extrême douceur. Nous avons franchi la Christmas Pass et traversé Umtali au fond de la vallée ; longtemps après le coucher du soleil, le ciel garde encore deux longs traits rose et bleu. La nuit est venue sur la montagne. Cette route aux multiples tournants suit parfois des précipices ou semble n'être plus qu'un sentier

au cœur des forêts denses. Eileen me montre des lumières à travers les arbres :

— Nous y voici...

Quand un noir en livrée blanche barrée d'un large cordon rouge se précipite pour prendre nos valises, je ne suis pas fâchée de descendre de voiture. Les continuels tournants de la route m'ont donné mal au cœur. Wilfrid m'offre un généreux et réconfortant whisky. Les rideaux sont tirés, toutes les lampes sont allumées ; je connais ces fauteuils, ce divan confortable, ces livres et revues à portée de la main. Si un feu de bois était allumé, une fois encore, je me croirais en Angleterre.

— Mangeons, dit Eileen. Les « boys » n'aiment pas veiller...

Après le dîner, Wilfrid se lève et ferme le livre qu'il lisait ; il est neuf heures. Mes amis s'excusent de me laisser déjà.

— Laissez les lampes allumées... Nous ne les éteignons jamais...

Voilà bien la première fois qu'on me recommande de ne pas fermer l'électricité. Toutes les lampes restent donc allumées. Le silence est profond. Les boys sont partis chez eux, mes hôtes dorment déjà. Je gagne ma chambre. On a placé une bouillotte sur l'édredon du lit défait. Il fait froid et je m'empresse de la glisser, déjà tiède, entre mes draps. Le bain est prêt ; de petits points noirs flottent sur l'eau, cadavres des fourmis qui s'y sont noyées. Quand j'entrouvre la fenêtre, la pleine lune éclaire la montagne et j'entends un tam-tam lointain qui durera jusqu'au retour de la lumière. Au lever du soleil, je tire les rideaux sur un merveilleux paysage de montagnes rondes aux couleurs pourpre et cyclamen, aux profonds replis d'ombre. Je bois le thé qu'on m'apporte et j'ai hâte de sortir, de connaître ce pays. Il est tôt ; dans le grand jour, les lampes restent allumées. On arrose les pelouses ; des indigènes travaillent au jardin. Le *house boy* met le couvert du petit déjeuner. Je me promène autour de la maison qui semble bâtie sur le faîte d'une montagne. Les sommets, encore cachés par la brume, et les pentes vertes des Vumbas arrêtent partout le regard. L'air est d'une merveilleuse fraîcheur. Un bois d'eucalyptus souligne d'une ligne bleu sombre la base ensoleillée d'un mont.

— Cela vous plaît ?... dit Wilfrid, en me rejoignant. J'avais tant hâte de revenir ici, — et d'un geste de la canne — tout ce qui pousse, c'est moi qui l'ai planté... Quand vous reviendrez, je veux que ce chemin soit une haie de bougainvillées et nous aurons un terrain de golf...

— Pour vous seuls ?...

— Cette partie des Vumbas est très habitée. Nous avons cinq ou six voisins et le Leopard Rock Hotel est à deux pas... Venez... je vais vous le montrer.

J'ai peine à le croire. Même à la jumelle, je n'aperçois pas une maison. Nous nous avançons sous les pins, les eucalyptus et les mimosas du sentier. Au bout de dix minutes, nous sommes devant l'hôtel, une sorte de château-fort peint en blanc et rose, mais le pays avec son large horizon

de montagnes — les hautes Chimanimani de la frontière — a la beauté mélancolique et les teintes délicates des Highlands d'Écosse. Nous montons vers le réservoir qui fournit l'eau et l'électricité à la maison. C'est pour éviter une surcharge de courant que les lampes doivent rester allumées jour et nuit. En revenant du *dam* (réservoir), nous traversons un village indigène : le *kraal* est abandonné, ses huttes de solide maçonnerie tombent en ruine.

— Vous voyez, dit Wilfrid, j'ai voulu faire construire ce village pour mes indigènes. Le leur n'est plus habitable. J'avais tout prévu : l'eau, les feux, la cuisine collective. Le chef s'est montré ravi, mais quand après avoir remercié les ouvriers, je leur ai laissé le chaume à poser, par paresse, les noirs ont négligé de mettre un toit sur leurs huttes. Les pluies sont arrivées ; la maçonnerie s'est détériorée. J'ai bien en vain dépensé mon argent. Trente ans d'Afrique auraient dû me rendre plus sage. Le nègre paresseux et stupide est incapable de progrès...

Quand nous revenons vers la maison, les indigènes travaillent au jardin. Ils retournent la pelouse que les termites minent et soulèvent. Habillés de vieilles capotes de l'armée anglaise et coiffés du calot, ils ont l'air d'épouvantails. D'autres, accroupis, tamisent la terre. Leurs mouvements sont nonchalants et ils bavardent avec gaîté. Quand nous passons, ils nous regardent et se taisent un moment, puis ils reprennent la conversation interrompue et leur travail distrait. Ce sont, à leur façon, des poètes. Leur langue est belle et imagée et avec un à-propos surprenant ils trouvent les comparaisons justes, le mot harmonieux, les sobriquets amusants. Je ne sais pas si les noirs sont ou non capables de progrès, mais chaque soir, malgré les remontrances de mon amie, j'ai trouvé la bouillotte *sur* l'édredon. Eileen, elle, ne redoute pas de rester seule la nuit quand son mari est absent. Elle est l'exception. Les blanches redoutent les attaques possibles du noir.

J'ai passé chez Eileen quinze jours heureux. Nous sommes descendus vers Umtali et nous avons fait de longues promenades à l'heure du couchant ; nous avons ensemble escaladé Chinyakwremba, la colline-qui-fatigue-vos-jambes et j'ai écouté d'amusantes histoires de léopards et de lions sans pour cela rencontrer d'animaux sauvages ; j'ai rendu visite aux amis de mes hôtes, d'une maison isolée à une autre et les fenêtres, partout, semblaient s'ouvrir sur le plus beau paysage qu'il puisse y avoir au monde.

D'Umtali à Fort Victoria. — Un jour, enfin, je pars à l'aube. Wilfrid conduit. Nous descendons vers Umtali par la route sinueuse ; le soleil éclaire les sommets des monts, d'autres restent voilés par la brume ; certains, en émergeant à peine des ombres de la nuit, semblent se lever de la mer. C'est la dernière image que je garderai des Vumbas, dont le nom veut dire Brumeuses.

Il fait plein jour quand nous arrivons à Umtali, troisième cité de la

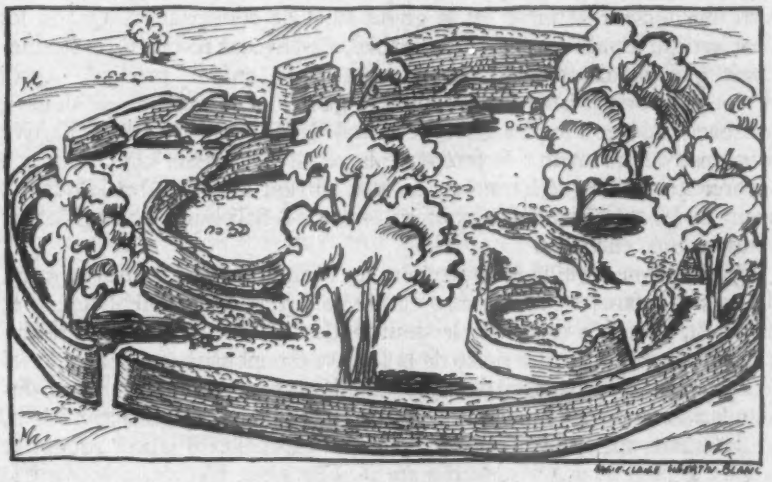
Rhodésie du Sud et ville de trois mille Européens. Pour atteindre la rue commerçante, il faut d'abord traverser le quartier noir, puis, aux alentours de la gare, le quartier hindou ; plus loin, dans sa parure de mimosas au feuillage gris et de poinsettias écarlates, s'étend le quartier résidentiel des blancs. Au centre d'un pays agricole, Umtali est bien achalandé ; l'hôtel Cecil ne désemplit pas ; la ville doit à Cecil Rhodes les magnifiques flamboyants qui ornent ses rues. Les bâtiments officiels aux toits de fines tuiles roses ont une certaine élégance.

Nous traversons la ville, en route vers Fort Victoria, où d'autres amis doivent me rencontrer. La route est l'une des meilleures de Rhodésie. Je découvre un pays différent maintenant, une brousse piquée d'énormes baobabs violets. Wilfrid me dit que leur croissance est assez rapide et qu'ils durent cinq mille ans. Dans certaines parties de l'Afrique, les indigènes croient que lorsqu'on abat un baobab, les lions viennent aussitôt, et au Tanganyika, les noirs enfouissent dans le tronc creux de ces arbres le cadavre de leurs parents. Nous roulons à cent dix. Jusqu'au Birchenough Bridge, nous ne rencontrerons pas un blanc, mais parfois des terres cultivées, des fermes, des vergers dans la brousse défrichée. Nous traversons le pont — son tablier d'acier est l'un des plus longs qu'il y ait au monde — sur le fleuve Sabi qui, en pleine saison sèche, n'est qu'une rivière étroite. Mes compagnons se relaient au volant. Nous arrivons à une heure à Fort Victoria. Il est triste de quitter des amis. Eileen revient à Paris l'an prochain ; elle essaie d'arracher à son mari la promesse de l'accompagner.

Et je n'oublierai pas l'accent de Wilfrid, son visage changé quand il dit combien il aime l'Afrique, combien quitter le pays de Rhodésie, même pour six mois de vacances, lui déchire le cœur.

Zimbabwe. — Les nouveaux compagnons que je rencontre au Fort Victoria Hotel sont les cousins d'excellents amis que j'ai en Écosse. Ils vivent sur une ferme à tabac dans le Charter District à quelque cent soixante kilomètres de Salisbury. En déjeunant, nous faisons connaissance. Je demande à Ernie et Ena de me conduire à Zimbabwe (prononcez Zimbaboué) qui est très proche de Fort Victoria. Près de soixante-quinze ans après leur découverte, le mystère des ruines du Grand Zimbabwe reste entier. Nul ne sait qui a construit ces édifices de pierre, ni à quelle époque, ni à quels usages ils furent destinés. C'est une relique étrange du passé caché de la Rhodésie. Un chasseur les découvrit en 1868 et depuis ce temps-là, les archéologues ont cherché la solution du problème. On a cru d'abord que ces ruines — le mot Zimbabwe veut dire « Maisons de pierre » — appartenaient à l'antiquité la plus reculée et on les a attribuées aux habitants du royaume de Saba, aux Phéniciens, aux autres civilisations de l'antiquité. On a dit de Zimbabwe que c'était l'ancien Ophir du roi Salomon. Une nouvelle théorie veut que ces constructions soient d'origine beaucoup plus moderne. Si, par milliers, des hommes

ont dû vivre et mourir autour de Zimbabwe on n'y a trouvé aucun ossement. Le peuple qui a vécu là a entièrement disparu. L'or brut et travaillé, des fragments de creuset ont été découverts et l'on croit que Zimbabwe devait avoir quelque rapport avec l'industrie de l'or ; sans doute était-ce un centre pour rassembler de précieuses marchandises avant de les acheminer vers Sofala, le grand port oriental africain des temps moyennâgeux, distant de quatre cents kilomètres... Mes nouveaux compagnons n'attachent guère d'importance à ces ruines et c'est seule que je m'approche du temple qui a la forme d'une ellipse irrégulière avec ses murs de onze mètres de haut et de cinq mètres d'épaisseur à la base, ses pierres qu'aucun ciment ne lie ; je vais de la tour conique qui servait aux cérémo-



Ruines de Zimbabwe.

nies religieuses jusqu'à l'Acropole bâti comme une ligne de fortifications à travers la Vallée des Ruines ; c'est ici la « Cité Morte » du fameux roman de Rider Hagard, *She*, qui devait inspirer à Pierre Benoît *l'Atlantide*.

Une ferme à tabac. — Il est tard quand, après Unvuma, sur un chemin qui n'est pas goudronné, nous nous dirigeons à travers la brousse vers « Strathclyde », la ferme de mes compagnons. Le soleil couchant donne aux arbustes des couleurs rouge et cuivre et à l'herbe une douceur rose. A chaque instant nous devons nous arrêter : je compte treize barrières entre la grand'route et la maison. Ena descend de voiture dans un grand nuage de poussière, pousse la barrière et attend que la Chevrolet soit passée. Le soleil est tombé. Il fait frais ; l'air sent la poussière que nous avons soulevée.

Un feu est allumé dans ma chambre, ornée de bouquets de roses et de violettes. Pour regagner le living-room, je traverse une sorte de patio

sous un ciel froid et étoilé. De grands feux de bois embaument toutes les pièces. Le dîner est excellent, mais mes hôtes — des gens d'âge moyen, assez corpulents l'un et l'autre — s'excusent de ne pas toucher aux plats que le « boy » m'offre, puis tout à coup changent d'avis et se servent avec une souriante confusion. Ils me parlent de la méthode du docteur Munroë qu'ils s'efforcent en vain de suivre. On mange trop en Rhodésie et trop bien. Le docteur Munroë a fait fortune en publiant un livre dont tout le monde me parle et qui s'intitule *Man alive, you are half dead* [1]. Sous ce titre prometteur, il défend les avantages du régime dissocié, qui, en évitant de mélanger protéines et hydrates de carbone, permet de maigrir. Avec « la question indigène », les mannequins français — il a fallu que je vienne ici pour apprendre qui sont Praline et Dominique — le livre du docteur Munroë est le grand sujet de conversation. Quand les fermiers qui le cultivent parlent du tabac, c'est avec le respectueux étonnement que manifesteraient les parents d'un enfant prodige. Après de longs efforts infructueux, depuis la guerre et le manque de dollars, le tabac est devenu le plus grand revenu de la Rhodésie du Sud [2]. J'arrive à un mauvais moment : le temps de la récolte est passé. On continue à séparer les feuilles déjà traitées, en lots, suivant la couleur et la qualité, avant de les tasser en balles pour les envoyer à Salisbury, où elles seront vendues aux enchères.

Quand je me réveille le lendemain, un concert de voix hautes et gaies, de voix d'enfants et de femmes emplit le jardin. Quand il s'éloigne et disparaît, j'entends roucouler les tourterelles. Ce que je vois de ce jardin à travers la moustiquaire noire de la fenêtre est enchanteur : contre le sol rose, derrière une barrière d'iris, les feuillages sombres des orangers, des mandariniers, des pamplemoussiers aux beaux fruits éclatants ; plus loin, se détachant sur le bleu du ciel les faîtes ensoleillés d'arbres rouges et jaunes. Ena veut que je déjeune au lit. Elle vient bientôt, précédant le boy qui m'apporte un vrai repas : un pamplemousse qu'on vient de cueillir, deux œufs frais, des toasts, de la marmelade d'orange. Où est le docteur Munroë dans tout cela ?...

Cette semaine passe trop vite. Avec une grande gentillesse, mes hôtes se mettent en peine pour que je n'ignore rien de la vie que l'on mène sur une ferme à tabac dans la Rhodésie du Sud. Ernie a établi lui-même le plan de la maison qu'il a bâtie, en réunissant huit *rondavels* — ces huttes rondes coiffées de chaume qui sont souvent les quartiers d'été des invités ou le logement des voyageurs dans les hôtels de campagne quand, faute de place, on ne les met pas à trois ou quatre dans la même chambre.

1. « Homme vivant, vous êtes à moitié mort. »

2. La production de tabac rhodésien qui n'était que de 500 000 livres en 1917, par suite de la dernière guerre mondiale, du manque de dollars en Grande-Bretagne et de la priorité donnée aux produits du Commonwealth, atteignit 47 millions de livres en 1945. En 1946, pour la première fois, la valeur des exportations de tabac dépassa celle de l'or. En 1948, le tabac représentait 44 p. 100 des exportations totales de la Rhodésie du Sud contre 10 p. 100 seulement en 1939.

Les briques, la plomberie, le toit de tôle ondulée, les charpentes, tout est l'œuvre d'Ernie et de ses indigènes. Construire sa propre maison avec les moyens du bord est là-bas un fait quotidien et les habitations que je visite sont confortables et plaisantes. On me conduit à la briqueterie. Avec la nonchalance qui leur est coutumière, les noirs prennent la terre déjà travaillée d'une termitière, la pétrissent, la moulent avant de la faire sécher au soleil et de la cuire au four.

— Venez, dit Ernie après déjeuner. Allons voir plonger le bétail...

La loi oblige les fermiers à tremper leur bétail une fois par semaine dans un bain corsé d'arsenic, de D.D.T. et de différents insecticides pour le délivrer, entre autres maux, des tiques parasites. Dans les champs, on voit souvent un gracieux oiseau blanc sur le dos d'un bœuf ; c'est le *tick-bird* qui l'a élu et qui, tout à la fois, le débarrasse et se nourrit. Au bord d'une piscine en béton, où croupit une eau noire à l'odeur de paille pourrie, sous un dur soleil africain, j'assiste au bain de quatre cents têtes de bétail. Puis c'est le tour des bêtes indigènes. Les noirs qui vivent sur les terres d'Ernie ont le droit de garder leurs animaux et de les faire paître. Vaches, bœufs et veaux sont la richesse et l'orgueil du noir et sa monnaie d'échange : il achète une femme en la payant en têtes de bétail. Pour augmenter son capital, l'indigène n'attend pas que ses jeunes génisses soient en bonne condition de reproduction et le « kaffir cattle » est maigre et laid. L'autre orgueil du noir, c'est sa bicyclette. Il la pare et l'orne de petits miroirs, de photographies, de rubans, de bimbeloterie. Les kraals se confondent avec la couleur de la terre ; la poussière de la saison sèche s'est accumulée sur leurs toits et leurs murs. Les femmes, un enfant dans le dos, cultivent la terre, broient le grain, préparent le maïs ou un nouveau chaume et leur seule détente — mais combien heureuse — c'est de commérer avec les voisines ; les enfants au gros ventre, aux grands yeux, ne semblent jamais jouer. Rien n'est plus grave qu'un négrillon, si rien ne me semble plus gai qu'un noir. Pourtant l'enfant n'est jamais grondé ou battu ; l'indigène l'aime légitime ou adultérin, blanc ou noir, garçon ou fille comme le sien propre et ne le réprimande jamais.

Dorénavant je ne fumerai plus de cigarette anglaise sans penser aux enfants qui, dans la grange à l'odeur entêtante, à la chaleur humide, accroupis, trient les feuilles de tabac en bavardant et les lient en ce qu'on appelle une « hand », sous la surveillance d'un contremaître noir.

— Le tabac américain est meilleur que le nôtre, dit Ernie, en m'entraînant du magasin où il garde les graines, jusqu'au semis où on les arrose soigneusement avant de les planter en plein champ. Aux Etats-Unis, la production du tabac est encore familiale ; les fermiers de Virginie portent leurs feuilles dans de grands paniers à la ville voisine. Nous améliorons chaque année notre qualité. Nous parviendrons peut-être à égaler la qualité américaine... si la Grande-Bretagne, l'Australie et l'Afrique du Sud continuent à absorber toute notre production...

Dans la brousse. — Un soir, je me plains de n'avoir pas vu d'animaux sauvages depuis mon arrivée en Afrique. Comme je ne puis ici exprimer un désir sans qu'on se mette aussitôt en peine pour l'exaucer, le lendemain matin, nous partons à travers la brousse dans la vieille Hudson de la ferme. Ernie conduit ; il a pris à ses côtés un indigène qui, penché à la portière, cherche à reconnaître pour moi « the wild life » de l'Afrique. Un troupeau d'éléphants, à quinze milles de là, depuis des semaines, met le pays au pillage. Les léopards hantent les collines ; quant aux zèbres, on en rencontre chaque jour, mais pour moi je ne vois que les chevreuils qui traversent notre route ; deux oiseaux-secrétaires arpentent d'un pas pressé la savane déboisée, à la recherche de serpents. Cette brousse, c'est peut-être ce que l'Afrique a de plus fertile, mais défrichée et cultivée, en peu d'années le désert en marche l'aura conquise. Partout le même problème d'érosion se pose, sur ce continent, le plus vieux du monde et le plus épuisé [1]. La Chevrolet heurte des souches, contourne d'obsédantes termitières grises aux mouvements de fantômes et se perd dans des herbes si hautes qu'elle y disparaît tout à fait. Un galop se rapproche et une troupe de zèbres, crinière et queue admirablement marquées, débouche devant nous, hésite et déjà se cache et disparaît à travers les arbres.

— Les plus gras de tous les animaux, dit Ernie. Ils ne mangent que l'herbe sucrée. J'en ai tué un dernièrement pour la nourriture des indigènes.

Nous allons jusqu'à la rivière, infectée par la bilharriose, sorte de vers trimatode, parasite de l'intestin humain.

On ne se baigne pas dans les rivières rhodésiennes, on n'y plonge pas la main pour cueillir des nénuphars, signe trop certain que l'eau est polluée. La malaria, la bilharriose et le soleil sont, en Rhodésie, les trois grands ennemis de la santé.

Chaque jour, vers les quatre heures, Ena et moi faisons une longue promenade. Les arbres courts et chétifs de cette brousse espacée mélangent les tons étonnants de leurs feuilles sous un ciel d'un bleu profond qu'aucune brume ne voile ; je ne dois pas attendre le crépuscule pour que le sable ait des couleurs tourterelle, que la terre soit beige, et rose dans ma main l'herbe que je viens de cueillir. De grands oiseaux verts se poursuivent en criant. Les termitières seules, à la terre si fertile, inclinent vers nous leur gris inchangé.

La question noire. — Heureuse de pouvoir s'épancher — elle reste parfois des semaines sans voir une femme blanche — Ena me parle de sa vie, de ses voisins — il y a trois fermes à tabac dans le district — de Sheena, sa fille, qui a quinze ans et qui est en pension, ou des nègres qu'elle craint et qu'elle déteste :

1. Voir l'article de Pierre Rousseau : *La Route de la Famine* sur l'érosion *(Revue de Paris* de mars 1950*)*.

— Je les hais. Ils me font peur. Un jour, ils nous attaqueront et nous massacreront tous — et comme je ne peux m'empêcher d'élever un doute — elle affirme avec force : « Se sont-ils gênés pendant la révolte des Matabele en 1893 ?... Ils ont massacré les hommes, blessé et violé les femmes qu'ils ont ensuite attachées à des termitières. Nous sommes prêts ; nous vivons sous la constante menace d'une attaque. Nous avons prévu ce jour et le lieu de rassemblement où nous cachons des armes... »

Je risque que les noirs seraient plus heureux sans nous... mais Ena se fâche :

— Heureux ?... Avez-vous une idée de ce qu'était leur existence avant l'arrivée des blancs ?... C'est ici le Mashonaland ; les Mashonas étaient réduits en esclavage par les Matabele. On les massacrait pour un rien. Pensez-vous aux maladies ?... A la maladie du sommeil, par exemple ? A leurs terreurs superstitieuses ?... A la famine ? Les noirs sont responsables de l'érosion du sol ; sans esprit de prévoyance, ils dépendaient entièrement du temps pour leur nourriture ; maintenant encore, ici même, si la saison sèche se prolonge, les animaux meurent de soif. Et que dire des Arabes qui descendaient jusqu'en Rhodésie pour razzier hommes, femmes et enfants et les mener jusqu'aux marchés d'esclaves ? Ils veulent leur indépendance, dites-vous ? Qui en profiterait ? Pas eux...

La peur des noirs qu'éprouve mon interlocutrice, la plupart des femmes blanches la partagent. Une Européenne, ici, ne se baignerait pas, ne se coucherait pas, à Salisbury même, sans avoir de solides barreaux aux fenêtres. On me parle de la révolte des Matabele, de cas de viol. On craint le noir suffisamment pour lui interdire tout prétexte, pour lui ôter toute tentation de rébellion. Les Européens semblent tous pressentir qu'un jour viendra où le noir — déjà travaillé par la propagande communiste — massacrera ses maîtres. Alors, la nuit retombera sur le vieux continent d'Afrique.

Ena, à mes côtés, ajoute avec force :

— Je déteste la Rhodésie. Vingt ans n'y ont rien fait. Je ne pourrai jamais m'y habituer. Mais Wilfrid et Ernie m'ont dit combien ils aimaient l'Afrique, combien quitter la Rhodésie, même pour six mois de vacances, leur déchirait le cœur.

Mes hôtes me conduisent à Salisbury ; arrivés en ville, ils me mènent aux salles de vente du tabac. En précédant les amateurs, le long des balles ouvertes, le crieur chante le prix des lots et annonce les enchères. Les acheteurs le suivent d'un bon pas et l'opération de vente se fait sans que les spectateurs aient rien vu et rien compris. Je resterai cinq jours encore chez les F..., mes cinq derniers jours de Rhodésie. Si je suis parfaitement heureuse à Salisbury, rien dans la vie que j'y mène n'est très africain. Le dernier souvenir que j'emporterai, c'est celui d'un pique-nique. Nous partons, les F..., leurs enfants et moi, et nous nous arrêtons à une trentaine de kilomètres de la capitale, non loin de la cave de Dombashawa. Pour atteindre la cave, il faut escalader les rocs accumulés et franchir de

dangereuses et longues glissoires de pierre. La terre s'est effacée, nettoyée par l'érosion et le sol n'est plus que ces pentes de granit, luisantes sous le soleil, lissées par les pluies torrentielles de la saison d'été. Sur le mur de la cave, les « Bushmen »[1] ont peint antilopes, buffles et chevaux. Les peintures sont en mauvais état et soulignées de graffiti. Nous repartons : franchir de nouveau ces versants de pierre lisse n'est pas chose facile.

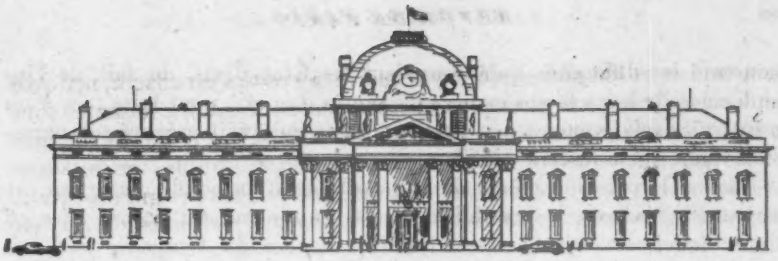
— Vous voyez, dit Jacques. L'érosion détruit l'Afrique. Que peut-on contre ce désastre, sinon le prévenir par une politique intelligente, en empêchant le déboisement et les trop nombreux troupeaux, en laissant reposer la terre?... Le mal fait en ce domaine ne peut jamais être réparé.

Nous déjeunons entre les rocs piqués d'aloès, à l'ombre de broussailles. C'est mon dernier jour. Demain, je reprendrai l'avion pour Johannesburg. Quelle impression retiendrai-je de la Rhodésie du Sud? Le blanc fortuné, comme le travailleur, mène ici une existence plus facile et plus confortable qu'en Europe. Il n'existe pas d'immenses fortunes en Rhodésie, ni de pauvres blancs. L'existence copie davantage celle de la « middle class » britannique d'avant-guerre que celle de l'aristocratie. Sans grande culture, sans autre distraction que le sport, souvent isolés au cœur d'une brousse où ils ont dû tracer leurs propres routes, les gens de Rhodésie travaillent à augmenter le rendement de leurs exploitations.

Depuis qu'elle s'est libérée de la tutelle de la Chartered Company, la Rhodésie voudrait se joindre à la Rhodésie du Nord et au Nyassaland pour créer le huitième dominion britannique. Plus que jamais, maintenant, les habitants de ce pays sont conscients du rôle qu'ils peuvent jouer, s'ils conservent leur esprit d'entreprise. Ils ont toujours honoré la mémoire de Cecil Rhodes : aujourd'hui, grâce à eux, ses rêves et ses ambitions deviennent une réalité.

AGNÈS CHABRIER

1. Avec les Hottentots, la plus autochtone des races d'Afrique du Sud ; une race de petits hommes, plus jaunes que noirs, merveilleusement doués. Quelques centaines d'entre eux subsistent encore dans le désert du Kalahari. Les Hottentots ont complètement disparu.



RE-FAIRE LES ARMÉES FRANÇAISES

par ★★★

Jamais l'Europe n'a été en si grand péril. Après des années d'erreurs, de médiocre politique et d'inconscience on s'avise enfin qu'une irréparable catastrophe menace notre civilisation. Pour défendre l'Europe, il faut, dans le cadre des Nations Unies, refaire l'armée française. Aux divisions déjà massées à l'Est, nous devons pouvoir opposer dans le délai le plus rapide des forces capables de nous défendre. Nous avons déjà publié, dans la Revue de Paris *d'avril* 1950, *un article de Pierre Billotte sur la défense de l'Europe et en octobre* 1950, *une étude sur la mobilisation de l'armée française; les pages qu'on va lire traitent de la meilleure répartition des forces et de la composition des unités.*

Depuis la capitulation de l'Allemagne en 1945 nos forces armées n'ont fait que décliner. La nation a assisté à cette débâcle avec une indifférence absolue. Les gouvernements successifs, soucieux avant tout de questions intérieures, les partis politiques dominés par leurs rivalités, n'ont porté aucune attention à notre défense nationale : les budgets militaires ont été péniblement votés, les lois d'organisation ajournées. Les chefs militaires eux-mêmes ont été entraînés dans cette indifférence générale, soit qu'ils se soient sentis impuissants à faire entendre leur voix, soit que d'autres préoccupations aient absorbé leur activité.

D'ailleurs nul ne croyait à un danger extérieur prochain. L'Allemagne était abattue. Les tensions périodiques avec l'U.R.S.S. n'étaient considérées que comme des mouvements d'humeur d'une grande puissance, et personne ne croyait ou ne voulait croire qu'un conflit européen pourrait naître un jour de semblables incidents.

Il a fallu qu'un petit État voisin de la Chine communiste et de l'U.R.S.S. commît un acte d'agression armé pour que l'on comprît en France, comme d'ailleurs en Europe et en Amérique, qu'une catastrophe semblable, venant de l'Est, pouvait s'abattre sur l'Occident. Les gouvernements se sont émus les premiers, l'opinion a suivi quand elle a

constaté les difficultés qu'éprouvaient les États-Unis, du fait de l'insuffisance de leurs forces armées du temps de paix, pour faire face à un adversaire relativement peu puissant, mais qui avait préparé son agression dans les moindres détails.

Mais si le principe même de la possibilité d'un conflit européen est aujourd'hui admis, la possibilité de son imminence est encore mise en doute par beaucoup. On croit qu'on a encore du temps devant soi. On déclare que l'U.R.S.S. n'est pas prête, qu'il lui faut encore deux ou trois ans avant de pouvoir se lancer dans un conflit d'importance.

En fait nul en Occident ne peut prouver que nous disposons effectivement d'un tel délai. Un seul homme sait si ce délai existe : Staline. Il en est le maître et s'il lui plaît d'agir dès demain, il agira.

Ne nous laissons donc pas leurrer par de vaines espérances, comme en 1938 au lendemain de Munich. Si nous sommes sages, il nous faut considérer dès maintenant le conflit comme possible dans un avenir très prochain. Il n'y a donc plus un instant à perdre pour faire face au danger c'est-à-dire pour reconstituer nos forces armées puisqu'elles sont notoirement déficientes.

Mais pour organiser ces forces logiquement, il faut tenir compte de celles de l'adversaire et des procédés de combat qu'il pourrait employer. Ce serait en effet une grave erreur que de raisonner dans l'absolu et de ne pas envisager toutes les possibilités de l'ennemi éventuel : les événements de mai 1940 l'ont suffisamment prouvé.

Or pour atteindre ses buts, l'U.R.S.S. peut employer de multiples méthodes allant de l'agression larvée d'un satellite à l'intervention directe et brutale de ses masses armées. La raison veut que nous envisagions la plus grave de toutes les hypothèses, celle d'une irruption des armées soviétiques en direction de l'Atlantique et de la Méditerranée, combinée avec des actions secondaires déclenchées soit sur les arrières mêmes des armées de l'Ouest, soit sur des territoires extérieurs.

Pendant un temps on s'est bercé de l'espoir que la menace de l'emploi de la bombe atomique serait suffisant pour empêcher ou arrêter la grande ruée des armées soviétiques. Depuis, l'opinion a évolué, car on a compris que seul l'usage *préventif* et massif de la bombe pourrait obtenir ce résultat.

L'Occident, qui ne saurait s'y résigner, est donc obligé de se servir des moyens de combat classiques pour tenir tête à l'adversaire qui lui-même les emploiera, c'est-à-dire de forces terrestres, aériennes et navales.

Si nous reprenons l'hypothèse précédemment indiquée, nous voyons que trois groupes de forces nous sont nécessaires : l'un pour nous opposer avec les autres puissances de l'Ouest à l'irruption vers le Rhin ; l'autre pour couvrir les arrières de nos armées et les bases de notre territoire métropolitain ; le dernier pour assurer la protection de nos bases extérieures et de nos territoires d'outre-mer.

L'agresseur éventuel étant par essence aéroterrestre, nous pourrions

être tentés de concentrer tout notre effort de réarmement sur nos forces terrestres et aériennes, en négligeant nos forces navales. Mais ce serait là une erreur, car l'agresseur possède aussi une flotte sous-marine nombreuse, et la France doit pouvoir défendre les accès de ses ports et communiquer avec les territoires extérieurs de l'Union, en particulier avec l'Afrique du Nord, non seulement parce qu'en temps de guerre elle en tirera des ressources considérables pour la conduite des opérations et la vie de la nation, mais aussi parce qu'elle pourra avoir besoin d'y envoyer des renforts en hommes et matériel. Elle doit pouvoir aussi mener sur ces territoires des opérations combinées telles que les opérations actuelles d'Indochine. Il serait vain de compter sur des puissances amies pour assumer à notre place ces missions.

Nos forces navales étant notoirement insuffisantes, leur recomplètement doit être envisagé sans délai. Ceci dit revenons au premier groupe de forces qui nous est nécessaire pour nous opposer avec les autres puissances à l'irruption vers le Rhin.

Aviation ou forces terrestres?

Certains écrivains estiment qu'il serait possible de juguler la progression des colonnes ennemies en donnant une très grande prépondérance aux forces aériennes. Les événements de Corée ont démontré qu'il n'en était rien[1]. Pour que cela fût possible il faudrait en premier lieu que l'aviation occidentale pût agir en toute liberté, c'est-à-dire qu'elle eût la supériorité aérienne absolue : or à l'heure actuelle elle ne la possède pas, et le déséquilibre des forces aériennes en présence sur le continent est tel qu'elle n'est pas assurée de la posséder dans un avenir rapproché. D'autre part si l'ennemi ne progressait que par les routes, de jour et par beau temps, l'aviation pourrait en partie retarder son avance, mais l'ennemi progressera aussi de nuit, il s'infiltrera à travers champs, à travers bois, il attaquera même de nuit quand le temps sera clair et le terrain solide. Devant des infiltrations massives l'aviation est impuissante. Elle est aussi paralysée dans ses actions d'appui par le mauvais temps et le brouillard. Que l'on songe enfin à l'étendue possible du front d'invasion. Que l'on imagine les quantités d'avions dont il faudrait disposer pour pouvoir faire face à l'aviation ennemie et en même temps intervenir, sans interruption, sur les centaines de colonnes qui pousseraient simultanément vers l'Ouest!

En fait les masses terrestres ennemies ne peuvent être retardées, disloquées, sans la mise en jeu de forces terrestres nombreuses. Forces terrestres et forces aériennes sont donc également nécessaires, mais il faut reconnaître que la part des forces aériennes doit être beaucoup plus importante que par le passé.

1. Bien que disposant de mille cinq cents avions, les Américains ont dû céder du terrain devant les contre-offensives de novembre des Coréens du Nord et des armées chinoises.

Dans ces conditions quelles doivent être la nature et la constitution des forces terrestres et aériennes à employer?

Divisions blindées et unités spéciales

A la fin de la deuxième guerre mondiale les forces terrestres étaient groupées dans toutes les armées en divisions blindées et divisions d'infanterie motorisées ou semi-motorisées. La division était la grande unité tactique. Outre les divisions, des éléments, dits non endivisionnés, régiments d'artillerie, de chars, de sapeurs, etc., entraient dans la composition des corps d'armée et des armées.

Aujourd'hui encore les états-majors alliés se sont prononcés pour le maintien des divisions et éléments non endivisionnés, en augmentant toutefois leur mobilité stratégique. Divisions blindées pour l'action de force, divisions d'infanterie motorisées pour le combat normal seront donc encore les éléments constitutifs de notre corps de bataille d'outre-Rhin.

Mais à ces grandes unités puissantes et relativement lourdes il convient d'adjoindre des unités spéciales plus légères, d'un type nouveau que l'on pourrait appeler divisions ou brigades antichars.

En 1940, lors de la ruée des blindés allemands à travers les Ardennes et la Picardie, nous n'avons pu opposer aux vagues de chars ennemis que des divisions d'infanterie dispersées sur le terrain et dotées d'une quantité dérisoire d'armes antichars. Bataillons, régiments furent submergés, débordés. Les divisions réservées lancées à la contre-attaque furent tout aussi impuissantes, même avec l'appui de chars. Tout autre aurait été la situation si les commandants d'armée avaient pu jeter au-devant des colonnes ennemies ou sur leurs flancs des unités spéciales fortement dotées en moyens antichars.

Devant un adversaire comme l'armée soviétique qui comprend un très grand nombre de divisions et de brigades blindées, l'emploi de grandes unités de ce genre est nécessaire. Elles pourraient être composées d'escadrons blindés de reconnaissance, d'escadrons de canons antichars, de bataillons de grenadiers bazookas, de bataillons de sapeurs poseurs de mines, de batteries de mortiers, toutes unités motorisées, tractées ou automotrices.

Ces grandes unités d'intervention aux moyens de feux et d'obstruction puissants, en ralentissant l'avance de l'adversaire avec l'appui d'une aviation tactique bien étoffée, contrecarreraient sa manœuvre préconçue et permettraient aux grandes unités de l'arrière d'intervenir dans un dispositif coordonné portant en germe une manœuvre d'arrêt ou de riposte.

De même pour intervenir contre les grandes unités ennemies s'infiltrant en terrain difficile, montueux et boisé, il y aurait avantage à posséder, dans les réserves d'armée, des unités d'infanterie très légères, des sortes de groupes de commandos qui seraient jetés contre les guerillas, répondraient à l'infiltration par l'infiltration, couvriraient les flancs des grandes unités, nettoieraient les zones suspectes.

La nature des grandes unités terrestres étant fixée, combien la France devra-t-elle équiper de divisions blindées, motorisées ou antichars?

La réponse a déjà été donnée par le Gouvernement. Sur les cinquante divisions que les Comités d'état-major de l'Ouest ont estimé nécessaires pour lutter à l'Est du Rhin, la France s'est déclarée prête à en fournir vingt. C'est une part qui peut paraître lourde, si l'on songe qu'il nous faudra également mettre sur pied les éléments non endivisionnés et les services correspondants, posséder dans des dépôts voisins des armées des renforts instruits abondants prêts à recompléter sans délai les grandes unités engagées, protéger notre territoire national et nos territoires d'outre-mer.

Mais si nous voulons que dans la stratégie occidentale les intérêts de notre Patrie soient pris en considération au même titre que ceux des autres puissances, si nous voulons que nos frontières soient protégées comme les territoires qui couvrent la Grande-Bretagne, il est absolument nécessaire que nous fassions cet effort. La France en est capable si elle le veut, car dans le passé elle a assumé des tâches encore plus lourdes.

Il se peut même qu'on lui demande de faire un effort plus important. Il semble, en effet, que le nombre de cinquante divisions qui a été fixé pour l'ensemble des forces de couverture de l'Occident soit insuffisant et devrait être porté à soixante et même à soixante-dix, car il serait très difficile et en tout cas très coûteux de lutter avec cinquante divisions contre les cent, cent vingt ou cent cinquante divisions équipées à la moderne et appuyées par des milliers d'avions que les Soviets pourront lancer dès le début vers l'Ouest.

Forces aériennes

La nature des forces terrestres à mettre en œuvre à l'Est du Rhin étant définie, il reste à déterminer la nature des forces aériennes nécessaires pour participer à la lutte. Le but à atteindre l'indique de lui-même. Il nous faut entre autres, mais avant tout, des chasseurs d'interception pour entraver l'action offensive de l'aviation ennemie agissant au profit de ses colonnes et des avions d'attaque au sol pour appuyer nos propres combattants terrestres.

Certes il serait avantageux de pouvoir aussi frapper l'adversaire sur ses arrières avec des bombardiers lourds. Mais nos ressources financières sont trop faibles pour que nous puissions songer à mettre aussi sur pied dans un premier stade des unités de bombardement stratégique. Nos alliés plus riches se chargeront de cette mission. Nous, nous devons concentrer nos efforts dans le domaine primordial de la chasse et de l'attaque au sol dont les appareils sont de surcroît les moins coûteux. C'est un millier au moins d'avions d'appui tactique qu'il nous faut avoir le plus tôt possible.

Toutes les forces terrestres et aériennes à employer contre l'irruption

adverse doivent être à effectifs pleins et prêtes à entrer en action au premier signal.

L'attaque ennemie peut en effet revêtir la forme d'un Pearl-Harbour ou d'une invasion de la Corée et nos divisions ne sauraient attendre des complètements en hommes et matériel. Elles ne doivent pas d'autre part être encombrées de recrues à l'instruction qu'elles seraient obligées de refouler à l'arrière en cas d'alerte. Toute l'instruction de base doit se faire à l'intérieur.

Protection du territoire

Le second groupement de forces à organiser est celui qui doit assurer la protection des arrières de nos armées et de l'intérieur de notre territoire. Il nécessite lui aussi des forces importantes. Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'être en mesure de protéger nos points sensibles et nos voies de communications contre des actes de sabotages, de mettre hors de cause les agents d'une cinquième colonne ou des groupes de parachutistes cherchant à détruire des ouvrages d'art, des dépôts d'armes ou de matériel. Il s'agit aussi de protéger toutes nos bases contre les attaques aériennes et de pouvoir nous opposer à des actions d'envergure de divisions parachutées ou aéroportées, dont les débarquements peuvent s'effectuer non seulement sur les arrières immédiats des armées, mais aussi à l'intérieur du territoire. On peut très bien concevoir une attaque parachutée puissante sur les ports du Havre et de Saint-Nazaire pour détruire nos stocks d'essence et de vivres et paralyser nos importations de matériel en provenance des États-Unis. Qu'on se rappelle les îlots de défense allemands maintenus en 1944 dans les ports de l'Atlantique et les difficultés que les Alliés ont eu à surmonter pour les réduire.

Pour assurer ce que l'on est convenu d'appeler la défense en surface du territoire, il faut donc d'une part une aviation d'interception et une artillerie antiaérienne puissantes, d'autre part, en plus des unités locales de la Garde et des bataillons prévus, de véritables grandes unités d'intervention, très mobiles solidement armées et judicieusement réparties entre les grandes zones de défense. L'ensemble de ces forces terrestres et aériennes doit être groupé en une *armée de défense du territoire*.

Territoires d'outre-mer

Reste enfin le groupement de forces de la protection des territoires d'outre-mer de l'Union française. Parmi ces territoires, les uns, ceux d'Indochine, sont déjà en lutte contre un partenaire de l'U.R.S.S.; d'autres, ceux d'Afrique du Nord, seraient immédiatement menacés si la poussée d'invasion soviétique au lieu de s'exercer en direction de l'Océan s'exerçait en direction de la Méditerranée centrale par l'Autriche, la Yougoslavie, la Grèce, la Turquie. Les territoires d'Asie et d'Afrique ne peuvent être défendus que par une coopération intime

des forces terrestres, aériennes et navales. En dehors des forces de sécurité locales de leurs bases navales et aériennes, cette défense doit comprendre des grandes unités d'intervention aéroterrestres. Il semble que l'unité type à organiser à ces fins doive être une division légère ou une brigade mixte du genre des *Marines* américains. L'Afrique du Nord, avec son centre d'instruction amphibie d'Arzeu, serait la zone de constitution de ces unités d'intervention, dont les unes seraient destinées à assurer la défense même du territoire nord-africain, les autres à alimenter suivant les besoins les autres territoires d'outre-mer.

Ces forces terrestres et aériennes qui seraient à constituer en principe avec des volontaires, devraient de toutes façons avoir leurs ressources propres en cadres et en hommes, afin de ne pas compromettre par des prélèvements incessants, comme cela se fait actuellement, la cohésion et la valeur combative des unités chargées de la défense des avancées du Rhin. Quant au matériel que l'Afrique du Nord ne peut fabriquer elle-même, faute d'industrie, il devrait être demandé en majorité à nos alliés américains en raison de leur grande expérience en matière d'opérations amphibies.

Cadres et matériel

Tels sont les trois grands groupements de forces qu'il nous faut constituer. En face de ces besoins considérables quelles sont nos ressources et nos possibilités?

L'armée est-elle en mesure de mettre sur pied la part qui lui revient? Elle peut le faire, mais il faut loyalement reconnaître que la tâche sera des plus ardues. Pour que la tâche fût aisée, il aurait fallu que l'armée possédât des excédents de cadres et de matériel notoires. Or non seulement elle ne possède pas d'excédents de cadres, mais les déficits sont considérables. Les licenciements massifs au lendemain de la Libération, le découragement provoqué par les injustices et les difficultés matérielles de la vie ont fait partir de l'armée des milliers d'officiers; le gonflement des états-majors a appauvri les unités; la guerre d'Indochine a vidé les corps de la Métropole et de l'Afrique du Nord de leurs meilleurs éléments. Les réductions d'effectifs budgétaires effectuées durant les trois dernières années par mesure d'économie ont encore aggravé la situation. Il n'a pas été recruté un nombre suffisant d'élèves officiers, de sous-officiers de carrière et de spécialistes.

Ces cadres détruits il va falloir les reconstituer. Mais pour cela il faut du temps. Ce n'est pas en un an que l'on fait un officier ou un sous-officier expérimentés. Certes on peut augmenter le nombre des sous-officiers qui chaque année sont promus officiers, mais la limite des proposables sera vite atteinte. On peut accroître aussi le nombre des candidats à admettre aux grandes écoles, mais là encore la nécessité de maintenir la qualité imposera une limite. Il faut donc former des cadres et des spécialistes nouveaux.

En attendant il faut rappeler les officiers en situation de non-activité, il faut faire appel aux volontaires des réserves.

Quant aux armes et au matériel, ils nous font défaut. Au lendemain de la Libération nous ne possédions aucun stock de réserves. Depuis les matériels en service se sont usés ou démodés. Certes nos arsenaux et notre industrie sont en mesure de fabriquer des armes nouvelles. Nous possédons depuis cette année des prototypes de canons, d'obusiers, de chars légers et lourds, de blindés de reconnaissance, d'armes antichars, de mortiers qui valent les armes étrangères similaires et qui leur sont même supérieurs. Mais les fabrications nouvelles en série demandent du temps, six mois, un an, deux ans même, suivant leur nature.

Il faut donc lancer de toute urgence celles de nos fabrications qui ne le sont pas encore. L'heure n'est plus aux discussions interminables au sein des Comités et des Commissions sur les améliorations que l'on pourrait encore apporter aux prototypes qui ont donné satisfaction. Il faut prendre des décisions et les ayant prises en poursuivre et surveiller l'exécution avec une volonté farouche.

Mais nous ne pouvons attendre pendant un an et plus que chars, canons, obusiers sortent en série de nos usines pour constituer des unités nouvelles et déclencher l'instruction intensive des cadres et des hommes.

C'est pourquoi nous avons demandé avec insistance aux États-Unis de nous céder des armes et du matériel. Grâce à ces cessions nous pourrons, sauf incident, disposer à la fin de 1951 de dix divisions dont une de matériel français. La mise sur pied des dix autres est prévue pour 1952 et 1953, mais il faut faire l'impossible pour qu'elle soit terminée au début de 1953.

De toute façon il importe au plus haut point que, dans un avenir rapproché, nous soyons en situation de fabriquer un armement national et de nous suffire pour l'équipement de nos armées. Des événements indépendants de la volonté des États-Unis peuvent amener les Comités de Washington à modifier l'affectation de leur production de guerre et à réduire la part qui nous est réservée. Nous serions alors condamnés à l'impuissance.

En ce qui concerne les forces aériennes la situation est plus critique encore : nos existants en appareils de combat sont dérisoires : trois cents appareils d'interception d'origine britannique. Un programme quinquennal vient heureusement d'être voté par le Parlement et doit nous assurer en 1955 quelque trois mille appareils. Mais bien que la tâche à accomplir ne se limite pas à la construction des appareils — puisqu'il faut y ajouter la création de nouvelles bases aériennes, leur équipement technique, la reconstitution de l'artillerie antiaérienne des terrains, le dressage des pilotes — il faut s'efforcer de la mener à bien en moins de cinq ans. Pour cela, en attendant que nos propres usines aéronautiques puissent sortir en série nos propres appareils de chasse dont la fabrica-

tion est lancée, il faut insister auprès de nos alliés pour qu'ils nous cèdent les avions nécessaires à l'équipement d'une première série de groupes de chasse et d'appui et à l'instruction de nos pilotes.

Durée du service

Le tableau que nous venons de tracer des besoins les plus urgents de notre défense nationale montre que les effectifs actifs indispensables pour assurer cette défense sont considérables. On peut prévoir que d'ici deux ans ils atteindront 900 000 hommes. Il ne saurait donc être question de créer une armée de métier ou de spécialistes pour laquelle nous ne saurions trouver un nombre de volontaires suffisant. L'armée ne peut être qu'une armée de conscription, mais de qualité, donc comprenant une forte proportion de cadres de carrière et de spécialistes.

L'effectif des cadres et des engagés ou rengagés une fois fixé, les effectifs restants devront être fournis par la conscription. La durée du service des hommes du contingent en découlera. S'il faut par exemple que la conscription fournisse 350 000 hommes et si chaque classe annuelle ne compte que 240 000 hommes, la durée du service actif devra être de dix-huit mois. C'est à ce terme que s'est arrêté le Gouvernement. Mais le service de dix-huit mois ne fournira que de justesse les effectifs nécessaires. Le chef du Gouvernement l'a souligné quand il a déclaré qu'il fallait renoncer à toutes les dispenses. C'est un devoir pour le Parlement de se conformer à cette règle et de ne pas chercher à réintroduire des cas d'exemption. Toute dispense entraînerait une diminution des effectifs, donc de la valeur combative des unités du corps de bataille.

Réserves

Nous n'avons exposé dans ce qui précède que les mesures qui, à notre sens, doivent être prises pour reconstituer nos forces armées du temps de paix en fonction des missions qu'elles auront à remplir.

Mais dans le problème de la restauration de notre potentiel militaire, la mise sur pied de nos forces actives n'est pas le seul but à atteindre. Ce serait, en effet, une grave illusion que de croire qu'en cas de conflit les nations occidentales pourraient vaincre les forces de l'U.R.S.S. avec les seules cinquante divisions prévues et leurs escadres aériennes.

Croit-on que si l'U.R.S.S. se livre à une guerre d'agression contre l'Occident elle se contentera d'employer ses grandes unités du temps de paix ? Il est certain au contraire qu'elle constituera de nouvelles grandes unités et les jettera dans la bataille. Les conquérants n'ont jamais assez de forces et veulent toujours les accroître. Guillaume II est parti en guerre en 1914 avec la valeur de quatre-vingt-douze divisions, en mars 1918 il en avait deux cent quarante-trois. Hitler a déclenché la seconde guerre mondiale avec la valeur de quatre-vingt-dix-huit divisions, en 1942 il en avait déjà deux cent trente.

Le défenseur, pour ne pas être submergé, est contraint d'accroître lui aussi peu à peu ses forces jusqu'à la limite de ses ressources humaines

ou matérielles. La France, comme les autres nations de l'Occident, doit donc prévoir que dès la menace d'un conflit elle aura à mettre sur pied de nouvelles unités, qui viendront renforcer nos vingt divisions de couverture ou compléter l'armée de défense du territoire. Les cadres et contingents actifs étant absorbés en majorité par les unités de première ligne, les unités de formation devront être formées avec du personnel des réserves. C'est dire que comme par le passé une mobilisation sera nécessaire.

Nous n'aborderons pas ici l'étude des méthodes à employer pour réaliser cette mobilisation. L'une d'elles, extrêmement intéressante, a été exposée récemment dans cette Revue[1].

Nous nous contenterons de souligner que toute mobilisation présuppose l'existence de nombreuses réserves instruites. Or nos réserves ne sont pas suffisantes, car deux classes n'ont pas fait de service militaire pendant l'occupation et par surcroît de nombreuses dispenses ont été accordées depuis trois ans. D'autre part, une grande partie des libérés ont besoin de parfaire leur instruction sur les matériels nouveaux.

L'instruction des réserves doit donc être reprise en grand. Pour que cette instruction soit rapide et fructueuse, il faut couvrir le territoire de centres d'instruction de toutes armes, abondamment dotés en fait d'instructeurs et de matériel. Pour avoir suffisamment d'instructeurs il faut faire largement appel aux cadres de réserve volontaires, dont on rafraîchirait au besoin les connaissances dans des cours de perfectionnement préalables. Quant au matériel d'instruction il devrait être demandé à nos alliés, qui ne sauraient nous le refuser si nous leur prouvons que nous sommes fermement décidés à monter des ateliers d'instruction analogues aux leurs.

Dans ces centres d'instruction régionaux permanents, on ferait passer cadres et hommes des réserves par séries successives, autant que possible par unités constituées, pour des périodes d'une durée variable de quinze jours à un mois, suivant leur instruction antérieure.

Nos régions militaires seraient donc transformées en de vastes camps d'instruction où l'on formerait d'une part les recrues, les spécialistes et les futurs gradés du contingent, d'autre part les cadres et les spécialistes des réserves.

Ce serait une véritable armée d'instruction qui vivrait en contact étroit avec l'armée de défense du territoire. Peut-être conviendrait-il d'ailleurs de confondre ces deux armées en une seule armée d'instruction et de défense du territoire.

C'est pourquoi il est urgent de soumettre à l'examen du Parlement la loi d'organisation de la défense nationale déposée depuis trois ans et de constituer définitivement notre haut commandement.

1. Numéro d'octobre 1950 : « Comment mobiliser l'armée française ? », par ★★★.

FORCES MORALES

Mais il ne suffit pas d'accroître la puissance matérielle de nos forces armées, il faut aussi qu'elles soient animées d'une foi ardente en leur mission.

Or nul n'ignore qu'elles ont été profondément éprouvées dans leur moral depuis la libération. Certaines personnalités et non des moindres estiment qu'il faut en chercher la raison dans le manque de matériel. Le mal est beaucoup plus profond. Certes si nos unités possédaient suffisamment d'armes, de matériel, de munitions et d'essence pour pouvoir se livrer à une instruction intensive, il n'est pas douteux qu'elles seraient plus vivantes et que les cadres s'adonneraient à leur métier avec plus de passion, car rien n'est aussi ingrat que de chercher à instruire quand on n'en a pas les moyens.

Mais l'abondance des armes et du matériel ne serait pas suffisante pour rendre à l'armée son âme d'autrefois. Car cette âme a été blessée et est encore très meurtrie. L'opprobre qui a pesé injustement sur l'armée d'armistice et a rejeté dans la vie civile des chefs de valeur, la méconnaissance ou l'oubli des sacrifices consentis par l'armée d'Afrique, l'introduction du favoritisme politique dans les états-majors et les unités, la tolérance témoignée envers les sympathisants du communisme serviteur de l'étranger, ont ulcéré les plus fervents. L'armée s'est découragée. A ces causes sont venues s'ajouter les difficultés matérielles de l'existence. Depuis la libération, la vie jadis modeste des cadres s'est transformée pour beaucoup en une vie de misères, par suite de l'insuffisance des traitements, des changements incessants de garnison, des départs pour les territoires d'outre-mer, des séparations familiales, du défaut de logement et de la vie d'hôtel forcée. Dans leur détresse, certains doivent se procurer des ressources supplémentaires en exécutant de nuit des travaux privés.

C'est d'abord ce découragement, cette amertume, cette détresse matérielle qu'il faut faire disparaître pour rendre confiance à l'armée. Il faut que cessent le favoritisme partisan et la recherche de l'appui politique ; il faut que le seul mérite soit récompensé. Il faut écarter ceux qui demain ne feraient peut-être pas tout leur devoir. Il faut que l'armée retrouve son honnêteté intransigeante et pour cela que le Gouvernement assure à ses membres une existence digne de leur mission. Il faut que l'armée ait des chefs qu'elle estime et qui la défendent.

Avant 1914 le peuple français aimait son armée ; il faisait corps avec elle. Depuis il s'est détourné d'elle peu à peu ; là où il y avait communion, il n'y a plus que désaffection ou indifférence. Les cadres le sentent et cette mésentente accroît leur amertume. Tant que le militaire de carrière se sentira tenu à l'écart, méprisé par certains, mésestimé par d'autres, il continuera à souffrir et ne retrouvera pas toute sa foi.

Pour que notre pays ait une armée unie, ardente, généreuse, il faut que la nation cesse de considérer ses cadres comme une caste que l'on tolère mais que l'on n'aime pas ; il faut que disparaisse l'antimilitarisme de principe. Il faut que justice soit rendue à ceux qui sur des théâtres lointains se sacrifient, non pour des intérêts capitalistes ou étrangers qu'ils ignorent, mais pour la civilisation et le renom de la France dans le monde. Il ne suffit pas de rendre hommage à leur héroïsme quand ils viennent de traverser une douloureuse épreuve. Il faut que le Gouvernement, le Parlement, la nation entière s'intéressent à leur dur labeur quotidien et qu'on le fasse connaître. Il faut que la nation retrouve son patriotisme d'antan. Il faut reprendre l'éducation militaire de la jeunesse dans les familles, dans les écoles. Il faut faire comprendre aux jeunes les raisons pour lesquelles ils sont appelés à servir comme ont servi leurs aînés. Il faut leur montrer une armée qui travaille. C'est au Gouvernement qu'il appartient de donner l'impulsion à ce renouveau d'élan national auquel toutes les élites se doivent de participer.

Quand cette œuvre de justice et de redressement aura été accomplie, alors les blessures morales de l'armée se cicatriseront, alors la jeunesse retrouvera la vocation du métier des armes, alors le culte du drapeau reprendra sa haute signification.

***

Ce dont il faut que l'opinion soit convaincue, c'est qu'il ne s'agit pas seulement de mettre sur pied une vingtaine de divisions, en deux ou trois ans, mais de bâtir tout un système de forces — armée, marine, aviation, fabrications d'armement, instruction des réserves, moral — dont tous les éléments sont solidaires, dont aucun ne peut être négligé, bref de restaurer toute notre défense nationale.

L'œuvre à accomplir est considérable et le temps presse. Il faut que les constructeurs se mettent à la tâche immédiatement, qu'ils attaquent tous les chantiers à la fois et poursuivent leur travail avec une volonté farouche, acharnée. Il ne faut pas que leur ardeur de création ne soit qu'une flambée éphémère, que les difficultés, les obstacles les rebutent.

Créer une armée est une œuvre de longue haleine, continue, faite d'efforts obstinés. Seuls des hommes d'énergie, des chefs convaincus de la grandeur de leur mission peuvent l'accomplir.

Si nous trouvons une telle équipe de chefs, alors nous pourrons espérer en la restauration de nos forces armées.

★★★

SOUVENIRS D'UN ÉMIGRÉ

par le COMTE DE MONTLOSIER

On a lu dans la Revue de Paris *de décembre les souvenirs du comte de Montlosier évoquant la Campagne de Valmy (1792). Après l'échec des armées alliées (Prussiens et Autrichiens), la compagnie d'Auvergne, formation d'émigrés à laquelle appartenait Montlosier, fut dissoute. Le comte, redevenu libre, gagna aussitôt Coblentz. Comme on va le voir, l'avance des armées françaises (Kellermann et Custine) ne lui permit pas d'y rester longtemps.*

QUAND j'arrivai à Coblentz, j'allai loger à cette auberge des Trois-Couronnes qui était devenue fameuse par la réunion habituelle des émigrés et les absurdités de toute espèce qui s'y débitaient. Parmi les singularités de ce temps, je ne dois pas oublier celle d'un jeune homme d'une très bonne famille de Bretagne, déjà enseigne de vaisseau, qui était devenu amoureux de la fille de l'aubergiste. On dit quelquefois « amoureux à la folie », ici c'est à la lettre. Cette jeune personne, que j'ai vue quelquefois, n'avait, ce me semble, ni dans la figure, ni dans les manières rien de très remarquable. Eh bien! elle avait inspiré une passion que je peux appeler extravagante. On me plaça précisément dans la chambre qu'avait occupée ce jeune homme. Elle était remplie de tous côtés, non seulement sur les murs, mais sur le plafond, de citations ou de vers de sa façon exprimant le délire dont il était possédé. J'aurais désiré copier quelque chose de ces homélies de ce nouveau Saint-Preux envers cette nouvelle Héloïse d'auberge. Je n'en eus ni le temps, ni la force. Je pris à la hâte un peu de repos et je partis, emmenant avec moi un valet de chambre de monseigneur l'évêque de Saint-Omer, que ce prélat avait été forcé de renvoyer, brave homme qui m'a rendu beaucoup de services.

J'avais perdu du temps, soit à cause des longs circuits de la Moselle, soit à cause de mon petit séjour à Coblentz, à l'effet d'écrire des lettres et de lire à mon aise les paquets accumulés qui m'avaient été adressés.

La vignette placée près du titre représente le comte de Montlosier en 1833 d'après un dessin inédit appartenant à M. Chavanis.

Ce retard pouvait avoir des dangers. Je savais qu'en outre des armées de Kellermann qui étaient derrière moi et qui me talonnaient, j'avais sur ma droite une autre armée qui, après avoir pris Spire, avait trouvé le moyen, je ne sais comment, de s'emparer de Mayence, et qui probablement s'avançait déjà sur Francfort. Cette armée était commandée par le comte de Custine.

Custine.

Ce Custine avait été mon collègue à l'Assemblée Constituante. Pendant longtemps nous avions siégé à côté l'un de l'autre, au côté droit, ce qui m'avait mis avec lui dans de bons rapports. Tout à coup — c'est lors du départ du Roi et de sa captivité à Varennes — voilà Custine qui nous échappe, qui demande du service au côté gauche, qui prête serment à l'Assemblée et qui se fait envoyer par elle en mission. J'en exprimais ma surprise au marquis de Saint-Simon [1].

— Cela vous étonne ? me dit-il. Voici ce qu'il nous a fait en Amérique. Dans les différentes affaires que nous avions eues, des colonels avaient perdu plus ou moins de monde de leur régiment. Custine, justement, n'en avait point perdu ou fort peu. Chagrin de cette différence qui lui donnait auprès des autres une sorte d'infériorité, il se permit l'atrocité suivante :

» Nous avions à longer une certaine forteresse. Il était inutile d'en approcher, il suffisait de passer à une certaine distance qui était hors de la portée du canon. Custine fait passer exprès son régiment sous le feu de la forteresse. Il y passe lui-même, il ne fut pas emporté, mais il perdit sans rime ni raison, uniquement pour ne pas se trouver inférieur dans ses rapports aux autres colonels, une bonne quantité d'officiers et de soldats qu'il pouvait conserver. »

J'ai appris dans la suite que le soir même de la prise de Mayence, soupant chez le gouverneur, il lui avait dit : « Le Roi est un homme perdu. Il n'a pas voulu se remettre à moi, comme je le lui ai proposé ; il a voulu périr, qu'il périsse. » Tel était Custine, devenu déjà la terreur de cette partie de l'Allemagne. Si je venais à être pris par quelque parti de son armée, il est probable qu'on me mènerait à lui et encore plus probable qu'un tel homme me ferait fusiller sur-le-champ.

Fuite devant l'armée Custine.

Quelles que pussent être à cet égard mes appréhensions je me fiais sur la diligence de la poste. En regardant sur ma carte, si je pouvais gagner une fois Kœnigstein, je ne doutais pas que je ne fusse hors de

1. Le marquis de Saint-Simon, député de la noblesse d'Angoumois aux Etats généraux, avait été le collègue de Montlosier. Il avait commandé un corps espagnol qui prit part à la guerre d'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique.

tout danger. Ayant pris peu de chose à Coblentz, je devais naturellement en route m'arrêter pour dîner. Cela ne me vint pas même à la pensée. Je ne pris d'autre soin que de hâter à chaque station le service de la poste, assez mal organisé en général en Allemagne. De cette manière, à la chute du jour, je commençai à m'approcher de Kœnigstein ; j'y arrivai au commencement de la nuit.

Je ne dois pas manquer d'observer qu'en descendant la montagne garnie de bois qui domine cette petite ville, mon domestique et moi nous nous trouvâmes saisis tout à coup l'un et l'autre d'une tristesse indéfinissable, tristesse que j'attribuai pour le moment aux cris lugubres d'une multitude de hiboux qui remplissaient ces bois. Une fois arrivé, mon domestique fait tout disposer pour un repas et un repos dont j'avais un grand besoin. Le couvert était mis. J'allais me mettre à table, lorsque tout à coup un bruit se fait entendre : « Les Français arrivent! Voilà les Français! »

Presqu'en même temps étaient arrivés à la même auberge cinq émigrés à cheval que je ne connaissais point. Nous sortons tous au même moment pour voir ce que c'était. Nous apercevons de loin, mais très distinctement, des torches et nous entendons le bruit des chevaux. En même temps, une multitude d'hommes de la campagne arrivent tout effrayés. Vite et vite ces messieurs montent à cheval. De mon côté, je me saisis à la hâte de ce qui me paraît plus précieux dans ma voiture, entre autres de quelque argenterie, y laissant plusieurs sacs d'écus qui me parurent trop pesants. Je mets tout ce petit bagage dans une serviette que j'attache devant moi, je recommande le tout pour le mieux à mon domestique et sors de la ville à pied avec ces messieurs.

Pendant quelque temps, comme ils n'allaient qu'au pas, je pus les suivre. Cependant, le parti de hussards que Custine avait envoyés sur Kœnigstein ayant entendu dire que des émigrés venaient de partir, ne s'y arrêtèrent pas. Ils se mirent à notre poursuite. Au bout d'une demi-heure nous aperçûmes derrière nous les mêmes torches et nous entendîmes le même bruit de chevaux qui, allant au trot, s'approchaient de plus en plus de nous et nous gagnaient. Ces messieurs prennent le parti de me laisser et mettent leurs chevaux au galop. Auparavant, un d'entre eux que je ne connais pas a la bonté, non sans quelque peine, de se charger de mon gros paquet qu'il me fera remettre dans la suite, comme il pourra.

Me voilà seul dans une contrée et sur un chemin inconnus. Pendant quelque temps j'essayai de doubler le pas et d'échapper par ma propre vitesse. Je m'aperçois bientôt, malgré mes efforts, qu'on prend sur moi de l'avance et que je vais être atteint. Je prends alors mon parti. Quoique la nuit fût pleine, j'avais cru reconnaître non loin de la route un tertre garni de broussailles. Je gagnai doucement ce tertre et je m'étendis tout de mon long dans ces broussailles. Le parti ennemi, qui pouvait être d'une dizaine d'hommes, me dépassa bientôt. Quand je les crus un peu

loin, je levai doucement la tête pour savoir, dans quel sens ils se dirigeaient. Tout à coup ils s'arrêtent et paraissent se concerter entre eux. Je remets aussitôt ma tête dans les broussailles. Quand ils eurent repris leur marche et que je les vis s'éloigner, je commençai à me relever un peu, mais j'attendis de les avoir perdus de vue pour me relever tout à fait.

Alors même, je ne savais plus où j'étais et de quel côté me diriger. En outre de la nuit pleine, comme le ciel était couvert de nuages, il m'était impossible de m'orienter. Je ne fis dès lors aucun mouvement. Au bout de quelques moments, le ciel s'étant découvert, je pus apercevoir au levant les Pléiades ; au Nord, la Grande Ourse et Cassiopée. Je me dis alors : voilà ici au Sud Mayence, puis Francfort : les ennemis sont de ce côté. Je pris à tout hasard et à travers champ, ma direction sur l'étoile du Nord. Je marchai longtemps, bien longtemps à travers une grande plaine, me sentant accablé de temps en temps de faim et de fatigue ; je n'avais rien pris dans la journée. J'aperçus sur la terre, près de moi, quelque chose de blanc : c'était une pelure de raves. J'essayai de la mettre dans ma bouche ; elle avait de la terre, je la rejetai et continuai ma marche. A la fin, il se présenta un chemin que je suivis. Il me conduisit vers une espèce de bourg. Ce bourg était muré et fermé. Il me parut impossible de m'y arrêter.

Il y avait près de quatre heures que j'étais en marche. En faisant sonner ma montre, il était déjà deux heures après minuit. Je marchai encore près de deux heures. J'arrivai enfin près d'un lieu que je pus juger par quelques apparences devoir être plus considérable. Alors même la route se partageait en deux : l'une à droite, plus battue, paraissait plus fréquentée ; l'autre à gauche était plus au Nord, direction qui me convenait. Je marchai pendant quelque temps le long d'un mur tout blanc qui me paraissait fort élevé. Là même j'aperçus une barrière ouverte ; au-devant de cette barrière, une route d'un marcher beaucoup plus doux. Je pris cette route. Je me trouvai alors dans je ne sais quelle enceinte qui me parut un bois. Tout à coup, à travers de grands arbres, il se présente devant moi, un peu sur ma gauche, comme un fantôme tout blanc d'une statue gigantesque. Je m'approche. Ce fantôme ne s'éloigne pas, mes cheveux se dressent sur ma tête, j'enfonce mon chapeau et je poursuis. Un autre fantôme de la même stature se présente sur ma droite et çà et là divers points blancs d'une forme particulière. Je poursuis encore, sans m'imaginer ce que tout cela peut être. J'aperçois à une centaine de pas une petite lumière qui s'avance vers moi. Quel bonheur ! Bientôt j'entends, sans pouvoir m'y méprendre, des mouvements à petits pas qui semblent se faire avec précaution et deux voix de femmes qui s'entretiennent ensemble à voix basse. A l'instant mon cœur se gonfle. J'allai précipitamment vers ces femmes. Aussitôt qu'elles m'aperçoivent, celle qui tenait la lanterne me la jette à la figure, en poussant un grand cri. Elles se mettent en même temps l'une et l'autre

à courir et disparaissent. Je continuai lentement et tristement ma marche lorsqu'une voix mâle, qui me parut terrible, me demanda en allemand qui est là et ce que je fais là. J'allai vers cette voix. C'était celle d'un factionnaire, je lui fis entendre comme je pus que j'étais étranger, égaré, malade, que j'étais arrivé de hasard dans ce lieu et que je désirais gagner la ville qui me paraissait proche. Le factionnaire me montra de la main le chemin que je devais prendre.

Hombourg.

J'arrivai à la ville. Mais je m'y trouvai tout aussi égaré que je l'avais été en rase campagne. Après avoir suivi plusieurs rues l'une après l'autre, je ne voyais nulle part rien qui pût me désigner une auberge. Il était quatre heures du matin, tout était dans le plus profond silence. Je pris alors une résolution hardie, ce fut de frapper à la porte de la première maison, quelle qu'elle fût, où j'apercevrais de la lumière. Je marchai longtemps. A la fin, j'aperçois sur ma droite une lumière qui me paraît être au troisième étage. Je m'avance vers cette maison. Je frappe une première fois assez doucement, puis une seconde un peu plus fort. Une troisième fois plus fort encore. A chaque fois, je regardai cette lumière, pour savoir si mon coup de marteau lui faisait quelque impression. A la fin, je la vois vaciller ; bientôt se mouvoir d'étage en étage ; je la suivais dans ses mouvements. Je compris que quelqu'un venait à moi. Bientôt, en effet, la porte s'ouvre. J'aperçois une dame de fort bonne mine qui me demande, en allemand, qui je suis et ce que je veux. Je lui réponds, en français, qu'elle entend fort bien, que je suis un Français égaré et accablé, qui lui demande un moment de repos et, s'il est possible, un bouillon ou une tasse de café, que je paierai ce qu'elle voudra. Elle me répond, en français, qu'elle n'a pas besoin de paiement. « Il me suffit, monsieur, puisque vous souffrez, de pouvoir vous être utile. Donnez-vous la peine d'entrer. Je crois qu'il y a du café de prêt, je vais vous faire préparer un bouillon. »

J'entre. On me fait passer dans un petit salon à gauche et reposer sur un canapé. Aussitôt, d'abord deux messieurs, puis un autre, puis deux autres encore viennent à moi. Me voyant l'uniforme de soldat émigré, ils commencent à me dire : « Comment, vous êtes émigré! Vous étiez de l'armée des princes ? Vous venez de Champagne ? Où est Dumouriez ? Que fait le duc de Brunswick ? Qu'a-t-on fait, que fait-on, que fera-t-on ? » Je prends le plus obligeamment possible la main d'un de ces messieurs, en le priant d'attendre encore quelque temps : « Quand j'aurai repris haleine et un peu de repos, je vous dirai tout ce que vous voudrez. » La bonne dame vient et m'apporte un bouillon et quelques viandes froides. La conversation alors s'engage. Je réponds à toutes les questions qu'on me fait. J'en avais à faire à mon tour. J'apprends que je suis à Hombourg, ville appartenant au landgrave de Hesse-Hombourg,

qui y fait sa résidence. Je me fais expliquer ce que c'est que le bois que j'ai traversé : c'est le parc du landgrave ; le factionnaire qui m'a interrogé : un soldat du poste qui est au château ; les fantômes et les points blancs que j'ai aperçus : ce sont des statues ou des vases de marbre. Je leur raconte l'aventure des deux dames, dont l'une m'a jeté au nez sa lanterne. Ils se regardent un moment entre eux, étonnés ; ils me racontent ensuite que c'est probablement la jeune princesse elle-même (elle est aujourd'hui mariée en Prusse), que le landgrave a jugé à propos de faire partir secrètement la nuit, sur le bruit de l'approche des Français. Ils ajoutent que la barrière que j'ai trouvée ouverte est la barrière même du parc. Les voitures que je n'ai pas aperçues étaient à peu de distance. La princesse avait dû, en effet, ainsi que sa dame d'honneur, être étonnée de trouver dans son parc un Français.

Quand cette conversation fut épuisée, je leur parlai de ma voiture et de mon domestique que j'avais laissés à Kœnigstein. Un de ces messieurs s'offre aussitôt pour me l'aller chercher et me la ramener. Son offre me fit plaisir. Je crus pourtant devoir le prévenir du danger qu'il pouvait courir, ainsi que de la présence probable des Français. Il me répondit en riant : « Oh! dans cette maison-ci, nous ne craignons pas les Français. Tenez, me dit-il, il vous faut parler franchement. Vous êtes ici, monsieur, chez de bons et braves Jacobins. Ils ne sont pas aussi diables qu'on vous les a dépeints. » Excepté le fils de la maison, c'étaient tous des Français, l'un musicien, l'autre peintre, l'autre fabricant d'instruments de mathématiques. Ils allaient, selon leurs diverses missions, l'un à Weimar, l'autre à Hambourg, le fabricant de mathématiques à Pétersbourg. « Nous avons dû, ajouta-t-il, nous réunir, pour régler ensemble quelque chose relativement à ces divers voyages. Mais soyez tranquille, nous vous rendrons tous les services qui dépendront de nous. » Celui qui se destinait pour Pétersbourg vient à moi et me dit : « Vous êtes probablement, monsieur, quelque seigneur français. Je conçois que la Révolution n'ait pas été de votre goût. Il faut prendre votre parti là-dessus. On l'appelle la Révolution française : il vaudrait mieux l'appeler la révolution du monde entier. Je vais partir pour Pétersbourg, j'y suis attendu depuis un mois, je ne suis qu'un simple fabricant d'instruments, mais notre partie est bien liée. Je puis vous assurer que, dans trois mois, il n'y aura pas plus d'empereur à Pétersbourg que vous n'avez actuellement de roi à Paris. Mon cher monsieur, la face du monde a changé à diverses reprises ; en ce moment, elle va changer encore. »

Pendant ce temps un cheval était prêt. Il était à la porte. Le bon Jacobin qui devait partir entre et me dit : « Auriez-vous la bonté, de peur de méprise, de me donner par écrit le signalement exact de votre voiture, ainsi que de votre domestique? » Je ne pouvais revenir d'étonnement de tant de bontés et de soins. Mon jeune homme pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans, petit, mais trapu et constitué en force. Je donnai le signalement qu'il me demandait du mieux que je pus. Il part.

Au bout de quelques minutes il revient. « Comme il est essentiel à Kœnigstein de ne pas faire méprises, me dit-il, je viens de trouver dans une auberge, à quelques centaines de pas de la ville, une voiture qui me paraît de la même couleur que celle dont vous m'avez donné le signalement. Venez-y, je vous prie, pour me dire si elle a quelque ressemblance avec la vôtre. » Je vais avec lui. Mais quelle est ma surprise, c'était ma propre voiture! J'aperçois en même temps, à quelque distance, François, mon domestique, qui se démenait tant qu'il pouvait à l'effet de se faire donner des chevaux pour Francfort.

Le parti de housards qui était à notre poursuite, plus empressé de nous atteindre que de s'arrêter à Kœnigstein, avait longé la ville et passé outre. Mon pauvre François avait été alors à un moulin. Il avait loué pour 12 francs deux chevaux qui, par la route de traverse, l'avaient mené à Hombourg. De Hombourg, il comptait aller à Francfort, où il me croyait. Il aurait demandé à la poste de la ville la liste des étrangers, il y aurait vu mon nom et ma demeure. Quelle fut la surprise de ce pauvre François en me voyant! Il me sauta au cou, tout en larmes et nous regagnons ma maison. La maîtresse me dit : « Monsieur, nous serions charmés de vous garder, mais notre maison n'est pas en très bon renom auprès du prince. Il sera mieux pour vous de nous quitter. » Je suivis son conseil mais je ne fus pas plutôt à l'auberge qu'un agent de police vint me signifier l'ordre de partir dans la journée. Je pris congé de mes bons Jacobins, qui m'offrirent de nouveau tous leurs services et je partis.

Montlosier gagne Bruxelles.

Ce n'était pas tout de partir, il fallait savoir où aller. Je n'avais nulle envie de renoncer à la Suisse, mais je m'étais détourné de la route. N'importe, il me faut me diriger vers le levant. Je trouverai bien ensuite quelque moyen de percer par la Bavière et la Franconie. Mon parti est pris, je me dirige sur Fulde.

J'y trouvai une multitude de fugitifs de Francfort, qui était déjà envahi par Custine. Je trouvai une dame hongroise qui m'assura que la Hongrie était le meilleur pays du monde, qu'on y vivait pour rien. Un autre m'exhorta à aller à Berlin. Ce qui dominait là cependant c'était le banquier Bethmann, dont j'avais beaucoup entendu parler. Comme malgré toutes les exhortations j'avais l'idée de la Suisse et qu'il m'était plus commode d'avoir des rapports avec Bâle ou Genève qu'avec Bruxelles où j'avais laissé mes fonds, je proposai à M. Bethmann de prendre mes papiers sur Bruxelles et de m'en donner sur la Suisse. « Je ne suis pas ici pour faire des affaires, me dit-il, cependant voyons vos papiers. » Je les lui montrai. « Oh! mon ami, me dit-il, je connais votre endosseur, il est bon ; cependant, je vous préviens que vos traites sont échues depuis un mois et que, selon nos lois de commerce, votre

endosseur peut vous alléguer que, ne vous étant pas présenté à terme, il est dispensé de payer. Cela ne se fait pas ordinairement, mais dans un temps comme celui-ci, il faut avoir de la méfiance. Vous m'avez dit que votre tireur est peu sûr ; si j'ai un conseil à vous donner, c'est de n'aller ni en Suisse, ni en Prusse, ni en Hongrie, mais de gagner bien vite Bruxelles, heureux si vous arrivez à temps, car j'entends dire que Dumouriez s'y est porté avec toute son armée. »

En matière de lettres de change, je n'en savais pas tant. Il ne s'agissait pas moins que de 30 000 francs. Il me fallut renoncer à mon voyage de Suisse.

Lorsque je ruminais en moi ces pensées, un émigré passa avec deux chevaux de voiture dont il n'avait que faire. J'achetai ses deux chevaux et me dirigeai avec le bon François dans l'intérieur de l'Allemagne, vers le Nord, dans la direction que je tins. Il y avait bien une espèce de grande route, mais c'était la plus singulière chose de monde que cette grande route. Il y avait des marais, on ne s'en embarrassait pas. On pavait la route avec des fagots bien agencés les uns à côté des autres ; de cette manière on n'allait pas trop mal. Dans cette traversée, j'éprouvai la plus singulière contrariété qu'on puisse imaginer.

Mon domestique François, ancien valet de chambre d'évêque, avait avec moi les manières les plus respectueuses. Non seulement il ne parlait de moi et à moi qu'à la troisième personne, quelquefois même je soupçonne qu'en raison de ses anciennes habitudes il lui échappait de dire *monseigneur*. De plus, à la station du dîner ainsi qu'à celle du soir, il avait l'attention de prendre dans ma voiture, en grande cérémonie, une cassette en bois d'acajou où se trouvaient ce que j'avais d'or et quelques sacs d'écus. Frappé de ces circonstances, il vint à la pensée de quelques personnes de me prendre pour un prince français fugitif voyageant incognito. Ce soupçon, formé à une première station, étant devenu une certitude à la seconde, cette impression s'établit bientôt sur toute la route. Dans les premiers temps, je remarquai qu'à mon arrivée le bourgmestre envoyait chez moi un poste de soldats, avec un factionnaire à ma porte. Je crus que c'était une simple mesure de police pour me délivrer d'une foule de curieux et de mendiants qui m'assiégeaient. J'eus bientôt lieu de soupçonner que c'était pour me faire honneur, mais pourquoi et dans quel objet? J'aurais fort bien supporté cet honneur, mais il fallait le payer. Quand je donnais 6 francs on murmurait, 12 francs étaient peu de chose. Surtout pour la nuit, il fallait absolument un louis. A la fin, quelqu'un qui parlait français m'ayant appelé *altesse*, je devinai ma qualité de prince. J'eus beau affirmer que je n'étais pas prince, mais un simple émigré français ; j'eus beau charger mon domestique de faire la même protestation partout où je m'arrêterais, il la fit si mal qu'à la prochaine station, au lieu d'un simple factionnaire à ma porte, j'eus un poste entier. J'arrive ainsi à Hamm.

Je me réfugiai au café. Je savais que j'y trouverais sinon les papiers

de France, au moins *la Gazette de Leyde*, qui était en grande renommée alors. Quand j'arrivai, il y avait à ce café peu de monde, il fut bientôt plein. Occupé à lire les nouvelles de Paris, quand je relevai un moment la tête, je me vis entouré d'une foule prodigieuse qui me regardait attentivement sans mot dire, et ce n'était pas seulement la salle du café : en dehors, il y avait foule aux fenêtres.

C'est pourtant à Hamm que ma principauté m'abandonna. J'eus un grand bonheur à m'en voir défait. Il n'est pas possible d'imaginer un pays plus curieux que cette Westphalie. Il ne s'y trouve pas du tout d'auberge. Ça n'y fait rien. Vous allez tout simplement dans la première maison que vous reconnaissez pour être un peu considérable, on vous y reçoit, non pas seulement sans peine, mais avec empressement et, si vous êtes français, on est bien plus empressé encore ; on ne sait quel honneur vous rendre. Dans plus d'une occasion j'avais pu m'en apercevoir. Dans l'occurrence suivante j'en fus encore mieux convaincu.

Hospitalité westphalienne.

Me trouvant dans un grand village où j'étais arrivé assez tard et ayant pris refuge, comme d'usage, dans une maison qui à son apparence me parut celle d'un bon fermier, comme j'avais froid, je me retirai bien vite dans une petite chambre où il y avait un bon poêle et où mon domestique me porta aussitôt mes effets. Cette chambre, outre la fenêtre qui donnait en dehors, en avait une en dedans, à peu près semblable à celles qui existaient autrefois dans les réfectoires de maisons religieuses. Tout le monde vint bientôt me considérer par cette lucarne. Je ne fis pas, j'en conviens, beaucoup d'attention à je ne sais combien de figures de grand'mères ou de grand'tantes qui vinrent là. Tout cela bientôt s'en alla. Il me vint alors une fort jolie personne qui, après m'avoir salué à deux reprises, se mit à travailler à un rouet près de moi et en face de moi. Là, elle me regardait avec je ne sais quel air d'intérêt mêlé de compassion qui me charmait. Après quelques sourires, elle m'adressa quelques mots dans son allemand que je ne compris pas. Elle me fit signe alors d'aller à elle, j'y allai. Ne sachant que lui dire, je me mis, ne sachant faire mieux, à la baiser au front, ce qui lui fit grand plaisir. Je me mis alors à la baiser sur les deux joues, ce qui la charma. Enhardi, j'écartai un peu son fichu, cela l'étonna, mais elle me laissa faire. Je l'écartai encore davantage, elle sourit et rougit. Cette jeune personne pouvait avoir vingt-trois à vingt-quatre ans.

Une sœur à elle survint ; elle avait plus d'embonpoint. Elle était moins jolie, elle avait surtout les lèvres trop fortes. Je lui fis, en présence de sa sœur, les mêmes caresses qu'elle accepta. Une troisième survint, elle pouvait avoir de quinze à seize ans, brune mais fraîche et jolie comme un ange. Je la baisai comme ses sœurs sur le front, puis sur les deux joues ; mais quand je voulus écarter son fichu, cela ne lui plut

pas, elle se tourna vers sa sœur aînée. Celle-ci lui dit deux ou trois mots que je ne compris pas. Ses deux bras tombèrent alors de chaque côté; elle me laissa, avec l'apparence de quelque souffrance, découvrir son sein. Appelé au moment même pour souper, je quittai ces trois jeunes personnes, plus étonné et plus ému que je ne saurais dire. Au bout de quelque temps cependant, quand je fus seul, je commençai à me reprocher des procédés auxquels je trouvais, avec beaucoup de raison, de la légèreté et une grande inconvenance. D'ailleurs, je n'étais pas là dans un cabaret, mais dans une maison hospitalière. N'avais-je pas manqué à la délicatesse?

Comme j'étais triste et mécontent de moi, voilà que, dans le cours de mon service, mon domestique se mit à dire : « On est fort occupé là-bas de monsieur le comte, ou du moins j'ai compris qu'on s'occupait beaucoup de lui. » Il me vint alors en idée que le père et la mère, à qui les jeunes filles auraient fait leur confidence, avaient pu se plaindre de moi. Je le demandai aussitôt : « Oh! non, me dit-il, bien au contraire. Ils sont charmés; tout cela va monter et vous inviter à déjeuner demain matin avec eux, en famille. » Ils m'arrivent en effet, bientôt : le père, la mère, la grand'mère, tout cela me prenait la main et me témoignait comme ils pouvaient la satisfaction de m'avoir chez eux, ainsi que des remerciements, des marques d'amitié que j'avais données à leurs filles. Celles-ci voulurent elles-mêmes me servir à souper. Elles traitèrent également bien mon gros réjoui de domestique.

Le matin, leur respectable père entra dans ma chambre et me lut, dans un papier, les paroles suivantes qu'il s'était fait dicter en mauvais latin :

« *Domine, scio quia infelix es. Si vis nobiscum tabernaculum eligere, facias. Filiae meae diligunt te multum. Ego ipse praesentiam tuam in gaudio habebo.* » (« Monsieur, je sais que vous êtes malheureux. Si vous voulez établir votre demeure parmi nous, faites. Mes filles vous aiment beaucoup; moi-même je serai joyeux de votre présence. »)

Je répondis, en presque aussi mauvais latin, que des affaires les plus urgentes m'appelaient à Bruxelles, qu'à mon retour je tâcherais de passer chez lui et que je serais heureux de le revoir. Après cela, il me conduisit dans une grande salle commune, au milieu de laquelle, sans aucune espèce de cheminée, un feu était allumé, comme il pourrait l'être dans un bivouac. Je regardai avec attention ce que devenait la fumée. Le toit étant très élevé, on en voyait de gros flocons rôder de toutes parts, cherchant à s'échapper où ils pouvaient et comme ils pouvaient.

Après un déjeuner qui fut copieusement servi et où je mangeai surtout des tranches de jambon que je trouvai excellentes (j'ai su dans la suite que, selon l'usage du pays, c'était du cochon cru), je pris mes dispositions pour partir. L'aînée des deux filles vint à moi et quoi que je pusse faire, elles voulurent absolument m'accompagner, toutes trois, environ un

quart de lieue hors du village. Alors, elles me dirent adieu en pleurant. Je les embrassai. J'étais tenté de pleurer comme elles.

Dans la suite, ayant raconté à mon ami, le marquis de Folleville, cette aventure qui l'amusa beaucoup, un Allemand qui était présent me dit que, très probablement, ces jeunes personnes et leur famille avaient pensé que c'était une sorte de salut en usage en France, parmi les personnes de grande distinction. Si cela est, j'ai laissé dans ce village une notion bien juste des usages de la France!

Inconscience des Émigrés.

Je continuai ma route vers Düsseldorf, à petites journées, ce qui me parut bien long. Ce n'était pas moi seul qui me trouvais errant, ainsi dans cette partie de l'Allemagne. Étant à Fulde, le Français qui m'avait vendu ses chevaux me raconta avoir été témoin sur sa route de la scène la plus singulière. C'étaient deux grandes voitures d'émigrés qu'il avait rencontrées à l'embranchement de deux chemins, dont l'une dirigée vers Cassel, l'autre vers Gotha. A cet embranchement, les voitures étaient arrêtées et un colloque s'était établi d'une voiture à l'autre. De la première, une voix s'élevait disant : « Liberté, *libertas*, je veux aller à Gotha, il y a de belles porcelaines. » De la seconde, une voix s'élevait disant : « Non, il faut aller à Düsseldorf, nous y trouverons madame de Matignon. » D'autres voix s'élevaient en même temps pour l'un ou l'autre parti. On remarquait, par les différentes portières, un prêtre qui avait l'air de l'aumônier de la famille et deux jolies petites filles de sept à huit ans qui avaient aussi leur avis. Pendant que tout cela criait et se contestait, les postillons étaient fort ennuyés. Dans le fait, comme on était parti précipitamment à l'approche des Français, tout ce qu'on avait pu faire avait été de charger les voitures et de prendre la première direction sans savoir où l'on irait. A la première bifurcation de route, il fallait prendre un parti. La majorité se déclara pour Düsseldorf, par Cassel. Les voitures se mirent en mouvement.

Comme je tenais la même route, je les rencontrai. Ne reconnaissant personne, je passai outre, mais je fus reconnu moi-même. Le soir, je vis arriver à mon auberge deux messieurs, dont l'un était M. de Médavi, que j'avais vu quelquefois à Paris, notamment au Salon français que nous avions contribué l'un et l'autre à fonder. Ils me demandèrent au premier abord beaucoup de détails sur la campagne, sur les desseins intérieurs des princes et des cabinets. Ils me croyaient sur tout cela beaucoup plus instruit que je ne l'étais. M'ayant invité à déjeuner pour le lendemain, j'y allai. Je trouvai là une jeune femme grande, jolie, de manières distinguées et agréables, une belle-mère un peu âgée mais qui me parut tout à fait aimable. C'était madame de Monregard, une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables que j'ai vues dans ma vie. Elle avait avec elle une présidente de Bretagne qui avait toutes les

allures d'une présidente et deux petites filles fort gentilles. Avec deux grandes voitures et encore une voiture de suite, un tel appareil pourrait faire croire que ces personnes étaient fort riches. En France, c'est vrai. Mais là, elles avaient à peine, comme je l'ai appris depuis, de l'argent pour leur route. Cela ne leur donnait aucune inquiétude. Prises à l'improviste, elles n'avaient ni crainte du présent, ni méfiance de l'avenir. Comme j'entrais, quelqu'un voulut parler des succès des Français : « Bah! répondit madame de Monregard, l'Empereur va rassembler *quelques personnes* ; dans un mois tout sera fini. » Tout le monde alors de rire et moi aussi. J'étais arrivé à ce déjeuner fort triste ; quand je vis toute cette famille en gaîté, je me mis en gaîté aussi. Le déjeuner fut aussi brillant, aussi élégant qu'il aurait pu l'être à Paris.

Cologne et Düsseldorf.

De retour chez moi, cette gaîté m'abandonna. Je redevins triste et sérieux, comme raisonnablement je devais l'être. Je continuai ma route sur Düsseldorf où s'étaient rendus, avec la famille voyageuse dont il est mention, beaucoup de Français. J'arrivai de là à Cologne, où je devais m'arrêter pour voir le banquier Frank, que je voulais consulter sur mes affaires.

M. Frank me reçut très bien. Avant de prendre aucun engagement relativement à mes effets, il voulut écrire à Bruxelles. Il me pria d'attendre quelques jours.

Mais que faire à Cologne? Heureusement, dans cette ville comme dans toutes les grandes villes d'Allemagne, il y avait alors des cabinets littéraires où l'on recevait régulièrement les ouvrages nouveaux et les papiers de France. J'y trouvai le comte de Romanzoff [1] qui s'y était rendu, je crois aussi comme moi, pour des affaires d'argent. J'avais conservé des relations avec le maréchal de Castries. M. de Romanzoff avait été prévenu par lui qu'il m'y trouverait. Réduit comme moi pour toute société au cabinet littéraire, dès qu'il m'aperçut il vint à moi d'une manière fort aimable et, sans autre préambule, il me parla des tracasseries que j'avais éprouvées à Coblentz [2]. Il me rendit compte à ce sujet de beaucoup de détails que j'ignorais. « Au surplus, ajouta-t-il, on vous estime, on n'estime point d'Antraigues [3], dont on se sert, et tôt ou tard on vous rendra justice. » J'allais dire quelque chose moi-même de ces tracasseries, il m'interrompit : « Oh! si vous saviez, ajouta-t-il, les traverses que j'ai éprouvées moi-même à Pétersbourg, vous frémiriez. L'Impératrice, ma souveraine, est une femme dont la volonté est d'être

1. Envoyé par l'impératrice Catherine auprès des princes français émigrés.
2. Montlosier, monarchiste modéré, avait été vivement attaqué par les émigrés partisans de la monarchie absolue.
3. Antraigues appartenait au clan des royalistes « ultra ».

juste, mais qu'on trompe tant qu'on peut et qui souvent est mal entourée. »

Nous traitâmes ensuite des affaires de la France. Il convint des fautes du duc de Brunswick, de l'insuffisance des moyens employés, de la nécessité de revenir avec des forces plus considérables. Il m'en donna l'espérance, presque l'assurance.

Pendant que j'étais occupé à me remettre au courant des événements de la France que j'avais perdus de vue, M. Frank reçut de Bruxelles, au sujet de mes affaires, des informations qui y exigeaient ma présence. D'après son avis, je partis pour Bruxelles.

A ce sujet, ce qui pourra paraître étonnant, c'est que ni à Cologne, encore qu'on y reçût les papiers de France tous les jours, ni parmi les voyageurs qui se trouvaient avec moi dans la voiture publique personne ne savait ni la retraite de l'armée autrichienne sur Cologne, ni les mouvements de l'armée française qui la poursuivait. A la première station, nous rencontrons des bataillons d'avant-garde de l'armée autrichienne. Cela ne fit impression ni sur le conducteur ni sur aucun de nous. Nous poursuivons. A la seconde station, après avoir traversé le corps d'armée, comme on s'arrête pour déjeuner, je trouve à l'auberge plusieurs officiers autrichiens de l'arrière-garde. Je m'établis à déjeuner avec eux. Après déjeuner, comme j'allais remonter en voiture, un d'eux me demande obligeamment où je vais. Je réponds : « A Bruxelles. » — « Ne seriez-vous pas émigré? » — « Oui. » — « Qu'allez-vous faire? Vous allez vous trouver au milieu de l'armée française qui nous suit. » — « Elle vous suit! Je n'en savais rien. » — « Oh! venez, dit-il, vous allez la voir. » Il me mène en même temps sur une hauteur de laquelle j'aperçois très bien l'avant-garde qui était en marche. Je laisse là la voiture publique et m'en retourne comme je peux à Cologne.

On ne s'y attendait en aucune manière à voir l'armée autrichienne, encore moins l'armée française. Les officiers autrichiens qui m'avaient informé de leur retraite m'avaient bien dit qu'ils comptaient demeurer à Cologne et s'y défendre. Mais selon mes calculs, je pouvais croire que M. de Clerfayt ne tiendrait pas là. Je pris aussitôt ma résolution. Après avoir recommandé mes affaires à M. Frank, je partis pour Düsseldorf.

En chemin, je rencontrai deux bons émigrés, établis dans une petite maison de paysan assez propre, sur le bord de la route. Dès qu'ils m'aperçurent, me reconnaissant pour Français, ils vinrent à moi et me demandèrent des nouvelles. Quand je leur appris les approches de l'armée française, ils furent presque au désespoir. « Voyez cette maison, me dirent-ils, nous y étions si bien. » Il leur en coûtait 18 francs par mois, au moyen de quoi ils étaient logés, nourris, chauffés. On leur donnait, en outre du café deux fois par jour. Ils regrettaient beaucoup leur établissement et surtout leurs hôtes.

Au surplus, on ne peut se faire une idée du bon marché de toutes choses à cette époque en Allemagne. En 1792, la table d'hôte à la meil-

leure auberge de Bruxelles était à 23 sous ; à Bonn, où il y avait une auberge superbe, ainsi qu'à Cologne, tout était de même au plus bas prix. A Düsseldorf, où je pris un logement presque magnifique (c'était celui même qu'avait pris en passant M. le comte d'Artois), il ne m'en coûtait pour ce logement que 36 francs par mois. J'étais servi et chauffé par-dessus le marché. Je m'établis à Düsseldorf et y passai l'hiver. Ce ne fut pas tout à fait de ma volonté.

Offre de venir en Vendée.

Je m'étais conservé en correspondance avec le maréchal de Castries [1]. Aussitôt que j'eus appris à Cologne, par les papiers de France, les mouvements de la Vendée [2], je me hâtai de lui écrire (il était alors à Hamm avec les princes). Je le priais de demander pour moi à Leurs Altesses Royales la permission de me rendre à la Vendée, avec cinq de mes camarades dont je connaissais le caractère déterminé, leur affection pour moi et leur dévouement à la cause royale. L'un d'eux était mon frère chéri [3]. Les circonstances pouvant gêner les princes relativement à toute espèce de sacrifice d'argent, j'offris de ma part une contribution de 500 louis, qui serait à répartir, sous ma direction, entre mes cinq camarades. Je réservais 500 autres louis pour moi, dont je disposerais selon les événements. Je demandais en même temps s'il ne paraîtrait pas convenable, attendu mon zèle connu et mes services passés, de me donner telle mission et tels pouvoirs qui me rendraient capable de concourir avec plus d'avantage au service du Roi et des princes dans un pays où, sans cela, n'étant pas connu, mon influence ne serait peut-être rien, mes services, peu de chose. Je ne dissimulai pas à M. le maréchal que le mouvement de la Vendée, tel que les papiers de Paris le présentaient, ne me paraissait encore qu'une simple mutinerie. Pour lui donner le caractère et l'importance de guerre civile, il fallait, selon moi, l'attacher à de grands intérêts civils, coaliser ces intérêts de campagne qui n'avaient encore qu'une couleur religieuse à des intérêts de cité, tels par exemple que de résistance à la tyrannie, ainsi qu'à tous les éléments de liberté constitutionnelle tels que la raison pouvait les concevoir dans une monarchie où désormais tous les intérêts seraient représentés, la puissance limitée.

J'espérais, je ne doutais même pas, qu'on s'empresserait d'accepter mes offres. Je m'attendais même, je dois le dire, à des remerciements.

1. Il avait la direction politique du parti des princes.

2. La grande insurrection n'éclata qu'en mars 1793, quand fut promulguée la loi sur la conscription ; mais des troubles locaux, provoqués par des questions d'ordre religieux, se produisirent au mois d'août 1792 dans les départements des Deux-Sèvres et de la Vendée. Ce sont ceux dont parle ici Montlosier. Les princes, comte de Provence et comte d'Artois, s'établirent à Hamm à la fin de décembre 1792 et en janvier 1793.

3. François-Sébastien de Reynaud, de sept ans plus âgé que Montlosier.

On ne m'en fit point. Bien plus, on ne me fit pas de réponse. J'écrivis de nouveau au maréchal, cette fois avec ménagement. Il ne me répondit pas. J'écrivis alors d'impatience, il me répondit avec humeur. J'appris bientôt, par une lettre de M. d'Aubier, mon parent, qui se trouvait alors à Hamm, la raison de cette singularité. Quoique dans mes propositions je n'articulasse pas nommément le système des *deux Chambres*, il suffisait qu'on pût en entrevoir la possibilité [1] pour n'accorder aucune suite à des propositions qui pouvaient donner quelque accès à une opinion aussi funeste. J'appris dans la suite qu'en cas de départ avec mes compagnons, on s'était arrangé pour nous discréditer d'avance et attirer sur nous la méfiance autant que possible.

Je ne partis pas, à mon grand regret. Je m'établis à Düsseldorf. La ville était depuis longtemps remplie de Français. J'y trouvai la famille voyageuse dont j'ai déjà parlé ; en même temps, le baron de Breteuil, madame de Matignon, la plus brillante société de Paris. Tout cela n'était pas sans amabilité, mais il serait aussi facile de faire comprendre le français à un Chinois ou à un Iroquois nouvellement arrivés à Paris qu'il n'eût été facile sur les affaires du temps de faire entendre raison à une multitude de gens d'esprit, habiles même pour les choses d'un autre temps, mais qui appliquant aux événements nouveaux leur esprit, leur instruction, leurs habitudes d'autrefois, étaient absurdes autant que possible.

A Bruxelles.

Enflé de la victoire de Jemmapes (6 novembre 1792), Dumouriez, qui s'enfonçait de plus en plus dans la Hollande, ne manquait pas de faire retentir à la tribune de l'Assemblée les nouveaux grands faits de la prise de Gertruidenberg et de Bréda. Cependant, une armée anglo-hollandaise de près de soixante mille hommes se formait derrière lui et sur son flanc gauche. Le maréchal de Cobourg, de son côté, à la tête d'une armée déjà victorieuse devant Maëstricht, s'avançait repidement dans les Pays-Bas sur son flanc droit. Encore un peu de temps, Dumouriez allait se trouver enfermé dans la Hollande et séparé de la France. Il comprit le danger et rétrograda aussitôt sur le Brabant. Rencontrant là l'armée autrichienne, il livra et perdit la bataille de Neerwinden [18 mars 1793]. Les conséquences de cette défaite furent l'évacuation des Pays-Bas. A cette nouvelle, je me hâtai de gagner Bruxelles, où m'appelaient depuis longtemps, comme on a vu, mes affaires d'argent.

Ces affaires se terminèrent d'une manière assez fâcheuse. Au premier moment où j'abordai mon endosseur, il déclara ne faire aucune difficulté d'acquitter les traites qu'il avait endossées. Mais il y mit pour condition

1. Montlosier était partisan d'une monarchie constitutionnelle avec deux Chambres, système qui faisait horreur aux émigrés intransigeants.

expresse que ce serait en papier sur la France. Or, par l'état du change et à raison des assignats, ce papier perdait énormément : de 30 000 francs que j'avais déposés, il m'en resta à peine 15 000 à 16 000. Je remis ce qui me revenait, avec quelques autres petites sommes, au banquier Romberg. Dégagé de mes affaires d'argent, je me mis à regarder avec attention ce qui se passait autour de moi.

J'étais le premier Français arrivé à Bruxelles et j'avais eu de la peine à y trouver un logement, les émigrés arrivant de tous côtés par milliers. Franchement, tout cela n'avait pas le sou. N'importe, ils s'emparent des plus beaux logements de la ville. Toutes les maisons autour du Parc sont occupées par eux. Il aurait bien fallu que quelqu'un osât douter de leur solvabilité! Ce n'est pas assez des maisons du Parc ; bientôt, dans le Parc même, il n'y a plus de place à la promenade que pour eux. Les dames de Bruxelles avec leurs talons hauts, leurs robes mal faites, leurs bonnets mal montés, se voient un objet de ridicule et n'osent se montrer. Nos jeunes gens partageant l'air de supériorité de nos dames, Bruxelles parut être de nouveau au pouvoir des Français. La ville en était pleine. Madame de Monregard et sa famille, que j'avais laissées à Düsseldorf, se contentent d'abord de venir à Aix-la-Chapelle. Elles n'y peuvent tenir, les voilà à Bruxelles.

Tout cela était triomphant. Encore quelques jours, disait-on, et nous sommes à Paris. Tout ce qui s'ajoutait de projets, de folies, quelquefois de fureurs, est inimaginable. Un jour, dans le salon de madame de Monregard, quelqu'un (c'était un de nos plus raisonnables) se met à dire qu'il est pour l'ancien régime, moins les abus. « Les abus, reprend madame de Monregard, mais c'est ce qu'il y avait de mieux! » Nous nous mettons tous à rire. Cette femme, particulièrement aimable, avait de la déraison sans doute, mais sa déraison à elle était si douce, si gracieuse, si indulgente pour tout le monde! Voltaire disait qu'en littérature tous les genres sont bons, excepté le genre ennuyeux. Auprès de madame de Monregard, toutes les opinions étaient bonnes, excepté, disait-elle, les opinions ennuyeuses. Il y a deux choses qu'elle ne pouvait supporter dans les conversations politiques : c'était la pédanterie et la colère. Du reste les absurdités ne lui faisaient rien. Je me trompe : pour peu qu'elles fussent ingénieuses, elles lui convenaient tout à fait.

De ce côté, nous étions en fonds ; les avertissements des hommes les plus raisonnables, les revers des années passées n'avaient rien changé aux dispositions. Ils n'avaient fait, au contraire, que les animer. Si on veut en croire un Père de l'Église : « Nous nous sommes donc trompés, disent les damnés en enfer, *ergo erravimus*. » Je trouvais que ces damnés étaient des gens de bon sens. Mon Dieu! me disais-je, si Dieu voulait bien envoyer quelques-uns de ces damnés à nos hommes d'État, peut-être à force de temps parviendraient-ils à leur faire répéter les mêmes paroles.

Point du tout! C'était merveille que tout ce que nous avions dit, tout

ce que nous avions fait. D'un autre côté, tout ce qui s'était dit, tout ce qui s'était fait hors d'une certaine opinion était non pas seulement de l'erreur, mais de la scélératesse. Les coupables ne méritaient pas seulement le blâme, mais le supplice...

Exaspération contre les monarchiens.

Toute l'émigration étant montée sur ce ton, dès qu'on eut appris dans les diverses parties de l'Allemagne la mauvaise issue de la campagne de Champagne, ce fut contre le système des deux Chambres [1] et contre les monarchiens un nouveau déchaînement de fureur. Au premier moment, un homme que j'ai connu, fort estimable, respectable même à beaucoup d'égards, l'abbé d'Andresel, se met à attaquer M. de Lally [2] on va voir à quelle occasion. Cet abbé a fait le vœu de Jephté : ce qui se rencontrera devant lui au premier abord doit être immolé. Or, c'est M. de Lally qui s'est présenté à lui. Il lui adresse un pamphlet sanglant.

Il n'était pas à cet égard le premier. Rivarol avait déjà parodié de la manière la plus insultante le discours que M. de Lally avait prononcé au Roi à l'Hôtel de Ville [3]. Ces mots « *le voilà ce Roi* », répétés jusqu'à trois fois, étaient produits comme une paraphrase de l'*ecce homo* de Pilate.

Des pamphlets extrêmement âcres de M. Ferrand se joignirent à ces pamphlets. Mallet du Pan nous ayant envoyé de Genève un écrit sur la Révolution [4], cet écrit eut beau avoir l'approbation des principaux cabinets, M. Pitt lui-même eut beau le célébrer, il fut pour les émigrés qui s'y trouvaient censurés un nouvel objet de déchaînement.

Ce n'est pas tout. Il y avait autrefois, sous Louis XV, un abbé qui fréquentait habituellement le Palais-Royal et que tout le monde appelait l'abbé *Trente mille hommes*, parce que, dans toutes ses conversations sur nos affaires étrangères, sa solution était : « Eh bien! on fera marcher trente mille hommes. » Nous eûmes de même à Bruxelles, pour l'ennui de quelques-uns, car il était rabâcheur, mais pour mon plaisir à moi, car je le trouvais fort original, un abbé dont peu de personnes savaient le véritable nom, mais que nous appelions tous l'*abbé Roulé*, parce qu'il avait fait serment de garder ses cheveux roulés jusqu'à la contre-révo-

1. Voir à ce sujet la *Revue de Paris*, de décembre 1950. Dans leur folie, les émigrés « intransigeants » détestaient les « monarchiens » conciliants (ceux qui, comme Montlosier, auraient souhaité un accord avec les modérés demeurés en France) plus encore que les Jacobins.

2. Le comte de Lally-Tollendal, député de la noblesse de Paris à l'Assemblée constituante.

3. Le 17 juillet 1789, quand Louis XVI vint à Paris, trois jours après la prise de la Bastille.

4. Mallet du Pan était un modéré, comme Montlosier... et comme Louis XVI lui-même (voir *Revue de Paris* de décembre 1950).

lution. Cet abbé, qui allait partout, allait aussi chez Rivarol [1]. Non seulement il professait comme tout le monde une grande inimitié contre Mallet du Pan et tous les monarchiens, mais encore il avait pour principe que, dans un État les arts et les sciences ne sont au moins d'aucune utilité. Il soutenait cette doctrine avec chaleur, quelquefois avec talent. Un jour que Rivarol blâmait une certaine mesure du moment : « Si on avait eu un peu d'esprit, disait-il, on aurait pris telle précaution, évité telle faute. » L'abbé se levant tout à coup : « De l'esprit! de l'esprit! monsieur de Rivarol, c'est l'esprit qui nous a perdus. » Rivarol répartit : « Pourquoi ne nous avez-vous pas sauvés ? »

Ces dispositions des émigrés me mettaient au désespoir, car elles m'ôtaient jusqu'à la dernière espérance de pouvoir rallier (ce qui était si nécessaire) la France du dehors avec quelque chose de la France du dedans. Jamais cependant un tel rapprochement n'avait paru plus facile. A chaque jour, à chaque moment, il se passait des événements qui offraient des chances favorables. Tout annonçait que Dumouriez, qui avait remplacé M. de La Fayette, serait obligé de suivre son exemple (et d'émigrer)... [2]

Mallet du Pan à Bruxelles.

Les fureurs étaient à leur comble, lorsque Mallet du Pan imagine de venir me voir à Bruxelles. Il m'annonce qu'il part, il est parti. A son arrivée (12 juin 1793), je m'arrange pour qu'il ait auprès de moi tous les agréments dont je puis disposer. Je le mets en rapport avec l'abbé de Pradt, Rivarol, l'abbé de Tressan, le chevalier de Panat, le comte François de Saint-Aldegonde et plusieurs autres personnes considérables entre les émigrés. Cependant, je fus averti d'éviter la promenade du Parc où se trouvait habituellement une troupe d'étourdis que son nom seul mettait en fureur [3]. Point du tout! Cette promenade du Parc que je voulais éviter, c'est précisément ce qu'il me demande. Il y mit une telle insistance qu'il me fut impossible d'éluder. Il était curieux comme un enfant de toutes ces figures d'émigrés. Je fus informé aussitôt qu'il serait insulté, qu'on lui marcherait sur les pieds, qu'on le heurterait, qu'on le coudoierait. Ne voulant pas absolument laisser outrager un de mes amis à côté de moi, je m'acheminai avec lui, décidé à repousser la violence et ayant eu pour cela la précaution de mettre deux pistolets dans mes poches. Nous entrâmes ainsi dans la promenade, moi lui donnant

1. Il s'agit, bien entendu, du spirituel et célèbre écrivain anti-révolutionnaire. Il s'était réfugié à Bruxelles.

2. C'est ce qui arriva en effet. Dumouriez passa dans le camp autrichien, mais l'événement n'eut aucune influence sur l'issue de la guerre.

3. Toujours pour la même raison qui nous paraît si surprenante : la fureur des émigrés ultra-royalistes contre les émigrés modérés qui se fussent accommodés d'une monarchie constitutionnelle.

le bras et enfonçant de temps en temps mon chapeau sur ma tête pour bien faire comprendre que je prendrais pour moi toute insulte qui lui serait faite. Il y eut quelques rires, quelques chuchotements, du reste point d'insulte. Je m'en réjouissais lorsqu'en rentrant je reçus une lettre, de Londres de M. Malouet [1], qui m'annonçait son arrivée. Lui aussi, m'ayant montré le désir de se rencontrer à la promenade avec *ces fous d'émigrés* (c'est ainsi qu'il les appelait), il fallut encore le satisfaire après avoir pris les mêmes précautions. Mallet du Pan avait un extérieur rude et un air repoussant. Malouet, au contraire, avait tant de grâce dans les manières, quelque chose de si bienveillant et de si obligeant pour tout le monde que tout le monde le fut pour lui.

Départ pour l'Angleterre.

[*En* 1794, *Montlosier était encore à Bruxelles, où il entretenait des relations très étroites avec M. de Mercy, diplomate autrichien, qui lui avait demandé tout un travail sur ce qu'il savait des événements de Paris. Un dîner avait réuni Montlosier, M. de Mercy et M. de Thugut, autre diplomate autrichien.*] Depuis la bataille de Neerwinden perdue par Dumouriez, la situation avait changé. Après les batailles de Wattignies, puis, huit mois plus tard, de Fleurus, les Français avaient repris le dessus — et ils venaient d'entrer en Belgique.

A dîner, notre conversation sur les affaires de France, ainsi que sur celles de l'Autriche, fut tout à fait franche. J'admirais les manières simples, un peu incultes, de ce fameux baron de Thugut, dont le nom retentissait alors en Europe. Il avait un habit gris, avec une veste écarlate galonnée en or, comme aurait pu l'avoir dans ce temps-là un simple intendant de nos grands seigneurs. Il partageait avec M. de Mercy la confiance de l'Empereur et on le regardait généralement, non comme un homme à grande vue, mais comme un parfait honnête homme.

A peine nous levions-nous de table que de nouveaux émissaires arrivant de l'armée occupèrent l'attention des deux ministres. J'annonçai mon départ à M. de Mercy; déjà il m'avait confié le sien. Il avait été convenu que je le joindrais au plus tôt en Angleterre. J'avais fait depuis quelque temps pour mon départ les dispositions suivantes. Instruit que le peuple belge est naturellement juste et plein de respect pour les mesures légales, j'étais allé secrètement dans la campagne chez un bon fermier qu'on m'avait désigné pour son honnêteté et aussi comme ayant à sa disposition un grand nombre de chevaux de labour. J'étais convenu avec lui, pour un prix fixé, qu'à ma première réquisition dans l'espace de deux mois, il me fournirait ses quatre meilleurs chevaux. L'acte avait été passé par-devant notaire.

1. Député du Tiers aux États généraux.

Ce n'était pas pour moi seul que j'avais à prendre ces précautions. J'ai parlé d'une famille française voyageuse que j'avais rencontrée dans les confins de la Hesse, en Westphalie. Soit à Düsseldorf, soit à Bruxelles, j'avais contracté avec cette famille des liaisons tendres. Depuis quelque temps, tout était en dissolution. Une débâcle prochaine était inévitable dans cette famille, ainsi que chez les autres émigrés. On ne s'en doutait en aucune manière. Tous les soirs, quand j'allais la voir, je trouvais tout le monde dans la joie, les enfants folâtraient avec d'autres enfants. L'abbé, précepteur des petites filles, grommelait avec bonté comme un précepteur et un abbé. D'après cela, des dangers on n'y croyait pas, des précautions on ne s'en occupait pas. Tout cela était fort riche en France et n'avait rien abandonné dans l'émigration des habitudes de l'opulence. Il y avait dans cette famille, comme je l'ai dit, une belle-mère et une belle-fille.

En général, il était assez inutile de parler raison à la belle-fille ; elle était pleine d'amabilité et de grâce ; du reste, elle était beaucoup plus occupée de sa parure et des empressements de quelques beaux jeunes gens qu'elle tenait avec beaucoup d'art assez près d'elle pour qu'ils ne l'abandonnassent pas, et en même temps assez loin pour que sa vertu n'en souffrît pas. Il me parut plus sûr d'aborder sa belle-mère : femme d'un certain âge, mais qui, tout en déraisonnant sur la politique, avait avec beaucoup d'esprit une perfection de bonté et de caractère et qui surtout avait une grande confiance en moi.

Son mari, M. de Monregard, était fort riche, et elle l'avait perdu dans l'émigration. Je lui demandai un jour : « Est-ce qu'il ne vous a pas laissé de l'argent ? » — « Oh ! si, il m'a laissé 100 000 écus. » — « Et qu'avez-vous fait de cette somme ? » — « Ça m'embarrassait, je l'ai envoyée en France à un homme d'affaires. » On était demeuré ainsi, comptant sur la contre-révolution prochaine, avec quelques centaines de louis qui depuis longtemps étaient épuisés. Connaissant cette situation, quand le danger me parut proche, je vais à elle et je lui dis : « Vous avez quelque confiance en moi. Vous voudrez bien faire exactement ce que je vais vous indiquer, j'oserai même dire, vous prescrire. Au premier signe que je vous donnerai, tenez-vous prête à partir de Bruxelles. Je vous préviens que je ne vous laisserai pour cela que douze heures et que j'ai tout préparé pour votre départ. A l'insouciance que je vois régner de toutes parts, je présume que beaucoup y seront pris. Ne parlez de ça à personne, je vous prie ; l'abbé de Tressan est seul dans mon secret. » Elle me répondit : « Je ferai, mon ami, ce que vous voulez. Je vous préviens cependant que les hommes les plus considérables ici n'ont aucune espèce d'inquiétude. Prenez garde de ne pas vous tromper. »

A la fin, le danger fut connu, l'alarme gagna. Personne n'était prêt, je faillis moi-même l'être trop tard. Quand je me présentai à mon fermier, au lieu de quatre chevaux, il ne put que m'en donner deux, le Gouvernement ayant accaparé déjà les voitures et les chevaux. Avec ces deux

chevaux qui furent attelés à une voiture d'une dimension énorme, nous pûmes aller coucher, ma famille adoptive et moi, à Malines. Nous nous dirigeâmes le lendemain sur Anvers. A Anvers, je louai un navire de charbonnier sur lequel je me mis avec toute ma tribu. Nous arrivâmes ainsi à Rotterdam, d'où il nous fut facile de gagner La Haye. Cependant, je n'avais que faire à La Haye. En quittant M. de Mercy, que j'avais laissé malade (le chagrin des affaires de son pays l'avait bouleversé), je lui avais promis d'aller le retrouver au plus tôt à Londres. Je dus partir alors pour Helvoetsluis, pour me mettre dans le premier paquebot...

Magnétisme.

Me voilà seul. J'ai été forcé de me séparer de mon bon domestique François ; désormais, je n'ai plus à craindre qu'on me prenne pour un prince fugitif. Je suis obligé de me soigner et de me servir moi-même, ce qui, dans les commencements, me paraît fort dur. De toutes mes grandes provisions d'argent, il me reste à peine une centaine de louis. De plus, j'ai avec moi un neveu, dans peu un frère, mon frère chéri. Comment vais-je vivre en Angleterre? Je n'y connais personne, je ne sais pas un mot d'anglais. J'y trouverai mon ami Malouet, M. de Mercy qui m'y a appelé et aussi M. Burke [1], qui m'a écrit, en 1790, à Paris, pendant que j'étais à l'Assemblée Constituante, une lettre tout à fait aimable au sujet de mon *Essai sur l'Art de constituer les Peuples*. Cela même peut me donner un indice de ce qu'il faut attendre d'un peuple aussi sage, aussi raisonnable qui, en adoptant un système de constitution libérale, a su le concilier avec un grand respect pour les mœurs, la religion et la monarchie. C'était le bel idéal de ma position ou, si l'on veut, la partie romantique. Il y avait une partie classique, quoiqu'un peu bourgeoise, qui me donnait de l'inquiétude : c'était un déficit prochain dans mes moyens de subsistance. Tandis que je ruminais en moi-même cette difficulté qui me paraissait grave, il me vint tout à coup dans la pensée qu'ayant fait plusieurs cours d'anatomie et ayant assez bien retenu mes leçons, je pourrais, en fortifiant mes études dans un hôpital, me proposer finalement pour médecin. Le magnétisme m'avait accoutumé à une grande observation des maladies. Je n'avais pas eu en ce genre un seul malade pour qui je n'eusse, par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir, cherché et obtenu toutes les lumières de l'art. De plus, il me semblait que le magnétisme pratique était quelque chose de nouveau en Angleterre. Combinant selon certains procédés le traitement médical ordinaire avec le traitement magnétique, je pouvais assez raisonnablement me rassurer dans un pays riche sur des moyens d'existence.

Soit à l'Assemblée Constituante, soit à Coblentz, soit à Bruxelles,

1. Publiciste anglais.

auprès de M. de Mercy, j'avais eu sûrement assez d'occupations politiques, mais dans aucun temps je n'avais abandonné soit la pratique, soit l'étude du magnétisme [1]. Je cherchais avec d'autant plus de soin ce qui se rapportait à cette science que je sentais chaque jour mes dispositions en ce genre s'augmenter et se perfectionner. C'était surtout à la première entrevue que mes impressions étaient fortes et sûres. Cette susceptibilité extrême m'a donné moins d'avantages qu'on pourrait le croire. En écoutant aussi attentivement en soi les communications des autres, on perd quelque chose de la force nécessaire pour composer convenablement les siennes. On ne répond pas toujours bien à ce qu'un autre vous dit, en mettant trop d'attention à écouter en nous-même ce qu'il ne nous dit pas. Cette préoccupation particulière expose à de grandes gaucheries ; elle m'a fait commettre bien des fautes. En revanche, elle m'a donné quelquefois des mouvements de prophète ou d'inspiré. J'aurais à cet égard plusieurs exemples à citer.

J'en rapporterai un qui attira une grande attention. Nous étions à nous promener, quelques amis et moi, à la promenade du Parc de Bruxelles. Nous rencontrons des dames que je ne connaissais pas, mais avec lesquelles mes compagnons de promenade avaient des liaisons. Nous nous arrêtons pour causer un moment avec elles. Il y avait dans le nombre une femme extrêmement jolie, je pourrais dire belle ; je vais la nommer : madame la comtesse de Lannoy. Au premier abord, je la considérai attentivement ; je la considérai encore plus ensuite, à raison de l'impression qu'elle me fit éprouver. En continuant notre promenade, comme je parus étonné, attristé, on m'en demanda la cause, je répondis : « Oh! mon Dieu, voilà une jeune femme belle et qui paraît aimable ; en apparence, elle est brillante de fraîcheur et de santé, dans peu elle n'existera plus. » Un mois après avoir prononcé ces paroles, madame de Lannoy tomba malade. Frappées de mon pronostic, quelques personnes m'appelèrent à son secours. Il était trop tard, elle était mourante ; le lendemain, elle était morte. On peut croire que, dans le cours de ma vie, il se trouve d'autres traits du même genre. Quelque peu de temps après ma rentrée en France, je fus invité à une maison de campagne. Il s'y trouvait une jeune personne de douze à treize ans de la plus heureuse physionomie. Je ne sais pourquoi, on vint à m'interroger sur cette personne. Je répondis : « Je la plains, je plains aussi ses parents, car avant peu elle deviendra bossue ou elle mourra. » Peu de temps après, elle devint bossue ; peu de temps après, elle mourut.

(A suivre.)

COMTE DE MONTLOSIER

1. On sait l'extraordinaire faveur dont jouirent les études sur le magnétisme et sa pratique à la fin du XVIIIe siècle. Montlosier devait, par la suite, soigner plusieurs Anglais par des procédés « magnétiques ».

LES HABITANTS DE LA TERRE

par ROMAIN GARY

A Jean Laloy.

SUR la route de Hambourg à Puppchen il y avait, avant la guerre, un village qui s'appelait Paternosterkirchen. Aujourd'hui, ce nom figure encore sur la carte, mais le village lui-même a été abandonné à la suite d'une erreur de bombardement, en 1943. La région avait jadis été célèbre pour son industrie du verre et sur la place principale du village, devant le palais du Bourgmestre, les touristes venaient admirer la fameuse fontaine du Souffleur, représentant le légendaire Ignatz Mahler, ouvrier qui avait juré de souffler son âme dans une pièce de verre de Paternosterkirchen afin que l'industrie du verre de sa ville natale pût être dignement représentée au paradis. La magnifique statue d'Ignatz Mahler, en train d'accomplir son exploit, a été également détruite pendant les bombardements, c'est pourquoi il est sans doute bon de la mentionner ici. On doit reconnaître, du reste, que la destruction de ce monument n'est pas particulièrement grave, puisqu'il ne s'agissait, après tout, que d'une copie, l'original se trouvant évidemment en lieu sûr. La maison du Bourgmestre — un curieux bâtiment du XIIIe siècle — et le musée où étaient conservés les échantillons de toutes les pièces soufflées à Paternosterkirchen ont disparu également, ainsi que le reste du bourg, d'ailleurs sans grand intérêt, constitué en grande partie de quelques écoles et de simples maisons d'habitation.

Il était quatre heures de l'après-midi et la place du Souffleur était vide. A l'Ouest, un soleil jaune et gonflé s'enfonçait lourdement dans une poussière noirâtre qui montait par bouffées de l'ancien quartier résidentiel, où des équipes de déblayage achevaient d'abattre les murs de la Schola Cantorum, connue jadis dans toute l'Allemagne pour avoir formé quelques-uns des plus fameux chœurs du pays. La Schola avait été fondée par les propriétaires des souffleries de la ville, en 1760, et, dès leur plus jeune âge, les enfants des ouvriers y venaient exercer leur souffle sous la direction du curé. Il neigeait un peu : des flocons hésitants descendaient lentement, ils avaient l'air de vagabonds miséreux chassés du ciel. La place demeura vide, un bon moment, sous les flocons épuisés qui s'éteignaient avant de toucher terre. Un chien osseux la traversa rapidement,

en suivant son idée, le nez collé au sol, ensuite un corbeau descendit avec prudence, piqua quelque chose et s'envola aussitôt. Puis un homme et une jeune fille sortirent du terrain vague, à l'endroit précis où commençait jadis la Ganzgemütlichgässchen. L'homme était âgé, petit, sans chapeau, vêtu d'un pardessus râpé, une petite valise à la main. Il avait autour du cou une maigre écharpe soigneusement nouée ; il essayait néanmoins de rentrer le plus possible la tête dans ses épaules, sans doute pour diminuer d'autant la surface exposée au froid. Un poil rouquin sortait de sa figure ronde et ridée, aux yeux effarés. Il tenait par la main une jeune fille blonde qui regardait fixement devant elle, un sourire curieusement figé aux lèvres. Elle portait une jupe trop courte pour son âge et même un peu indécente, ainsi qu'un ruban de fillette dans les cheveux, on eût dit qu'elle avait grandi sans s'en apercevoir. Elle devait avoir pourtant dans les vingt ans. Elle était outrageusement maquillée et d'une main maladroite : des taches d'ocre, mal étalées, débordaient des pommettes, le rouge donnait aux lèvres une forme asymétrique. On sentait le travail des doigts gelés. Elle portait des souliers d'homme sur des bas de laine, une petite veste en fourrure miteuse, aux manches trop courtes, et des gants troués près des ongles rouges. Le couple fit quelques pas et s'arrêta au milieu de la place, à l'endroit où se dressait jadis la fontaine et où l'on voyait maintenant les traces laissées sur la terre humide par les roues des camions qui allaient rejoindre l'autostrade de Hambourg. Les flocons de neige descendaient lentement dans leurs cheveux et sur leurs épaules, c'était une neige pauvre et ratée qui n'arrivait pas à ses fins et ne faisait que souligner encore tout ce qu'il y avait de gris au monde.

— Où sommes-nous ? demanda la jeune fille. Vous avez trouvé votre fontaine ?

L'homme promena son regard sur la place bien déblayée, mit ses lunettes et regarda encore une fois autour de lui.

— Oui, dit-il tranquillement. Elle est juste devant nous, là où elle devait être.

— Vous êtes content ?

— Oui.

Il posa sa petite valise par terre.

— On va se reposer un peu, proposa-t-il. Les camions passent ici et il y en aura bien un qui acceptera de nous prendre. Évidemment, on aurait pu suivre l'autostrade directement, mais je n'ai pas voulu passer près du village sans revoir la fontaine. J'ai joué tant de fois autour, lorsque j'étais enfant.

— Eh bien, regardez-la, dit la jeune fille. Nous ne sommes pas pressés.

Ils s'assirent sur la petite valise et demeurèrent un moment serrés l'un contre l'autre, sans parler. Ils avaient cet air calme et *chez eux* des gens de nulle part. La jeune fille souriait toujours et le bonhomme paraissait compter les flocons de neige. Parfois, il sortait de sa rêverie,

s'animait soudain et se frappait la poitrine des bras, en soufflant bruyamment ; puis il se calmait. Cet exercice semblait lui fournir pour quelque temps toute la chaleur dont il avait besoin. La jeune fille ne bougeait pas. Elle ne semblait pas avoir besoin de chaleur. Son compagnon ôta son soulier droit et commença à masser vigoureusement son pied, en faisant la grimace. De temps en temps, un camion chargé de débris traversait la place et le bonhomme se levait alors d'un bond et gesticulait fébrilement, mais le camion ne ralentissait pas. Il se rasseyait alors tranquillement et recommençait à masser son pied gelé avec application. Les camions laissaient derrière eux un nuage de poussière et de saleté et il se passait un bon moment avant que l'œil pût saisir un flocon blanc.

— Il neige toujours ? demanda la jeune fille.

— Oh ! là là ! Bientôt, on ne verra plus la terre.

— Tant mieux.

— Pardon ?

— J'ai dit, tant mieux.

Le bonhomme suivit tristement du regard un flocon débile qui passait par là, lui tendit la main et referma le poing sur une larme glacée.

— Ça doit être joli à regarder, dit la jeune fille.

Il ne répondit pas, sortit de sa poche une petite fiole de schnaps, tira le bouchon avec ses dents et but parcimonieusement. Il promena ensuite autour de lui un regard effaré et remit le goulot à sa bouche.

— Ça sent l'alcool, dit la jeune fille.

Son compagnon retira précipitamment le goulot de ses lèvres et remit la fiole dans sa poche.

— C'est un passant, dit-il. Qu'est-ce que tu veux, demain c'est Noël.

— Remettez-moi un peu de poudre, dit la jeune fille, j'ai l'impression d'avoir la figure toute bleue.

— C'est le froid, soupira son compagnon.

Il fouilla dans sa poche, ramena un poudrier et approcha la houppette du visage de la jeune fille. La houppette tomba deux ou trois fois de ses doigts gelés.

— Là, fit-il enfin.

— Il m'a regardée ?

— Hein ? s'étonna le bonhomme. Qui ça ? Ah, bien sûr, se rattrapa-t-il. Tous les passants te regardent, bien sûr. Tu es très jolie.

— Ça m'est égal. Mais il y a des mois que je n'ai pas mis le nez dehors et je ne tiens pas à avoir l'air d'une folle.

Des corbeaux s'élevèrent brusquement d'un terrain vague, flottèrent un moment au-dessus de leurs têtes et s'éloignèrent en croassant avec dépit. La jeune fille leva un peu la tête et sourit.

— Vous entendez ? J'aime beaucoup le cri des corbeaux. On voit tout de suite le paysage.

— Oui, dit le bonhomme.

Il regarda autour de lui peureusement, tira rapidement la fiole de sa poche et but.

— Un paysage de Noël, dit la jeune fille, la tête toujours levée. Des cheminées qui fument dans le crépuscule, le marchand qui pousse sa brouette chargée de sapins, les flocons blancs dans les fenêtres éclairées...

— Oui, dit le bonhomme, la tête en arrière, retirant un instant le goulot de sa bouche.

— Si je dois vraiment retrouver la vue, j'aimerais bien que ce fût pour Noël. Tout est tellement blanc, tellement propre.

— Oui.

— Remarquez, je ne suis pas pressée. Je suis bien comme je suis.

L'homme s'anima soudain, leva les bras.

— Mais non, mais non, protesta-t-il. Il ne faut pas dire ça. Les docteurs ont tous reconnu que le traitement peut être long, qu'il peut être difficile, mais tu guériras sûrement. Si tu continues à résister, même le professeur Stern ne pourra rien pour toi. Je sais bien tout ce que tu as vu, tout ce qu'on t'a fait voir...

Il gesticulait en pérorant, assis sur la petite valise et les deux bouts de son écharpe s'agitaient aussi.

— Tu as eu un bien grand choc. Mais c'étaient des soldats, des brutes de guerre... Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Tous les hommes ne sont pas comme ça. Il faut faire confiance aux gens. Tu ne vois pas parce que tu ne veux pas voir... Tous les médecins ont dit que c'est un choc nerveux... Si tu te laisses faire, si tu ne résistes pas, le professeur Stern te guérira sûrement, peut-être pour Noël prochain ; seulement il faut avoir confiance!

— Vous sentez l'alcool, dit la jeune fille.

L'homme se tut, enfonça les mains dans ses manches et rentra la tête dans les épaules. Il se serra un peu plus contre la jeune fille et ils demeurèrent à nouveau silencieux sur leur petite valise, pendant que la neige continuait autour d'eux sa valse hésitante.

Un camion chargé de débris quitta les ruines de la Schola Cantorum et traversa la place. Le petit homme se leva une fois de plus pour l'arrêter, mais ne manifesta pas d'espoir lorsque le camion ralentit, ni de dépit lorsqu'il s'éloigna. Le camion était chargé de briques et laissa derrière lui une poussière rouge. La jeune fille en reçut dans le visage et se frotta les yeux ; son compagnon sortit un mouchoir très propre et lui essuya délicatement les paupières et le front avec attention, comme s'il avait voulu faire disparaître la moindre trace d'impureté.

— Il ne s'est pas arrêté? demanda la jeune fille.

— Il ne nous a sûrement pas vus.

La nuit les enveloppait peu à peu et le ciel remplaça ses flocons par des étoiles. Les derniers corbeaux s'envolèrent avec des cris à demi endormis et la lune se leva pour arranger un peu les choses et adoucir

les ténèbres. Un camion passa encore : les phares regardèrent fixement le couple, puis se détournèrent avec indifférence.

— Il va falloir marcher, dit-il. Ils ne vont sûrement pas dans notre direction et on ne peut tout de même pas leur demander de changer de chemin.

La jeune fille se leva et attendit. Son compagnon s'affaira autour de la valise.

— Voilà, voilà.

Il regarda la jeune fille à la dérobée, prit rapidement une autre bouteille, plus grosse, dans la valise et but. Il s'arrêta pour souffler et but encore. Dans la valise, il y avait des jouets, des poupées, des ours en peluche, des cheveux d'anges et des boules multicolores. Il y avait aussi un complet déguisement de père Noël, une robe rouge bordée de blanc, un bonnet avec son pompon, et une fausse barbe blanche. L'homme referma la valise, prit la jeune fille par la main et ils se mirent à marcher vers l'autostrade. La neige avait mouillé l'asphalte et la route brillait sous leurs pas. Ils arrivèrent bientôt à une flèche qui indiquait la direction de Hambourg et la distance : soixante kilomètres. Le vieillard jeta un regard à l'inscription et pressa le pas.

— On est presque arrivés, dit-il avec satisfaction.

Les phares d'un camion apparurent au sommet de la route et agrandirent rapidement leur regard dans un grondement monotone. Le bonhomme bondit, s'agita, leva le bras et fit de grands gestes. Le camion les dépassa d'abord, puis freina et revint lentement en marche arrière. L'homme trotta vers la portière.

— Nous allons à Hambourg, cria-t-il.

On ne voyait pas le visage du chauffeur, au fond de la cabine. Juste une silhouette obscure et les mains sous la veilleuse bleue qui tremblaient sur le volant. Il parut les observer un moment, puis une main se détacha du volant et leur fit signe de monter. Il faisait chaud, dans la cabine. La jeune fille s'appuya contre la portière, glissa les mains dans ses manches et s'endormit avant même que le camion ne démarrât. Son compagnon s'installa tout droit sur la banquette, la valise sur les genoux. Il était vraiment petit et ses pieds, chaussés de gros godillots craquelés et boueux, se balançaient sans toucher le sol. A la lumière de la veilleuse, son visage blafard et rond paraissait enfantin malgré les rides et tout ce poil roux qui pendait autour, des oreilles au menton. Son corps suivait le mouvement du camion, mais il faisait très attention de ne pas tomber sur la jeune fille, de ne pas la réveiller. Le bruit du moteur et la chaleur de la cabine lui montaient un peu à la tête et s'ajoutant à la fatigue, parurent le saouler. Il se mit à parler au chauffeur avec volubilité. Il s'appelait Adolf Kempner, de Hanovre, il était marchand de jouets et si le chauffeur avait des enfants, il se ferait un plaisir de lui montrer sa marchandise... Le chauffeur ne semblait pas écouter, on ne voyait de son visage qu'une tache luisante. De temps en temps, il levait un

peu la tête et jetait un regard rapide à la jeune fille endormie dans son coin. Malheureusement, papotait le vieillard, les affaires n'étaient pas bonnes. Il avait beaucoup compté sur les fêtes et il avait fait une mise de fonds considérable pour acheter des articles de Noël et un déguisement pour lui-même, mais il avait beau se traîner dans les rues pendant des heures avec son bonnet rouge et sa barbe blanche, ils arrivaient tout juste à s'acheter du pain, tous les deux, et à s'offrir une chambre pour la nuit, pas assez pour payer le voyage jusqu'à Hambourg. Oui, ils se rendaient à Hambourg ; il s'agissait de la jeune fille. Elle était... comment dire ? elle était malade. Les parents avaient été tués et, de plus, la pauvre petite, il lui est arrivé malheur. Oh, il ne tenait pas à entrer dans les détails, les soldats sont ce qu'ils sont, on ne peut pas leur en vouloir vraiment. Mais enfin, ça a été un grand choc pour la petite. Ça, et puis la vie dans les ruines, tout cela a fait qu'elle a perdu brusquement la vue. Plus exactement, il s'agit, comme l'a dit le docteur, d'une cécité psychologique. Quelque chose d'assez compliqué. Elle n'est pas à proprement parler aveugle, mais c'est tout comme, puisqu'elle ne peut pas voir. Naturellement, elle refuse de voir, mais les médecins avouent eux-mêmes que ça revient au même. Il ne s'agit pas du tout de simulation. Une forme d'hystérie, c'est ainsi que les médecins appellent ça. Elle ne veut plus rien voir. Elle s'est réfugiée dans la cécité, comme disent les médecins. Très difficile à guérir, il faut beaucoup de délicatesse, de dévouement, d'affection... Le chauffeur tourna encore une fois la tache luisante de son visage, regarda la jeune fille plus longuement, puis se tourna vers la route. Oui, la petite est du verre fêlé, du fragile. Les bombardements, la vie dans les ruines et puis ces malheureux soldats... Oh, bien sûr, ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, c'était la guerre, ils croyaient bien faire. Seulement, voilà, depuis la petite a fermé les yeux sur tout. C'est-à-dire, elle les a fermés de l'intérieur, autrement, elle les tient toujours ouverts, ils sont même très jolis, tout bleus, — enfin, c'est difficile à expliquer. Tout cela est très psychologique. C'est guérissable, bien sûr, la science a fait de tels progrès, il n'y a qu'à voir tout autour, c'est merveilleux, surtout en Allemagne, nous avons de très grands savants, même nos ennemis l'admettent. Seulement, de vrai spécialiste, les médecins disent qu'il n'y en a qu'un. Le professeur Stern, à Hambourg. C'est un homme sans précédent, un événement sur la terre. Tous les médecins sont d'accord là-dessus. Il vous soigne même pour rien, si le cas est intéressant. Mais le cas de la petite l'est sûrement, il n'y a pas de doute là-dessus. Cécité psychologique, disent les médecins. Très rare, quelque chose d'extra. Tout à fait ce qu'il faut pour le professeur Stern, qui fait tout par la psychologie. Il parle au malade avec gentillesse — la gentillesse, là-dedans, c'est l'essentiel, là comme partout — et puis il prend des notes et au bout de quelques mois, ça y est, le malade est guéri. C'est très long, malheureusement. Il faut aller très doucement. Vous comprenez, c'est du verre fêlé, cette

petite, il faut la garder dans du coton. Aussi, je fais bien attention à ce que je lui dis, je peins toujours tout sous des couleurs agréables. Pas de ruines, pas de soldats, rien que des petites maisons gentilles, tuiles rouges, jardins potagers, des braves gens dans tous les coins. Je lui mets un peu de rose partout, vous comprenez. Ça me va très bien, d'ailleurs, je suis optimiste de nature. Je fais confiance aux gens. Je dis toujours : faites confiance aux gens, ils vous le rendront au centuple. Ce qui m'inquiète un peu, c'est que le traitement est si long, mais j'espère que les gens, à Hambourg, sont friands de jouets. Les gosses, en Allemagne, ça ne manque pas, il y en a partout, ce sont plutôt les parents qui manquent, ce qui explique un peu la mévente des jouets. Enfin, je reste optimiste. J'ai confiance dans l'avenir. La petite n'est pas ma fille, ni ma nièce, rien de tout cela, c'est une étrangère, si vous voulez, dans la mesure où un homme peut considérer son prochain comme un étranger...

Assis sur la banquette, la valise sur les genoux, il faisait de grands gestes, son petit visage brillant de chaleur dans la lumière de la veilleuse. Le regard du chauffeur glissa encore une fois vers la jeune fille, s'arrêta un instant sur le visage maquillé aux lèvres entrouvertes dans un sourire endormi, sur la pauvre faveur rose dans ses cheveux blonds. Le bonhomme continua à papoter, mais il se balançait de plus en plus et son menton touchait sa poitrine... Les freins grincèrent. Le bonhomme s'était endormi, le nez sur sa valise. Il fut projeté contre la vitre et poussa un hurlement.

— Qu'est-ce que c'est, mon Dieu ?

— Descends.

— Vous n'allez pas plus loin ?

— Descends, je te dis.

Le bonhomme s'affaira.

— Eh bien, ça ne fait rien, ça ne fait rien... En vous remerciant...

Il sauta sur la chaussée, posa sa valise et tendit les bras pour aider la jeune fille à descendre. Mais le chauffeur se pencha, lui claqua la portière au nez et démarra. Le bonhomme demeura seul sur la route, les bras encore tendus, la bouche ouverte... Il regarda le feu rouge du camion s'éloigner rapidement dans la nuit, puis poussa un cri, saisit la valise et se mit à courir. Il neigeait maintenant pour de bon et sa silhouette gesticulait et s'agitait lamentablement parmi les flocons blancs. Il courut un bon moment, puis ralentit, essoufflé, s'arrêta, s'assit sur la route et se mit à pleurer. La neige valsait gentiment autour de lui, venait se poser dans ses cheveux, glissait dans son cou. Il cessa de sangloter mais eut le hoquet et dut se frapper fortement la poitrine pour essayer de le maîtriser. Il soupira enfin profondément, s'essuya les yeux du bout de son écharpe, saisit sa petite valise et se remit en route. Il marcha une bonne demi-heure et brusquement, aperçut devant lui une silhouette immobile. Il poussa un cri de joie et s'élança à nouveau. La jeune fille se tenait immobile au milieu de la chaussée et paraissait l'attendre. Elle souriait, la main

tendue : les flocons épais fondaient lentement entre ses doigts. Le bonhomme lui entoura les épaules du bras et lui pleura dans le cou.

— Excuse-moi, bredouilla-t-il. J'ai perdu un instant confiance... J'ai eu tellement peur! J'imaginais les pires choses. Je pensais que je ne te reverrai plus.

La belle faveur de soie rose était défaite et pendait sur une joue. Le maquillage s'était brouillé, le rouge des lèvres était parti sur les joues, sur le cou. Elle tira maladroitement ses bas écroulés.

— Et puis, on ne sait jamais... Il aurait pu te faire du mal.

— Il ne faut pas toujours imaginer le pire, dit-elle.

Le bonhomme approuva énergiquement.

— C'est vrai, c'est vrai, reconnut-il.

Il leva la main et saisit un flocon.

— Si seulement tu pouvais voir ça, s'exclama-t-il. Cette fois, c'est la vraie neige! Demain, on ne verra rien d'autre. Allons, en route! Nous ne devons plus être très loin.

Ils arrivèrent presque aussitôt à une borne et le bonhomme lut, en se levant sur la pointe des pieds : « Hambourg : cent vingt kilomètres ». Il ôta ses lunettes précipitamment, ses yeux et sa bouche s'ouvrirent démesurément dans une expression de consternation. Le malheureux chauffeur leur avait fait parcourir soixante kilomètres dans une mauvaise direction. Il n'allait pas du tout à Hambourg. Le pauvre, sans doute, avait-il mal compris ce qu'on lui disait. Le bonhomme hocha la tête et saisit sa petite valise résolument.

— Allons, dit-il gaiement, ce n'est plus du tout loin, à présent.

Il la prit par la main et ils continuèrent à marcher dans la nuit blanche qui leur caressait le visage.

ROMAIN GARY

LE THÉATRE EN VOYAGE

par PAUL GUTH

COMMENT voyage le chariot de Thespis, maintenant qu'il est actionné par des moteurs, des bielles, des hélices ? Quels sont les nouveaux us et coutumes des tournées de théâtre ? Quel vent inédit souffle dans ces vagabondages, depuis le temps où La Baguenodière renversait une file de spectateurs, quand la troupe du *Roman Comique* de Scarron jouait *Dom Japhet d'Arménie* au Mans ?

LA COMÉDIE-FRANCAISE PREND LE TRAIN

M. Pierre-Aimé Touchard, administrateur de la Comédie-Française, vient de se coucher trois nuits de suite à six heures du matin. Il a présidé à l'agencement des dix-neuf tableaux des *Caves du Vatican*, d'André Gide. En plus, il rentre de Langres où il fit une conférence : *Aimer la Comédie-Française*. Il émerge d'une mixture de verglas et de fumée de locomotive pour s'abattre dans son bureau directorial, entre le portrait de Beaumarchais par Nattier et les tapisseries de Beauvais dont l'épaisseur boit sa voix.

Cette solennelle machine de la Comédie-Française, hérissée de panaches et d'ors, se met en route, elle aussi, sur les chemins du voyage, semés d'escarbilles et de courants d'air.

« Les tournées ne sont pas une nécessité statutaire, mais une nécessité morale. Toute la France, et pas seulement Paris, paie des impôts pour la Comédie-Française. »

Pour tirer sa révérence de gratitude au percepteur, mais aussi pour répandre nos chefs-d'œuvre hors des limites de l'octroi de Paris, la Comédie-Française doit donc escalader les marchepieds des wagons.

« Pour vingt-quatre heures nous allons en province. Tous les trimestres, pour trois ou quatre jours, nous jouons en série régulière à Bruxelles, au Théâtre du Parc, *notre troisième salle*, comme on dit plaisamment. »

(La seconde étant celle du Luxembourg-Odéon, que des fâcheux trouvent parfois plus lointaine que celle de Bruxelles.)

Ici un point de droit, qui recouvre un furoncle. Hors des tournées officielles, les pensionnaires de la Comédie-Française ont le droit de porter leur titre *sur autorisation*. Les sociétaires jouissent en tous les cas de ce droit, même quand ils ont quitté la Maison, en claquant la porte ou en la laissant retomber doucement.

Or ils peuvent, avec un congé, s'élancer en tournées privées. Certains, pour jeter un brouillard de confusion, donnent à ces voyages fallacieux le nom de *Tournée de Comédie-Française*, parodiant le vocable officiel : *Tournée de la Comédie-Française*.

Récemment, à Casablanca, un ex-sociétaire et un sociétaire en exercice au service d'une troupe privée, ont paradé sous l'affiche : *La Comédie-Française présente...* M. P.-A. Touchard actionnera la Justice.

Les grandes aventures sont les tournées en pays plus lointains. On ne peut pas véhiculer au-delà des mers ou par-delà les monts ces univers que sont *le Soulier de Satin*, *le Conte d'Hiver*, *les Caves du Vatican*. Les denrées d'exportation, dûment arrimées, qui supportent les coups de tampons en caisses et en ballots, seront donc surtout nos classiques.

En 1948, à Londres, la ville du monde où l'on chérit le plus la langue française. Les comédiens s'attendaient un peu à ce que les étudiants la connussent... Mais il n'espérait pas ce public, si chaud, malgré la « purée de pois », si bienveillant, si averti, qui goûte surtout, à belles dents, notre comique et qui rit, avec une fraîcheur adorable, une petite seconde après que l'acteur a fait son effet, quand il se dit déjà : *cette fois, c'est raté !...*

Dans les rues, des affiches de huit mètres de long. Trois semaines de spectacles. Six soirées par semaine, à huit heures, pour que le Londonien se mette en route vers son lit au plus tard à onze heures moins le quart, car il doit franchir, à travers ses brouillards, de plus vastes distances qu'à Paris. Trois matinées à deux heures de l'après-midi : mercredi, jeudi, samedi. Rien le dimanche, voué au Seigneur, dieu des armées et non des théâtres.

La première semaine : *le Misanthrope* et *la Navette*. La seconde, *Andromaque* et *le Bouquet*. La troisième, *le Malade imaginaire*.

Pour *le Malade*, on craignait les clystères, les galopades éloquentes du purgé. La pudeur britannique ne flamberait-elle pas d'écarlate ?

« Pas du tout ! Ils ont ri à gorge déployée. Dans *le Bouquet*, ils étaient en tire-bouchon. En 1945, au News Theater, les princesses Elisabeth et Margaret assistaient incognito à *Tartuffe* et aux *Boulingrins*. Pour les *Boulingrins*, elles étaient malades de rire. »

On a pu savourer des particularités locales. Toutes les représentations débutent par le *God Save the King*, écouté debout. Les spectateurs fument pendant le spectacle. Aux entractes, les ouvreuses apportent des plateaux avec des tasses de thé.

Les règlements contre l'incendie sont si draconiens que l'on eut d'énormes difficultés avec les bougies du *Misanthrope*. Même guêpier à propos de la petite Louison du *Malade*. En Angleterre, il est interdit à une petite fille de paraître sur une scène avant treize ans. Heureusement, M. Bevin était à Paris l'avant-veille. On se jeta à ses pieds par personnes interposées. Il fut décidé que, pendant le séjour des messagers de Molière, le Cambridge Theater jouirait des privilèges de l'exterritorialité et que Louison pourrait y être fessée avant treize ans, sans braver l'honnêteté.

Les clubs, le British Council, les particuliers se disputaient les comédiens. Les machinistes étaient constellés de théières et de cafetières portant gravé : « *Le personnel du Cambridge Theater* ».

En 1948, les estomacs britanniques enduraient encore une cruelle ascèse. Grâce à notre ambassade, les comédiens français dénichèrent un petit restaurant tenu par un chef français, à Piccadilly. Pour manifester plus chaudement encore sa tendresse culinaire, il transféra ses hôtes chez sa fille au sixième étage, et put les cajoler entre des fourneaux plus intimes.

« A Bruxelles, c'est la France. Nous y avons l'impression d'un triomphe artistique. A Londres : un triomphe de famille. »

En 1949, en Italie, cinq représentations, à Rome au Teatro Elyseo, une à Florence au Teatro Pergola, une à Venise à la Fenice, quatre à Milan au Teatro Nuovo, deux à Turin au Teatro Carignano. *L'Avare*. et *On ne saurait penser à tout*.

« On choisit les pièces d'après nos possibilités, les renseignements de l'ambassade, l'évaluation des directeurs de théâtre. Il arrive que tout cela soit faux. *L'Avare*, qui est dans la tradition *italienne*, n'a pas étonné les Italiens, autant qu'aurait pu le faire un autre Molière. »

A Rome, en outre, Harpagon subit la concurrence de Toto, le Fernandel Italien qui opérait dans un music hall.

M. de Rigoult, contrôleur général — qui joua jadis Pyrrhus, le jeune Horace, Antiochus et Séleucus — et qui a abandonné les cuirasses de la tragédie pour les registres du doit et avoir, se joint à nous et célèbre quelques tournées d'avant M. Touchard. En 1939, l'Amérique du Sud : *Asmodée*, *l'Ane de Buridan*, *Tartuffe* et *le Cantique des Cantiques*, *le Chandelier* et *l'École des Maris*, *les Affaires sont les Affaires*, *Britannicus* et *le Pain de Ménage*, *A quoi rêvent les Jeunes Filles* et *le Jeu de l'Amour et du Hasard*.

A Buenos-Aires, un jour, on joua trois fois *Tartuffe*, en spectacle permanent : à deux heures de l'après-midi, en soirée à huit heures et de minuit à deux heures pour les comédiens argentins.

« La déclaration de guerre nous surprit à la sortie de Dakar. On navigua dans l'obscurité, les chaloupes prêtes à descendre. On revint à Marseille en longeant les côtes d'Espagne. A Marseille, plus de porteurs! Les comédiens hommes ont descendu les bagages. »

En février et mars 1940, la tournée de la guerre : Belgrade, Sofia, Athènes, Bucarest, Budapest, Zagreb, Istamboul, Ankara, Damas, Beyrouth. La tournée de l'angoisse, mais aussi des consolations fulgurantes.

« Dans le train, Marie Bell et Germaine Rouher écoutaient la T.S.F. avec un poste à piles portatif. La radio ennemie déclarait que nous n'avions aucun succès, alors que nous jouiions devant des salles combles. A Belgrade, à la fin d'une matinée poétique, les gens se levèrent pour chanter *la Marseillaise*. »

Les tournées sont toujours des miracles d'organisation fabuleux. En 1937, Bourdet décida : « Le prestige de la Comédie-Française exige qu'elle emporte dans ses malles ses chefs-d'œuvre et son matériel. »

Mais on joue souvent à l'étranger dans des théâtres plus petits. Or, dans des grands théâtres on peut mettre des petits décors, mais dans des petits théâtres on ne peut pas mettre de grands décors.

Les grandes feuilles des décors de quatre mètres de large, on les recopie donc en réduction : deux mètres cinquante de large sur quatre mètres de long.

On transporte ce puzzle en chemin de fer ou en camion. Pour l'Égypte, le train jusqu'à Marseille, le transbordement en bateau jusqu'à Alexandrie. Puis, le train de nouveau. Pour l'Italie, de Paris à Rome le train, de Rome à Turin le camion, de Turin à Paris le train.

Avec les comédiens on emmène un régisseur, un habilleur, une habilleuse, un coiffeur, deux tapissiers, trois machinistes. Des frais énormes de transport, d'hôtels, de restaurants. Malgré les recettes éclatantes, telles que les 400 000 francs par soirée de Bruxelles, l'État doit tendre une main miséricordieuse, d'où ruisselle la subvention.

Mais on a servi la culture et le prestige de la France. Pendant le séjour à Londres, on a fait retentir nos chefs-d'œuvre aux tympans de vingt-sept mille Anglais. Pendant trois semaines, les murs, les journaux ont répété le nom de la France. Les professeurs de français ont expliqué à leurs étudiants et à leurs élèves les pièces que nous interprétions. Les Londoniens les ont achetées dans les librairies. La France a rayonné dans les brouillards de Londres.

LES GALAS KARSENTY

Au Théâtre de Paris, on joue *Il faut marier maman !* Au premier étage, M. Marcel Karsenty dirige les célèbres tournées dites *Galas Karsenty*.

Un Méditerranéen rutilant, vermeil. Le descendant d'une dynastie des voyages.

« Mon oncle, Raphaël Karsenty, l'administrateur de Réjane, a fondé la maison en 1920. »

Jadis, quand Sarah Bernhardt ou Réjane faisaient au public l'honneur de se déplacer, les tournées se bornaient à l'exhibition de ces impératrices

des planches. On ne se préoccupait ni du talent des comparses, ni de la beauté des décors. Le phénomène exécutait son morceau de bravoure dans les décors que l'on trouvait à Agen ou à Perpignan : *Manon*, *Werther*, *la Traviata*.

Dès 1920, Raphaël Karsenty voulut rompre ce ronron. Dans chaque ville, il entretenait une chaîne d'amis chez lesquels il puisait tables, consoles, tapis, tableaux. Avant lui, on ne préparait la scène qu'une demi-heure avant le lever du rideau. Lui, de deux heures de l'après-midi à huit heures, raffinait sur la présentation, les décors, les éclairages.

Le succès d'une pièce, pensait-il, dépend de la cohésion de la troupe. Il entourait la vedette de comédiens de qualité. Il interdisait le souffleur. En Espagne, en Italie, en Amérique latine, cet obscur séide de la mémoire accompagne sans arrêt, de sa puissante sourdine, les acteurs disant leur rôle. La troupe Raphaël Karsenty, jouant sans souffleur, avait l'air d'exécuter sans filet le saut de la mort au trapèze.

On commença d'octobre à mars, chaque année, avec six spectacles différents formant chacun un circuit de dix-huit représentations. Puis, au printemps, la grande tournée, avec six pièces, qui allait jusqu'à Barcelone, Madrid, Lisbonne, Alger, Tunis.

Pendant ce temps, le jeune Marcel Karsenty, à Oran, patrie de son oncle, vivait les rêves de Marius de Pagnol. En été il se levait à quatre heures du matin pour voir arriver ou partir les bateaux. Il était bouleversé de fringale de voyage quand il recevait des lettres de son oncle, timbrées de Madrid, Berne, Zurich, Gand.

En 1926, après sa licence en droit et son service militaire, il entra dans la grande entreprise de dépaysement de l'oncle. En 1933, il lui succéda.

L'atmosphère avait changé. Le cinéma portait des coups de boutoir retentissants au théâtre. Aspirées par l'écran, les vedettes hésitaient à apprendre par cœur six pièces de théâtre pour trois mois. En Espagne, le roi était tombé de son trône. Il fallait chercher de nouveaux débouchés.

En 1939, Marcel Karsenty éleva le nombre des représentations consécutives d'une même pièce à cinquante, au lieu de dix-huit.

Appelé par Édouard Bourdet, il organisa la tournée de la Comédie-Française en Grande-Bretagne en 1939, ensuite au Brésil, en Uruguay, en Argentine. Enfin, avec Jouvet, l'Odyssée de guerre qui le mena jusqu'en 1945 à travers Brésil, Uruguay, Argentine, Chili, Pérou, Équateur, Colombie, Venezuela, Cuba, Haïti, Mexique et Antilles françaises.

Actuellement, les galas Karsenty, dirigés par Marcel Karsenty et ses deux frères, Robert et Pierre, assistés de Pierre Dux, couvrent avec cinq circuits France, Suisse, Luxembourg, Belgique, Hollande, Afrique du Nord. Chaque circuit comprend, d'octobre à avril, quatre-vingts représentations de la même pièce.

« Le cinéma nous a imposé une plus grande qualité. D'autre part, le public de théâtre s'est élargi. Autrefois, les tournées étaient l'apanage

de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Aujourd'hui, nous atteignons des classes plus modestes. Depuis la Libération, les tournées rivales pullulent. Il y a place pour l'esthétique de la Comédie-Française, d'Hébertot, de Jouvet, de Barrault. Quant à nous, nous devons donner au public ce qu'il attend des Galas Karsenty : le théâtre dit *de boulevard*, gai, léger, facile, avec des robes et des acteurs célèbres. »

Parfois, Marcel Karsenty a tenté de s'évader des canons Karsenty. Il a monté *Célimare le Bien-Aimé* de Labiche. Le public le lui a reproché. Même réticence pour *Plume au Vent*, comédie musicale, et pour *Ardèle* d'Anouilh.

« Il est délicat de toucher à la famille et à la religion loin de Paris. En province, le public aime emmener ses enfants au théâtre. Il repousse, à domicile, des pièces qu'il irait applaudir lors d'un voyage à Paris. »

L'Archipel Lenoir aussi a choqué. Là Marcel Karsenty s'est rebiffé.

« Je sais ce que vous attendez de nous. Mais il n'y a pas de progrès sans heurt. »

L'année dernière, Marcel Karsenty a ainsi envoyé par monts et par vaux : *Plume au Vent*, *Ardèle*, *les Œufs de l'Autruche*, *une Femme libre*, *les Vignes du Seigneur*.

Cette année, l'algarade d'*Ardèle* l'a échaudé. Il n'a pas osé fixer son choix sur *Clérambard* de Marcel Aymé, qui pourrait froisser certains dévots. Il mande aux populations lointaines *Miss Mabel* de Sherrif, avec Ludmilla Pitoëff, *l'Homme de Joie* de Paul Géraldy et Robert Spitzer, *la Soif* d'Henri Bernstein, *le Don d'Adèle* de P. Barillet et J.-P. Gredy, *Chéri* de Colette et Léopold Marchand, avec Valentine Tessier et Jean Marais.

Pour satisfaire ce public d'abonnés des provinces et des pays d'au-delà des frontières, une énorme administration travaille. Établir la liste chronologique des villes visitées. Obtenir les théâtres à la date que l'on souhaite, dans les villes les plus rapprochées possibles, afin d'éviter les détours qui ajoutent des kilomètres. Louer directement la salle, traiter au pourcentage ou vendre le spectacle. Tout cela par coups de téléphone, lettres ou télégrammes innombrables, dans une atmosphère de confiance mutuelle sans laquelle tout s'écroule.

Faire la distribution. Obtenir l'accord des admirables vedettes que fascinent les Pactoles du cinéma et que harcèlent les impressarii et producteurs de films. Leur faire accepter une absence de trois mois, pendant lesquels, loin de Paris, elles ne pourront ni tourner en studio, ni jouer à la radio. Aussi toucheront-elles 50 000 francs par jour (les dix plus illustres), 10 000 à 20 000 les moyennes, 3 000 à 10 000 les autres, qui gagneraient la moitié dans la capitale.

Acquérir les pièces dont les auteurs toucheront des droits de 8 p. 100, en France et en Belgique, de 6 p. 100 en Suisse. On négocie déjà, pour l'année prochaine, sur *Bobosse* et François Périer, *Victor* et Bernard Blier, peut-être *Harvey* et Fernand Gravey et l'inépuisable *Petite Hutte*.

Faire chevaucher cinq tournées et quatre cents représentations, chaque tournée entraînant, dans sa giration, outre les acteurs, un administrateur, un régisseur général, un régisseur adjoint, un ou deux machinistes, un électricien, une habilleuse. Emporter tout le matériel, depuis A jusqu'à Z, dans un grand camion avec deux chauffeurs et un régisseur, alors que les comédiens roulent en autocar.

Dans la caserne, en face du Théâtre de Paris, un pompier sonne du clairon. C'est un signal de courage. *La Soif* va partir à une heure de l'après-midi, avec Aimé Clariond et Françoise Christophe. Marcel Karsenty penche à la fenêtre son œil qui grésille. Le camion de quarante tonnes est déjà là, avec sa remorque.

« Nous arriverons à Nancy ce soir. Les acteurs descendront à l'hôtel Stanislas, près du théâtre. Ils vont dîner tranquillement. Les régisseurs et les machinistes iront déjà reconnaître la salle. Demain, à huit heures du matin, ils planteront le décor. Les comédiens feront des raccords l'après-midi. Ils joueront le soir. »

Ensuite deux jours à Strasbourg, un jour à Colmar, Belfort, Besançon. Deux jours à Neuchâtel, cinq à Lausanne, deux à Bienne, un à La Chaux-de-Fonds, à Berne, quatre à Genève, un à Zurich, à Bâle, deux à Mulhouse, un à Metz.

Puis, la Belgique : cinq jours à Bruxelles, deux à Gand, un à Anvers, Verviers, Namur, Charleroi, trois à Lille.

Retour au fourrage natal de Paris, avant d'attaquer le Midi de la France, la Côte d'Azur, l'Afrique du Nord.

Un mélange de diplomatie, de confiance universelle, de camaraderie d'acteurs, de vie de famille. Une escapade de collégiens organisée, une lune de miel dirigée, une chaîne de l'amitié qui côtoie les lèchefrites, afin de saupoudrer les passions du théâtre des condiments des suprêmes cuisines. A Strasbourg, choucroutes de haut vol, truites au bleu, pâtés de foie gras. A Lausanne, l'entrecôte aux rechti, pommes de terre au beurre fondu.

Marcel Karsenty s'enfuit vers son *Roman Comique*. Marchand forain d'illusion, qui charroie sur pneumatiques l'amour, le rêve et la pitié et qui exporte le rire de Paris près des kiosques à musique des préfectures et dans les profondes villes étrangères.

PIERRE BERTIN SE SOUVIENT

Que pense et que voit un des ces comédiens errants, tandis qu'il voyage dans des pays où même les fards de théâtre n'ont pas la même couleur que les nôtres ?

Rue Desbordes-Valmore, se renversant de délices près de son feu de bois, Pierre Bertin rêve encore à sa tournée d'Amérique du Sud, avec

Madeleine Renaud et Barrault. Son œil se dissout dans des abîmes de nostalgie :

— Nous sommes partis le vendredi 28 avril 1950, à la gare de Lyon, le soir. Le train était dédoublé. Nous étions trente-deux. Vingt-trois artistes, six ou sept techniciens, deux délégués de la radio, dont Samy Simon.

» Sur le quai, il y avait des amis : Madame Lazard, Pierre Delbé, le directeur de la maison Jansen. Une dame portait un grand plateau plein de petites boîtes aux couleurs tricolores : des bonbons, des gâteries.

» Barrault criait : « *Un tel n'est pas là... Une telle non plus !...* » On n'a retrouvé mademoiselle Vansart qu'à Laroche. Son mari, affolé, l'avait hissée dans un autre train.

» A huit heures du matin, on s'est égaillé sur les quais de Marseille. On s'est retrouvé à midi au Vieux-Port, dans un de ces restaurants pareils à celui de *Marius*. Nous avons bu du vin de Cassis, mangé des crustacés et de la bouillabaisse. A la porte du restaurant, trois cents personnes se chamaillaient pour avoir des autographes.

» Ensuite, nous sommes allés dans un petit village où Bébé Bérard avait un cabanon. Des rochers blancs ! Qu'est-ce qu'il trouvait là-dedans ? Il pouvait peut-être y vivre la barbe au vent, en partageant la vie des pêcheurs...

» Un autocar nous mène au bateau, *Le Florida*. Il a l'air plutôt d'un grand yacht. Il a coulé pendant la guerre. On l'a refait à neuf. Une salle à manger de bois clair...

» Nos décors s'enfoncent dans les soutes : *les Fourberies de Scapin*, *les Fausses Confidences*, *la Deuxième Surprise de l'Amour*, la pantomime de *Baptiste*, *le Procès* de Kafka, *Occupe-toi d'Amélie*, *Hamlet*, *les Mains Sales*, *Malborough*, *On purge Bébé*, *le Partage de Midi*.

» Déjà les pick-up jouent à pleins disques de la musique de là-bas.

Chiquita bacana
la da Martinica.
Se veste com una casca.
De banana nanica.

» Une chanson de Carnaval, qu'on entend au Brésil sans arrêt.

Chiquita de la Martinique
S'habille avec une pelure
De banane naine.
Elle ne porte pas de robe
Elle n'a pas de pantalon.
L'hiver pour elle est l'été
De la saison
Existentialiste
Avec toute sa raison
Elle suit de son cœur
L'inspiration. Oil !

» Pendant dix-huit jours, le chef nous a fait des menus fantastiques. Des sauces, des épices. Des faisans décorés comme chez les comtes de Flandre, avec leurs plumes. Des langoustes dressées comme au XVIIe siècle. Des pièces montées avec une lyre, Thalie et Melpomène.

» Nous allions voir les cuisiniers, les chauffeurs. Ils nous servaient des pastis tassés, avec des assiettes d'anchois. Brunot, Labisse et Barrault étaient toujours gentiment allumés.

» Il paraît que les femmes sont très animées par la mer. Les jeux de la lune, le flux, le reflux... Moi ça m'annihile.

» Petit à petit, le ciel change. La Grande Ourse diminue. Ah! la première nuit où on voit la Croix du Sud!... A l'Équateur, on découvre tout le ciel. Des couples disparaissent dans les hauteurs du bateau, pour aller regarder les étoiles.

» A l'Équateur il pleuvait. On a fait la fête du passage de la ligne. Le gros Mahieu, le Belge qui joue dans *Amélie* était Neptune. Madame Hugon, la femme d'un professeur de Sao-Paulo, Amphitrite. Moi, Nostradamus.

» A bord, on avait trouvé des costumes de chienlit. Des uniformes de gendarmes, des serpentins, des mirlitons, des confetti. Le cortège a fait le tour du bateau, est allé farfouiller dans les cabines.

» Barrault n'avait jamais passé la ligne. On lui a écrasé sur la tête des carottes, des tomates, des œufs frais. On l'a baptisé avec un goupillon d'amidon qui colle aux poils. On l'a f... dans la piscine. Les marins l'ont aspergé à grands tuyaux. Quand on a cru que c'était fini, le commandant est venu avec une lance. Il a arrosé tout le monde et lui-même. Ensuite, on a fait un beau dîner au champagne. Barrault a joué son sketch du cheval, j'ai chanté.

» Nous sommes arrivés en vue des côtes d'Amérique du Sud. Par un mirage, nous avons vu comme des paysages surréalistes de Salvador Dali. Des plages, des montagnes, des nuages.

» Pour la baie de Rio, je renvoie à toutes les descriptions. Le commandant s'est arrangé pour qu'on arrive à la tombée du jour. Ces montagnes en forme de pains de sucre. « Le Géant couché » : son nez, son casque... Madeleine Renaud a crié : « *Quelles jolies falaises !* »... C'étaient les gratte-ciel de Copacabana.

» L'ambassadeur, M. Arvengas, nous a beaucoup aidés. Ainsi que le premier secrétaire, qui a écrit une remarquable pièce claudélienne, *Ève*. Et le colonel Buchalet, attaché militaire. Et madame Jean Mineur, attachée culturelle. Et Don Joâo d'Orléans Bragance, petit-fils du comte d'Eu, fils de Louis-Philippe. Chaque fois qu'il me voyait, il criait, en souvenir d'un passage de Feydeau : « *Bertin, dites : Oh! mon Bébé!* » Beaucoup de femmes là-bas s'appellent *Bébé*. Don Joâo a été l'ami d'une de ces *Bébés*. Tout Rio le savait. On riait.

» Le vieil Opéra a été construit vers 1900, sur les plans du nôtre. Tout en marbre, richissime. Les machinistes ont des têtes d'Indiens. Tout le

monde s'entendait admirablement avec Léonard, notre administrateur, qui s'occupait de dédouaner nos vingt-six tonnes, de défaire les caisses, de clouer les décors sur les châssis, de remettre dans les caisses, de recharger, décharger. Barrault allait éclairer tous les matins ses décors, il répétait l'après-midi, il jouait le soir.

» En plus, nous faisions des conférences. Il faut parler aux étudiants, aux anciens combattants. Tout le monde a les yeux braqués sur la France.

» Un public d'une élégance extraordinaire. Smoking blanc. Robes légères à cause de la chaleur. Là-dessus des manteaux de chinchilla parce que c'est l'hiver. Les femmes ont des chevilles minces comme ça, des jambes merveilleuses...

» Dès l'arrivée à Rio, nous sommes tombés sur un cortège électoral. Les photographies du candidat. Des négresses dansaient avec des chapeaux en papier.

» Les Brésiliens notoires nous réclamaient impérieusement, surtout les directeurs de grands journaux, tel Paolo Bittencourt. Je me souviens d'une réception à Copacabana. Les jardins se confondaient avec la forêt vierge.

» Et la journée de Pétropolis! A huit cents mètres d'altitude. Où ils vont l'été. Le dernier empereur du Brésil y avait un palais, beau comme une boîte à cigares. Il y a une rivière au milieu. Ça ressemble à Quimper. Des gros perroquets verts et rouges vous parlent : *Coa, coa!* De loin, Brunot et moi nous voyons un hôtel. Comme le *Normandy* de Deauville, grossi cinquante fois. L'intérieur tout en marbre, des piscines, deux théâtres, trois cinémas, un skating. Des valets partout, pas de clients.

» La promenade du Corcovado. Au sommet, un Christ de quatre-vingts mètres étend les bras et éclaire la baie. Les nuages jouent autour de la tête du Christ. On se croirait sur la montagne de Brunehild.

» La fête de la Saint-Jean, chez M. Prettyman, sur les flancs du Corcovado, dans une vieille maison coloniale. Il avait la tête d'un héros d'Oscar Wilde. Un smoking à col de velours, une cravate noire en satin. Dans le jardin, un petit orchestre de noirs avec des costumes de Bahia jouait des saudades. Des violons, des fifres, des hautbois, des instruments très doux. Au centre du jardin, un arbre immense, très vieux, aux racines énormes. Et un éclairage tamisé, comme la lumière d'il y a cent ans.

» Une grosse négresse avec des plumes d'un mètre de haut distribuait des gâteaux. Dans un coin, on préparait le riz à la portugaise dans des jarres. Dans des plats, on mélangeait de la viande et des fruits. Sur un feu couronné d'épées, on embrochait des moutons qui cuisaient lentement.

» Tout à coup sont arrivés des costumes qu'un peintre français, Debret, a dessinés là-bas vers 1830. Des petits chapeaux, des mousselines légères. Il y a eu un cortège de rois nègres avec des parasols. Puis tout le monde s'est mis à sauter par-dessus le feu de la Saint-Jean, tandis que toutes les musiques jouaient, qu'on tirait le feu d'artifice. Et ce ciel si beau!... »

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

LE FEU SUR LA TERRE

L'ŒUVRE de François Mauriac, comme toute œuvre de fiction digne de ce nom, se définit selon plusieurs perspectives : peinture d'un « milieu » social — dans le cas considéré, la bourgeoisie bien-pensante du Sud-Ouest de la France — étude du comportement humain individuel qui, dans des conditions étroitement déterminées par ce milieu, engendre des situations et réagit à ces situations ; enfin, et peut-être surtout, représentation d'une figure générale de la condition humaine, dont les problèmes, les angoisses, les obsessions, les espoirs, considérés avec un recul suffisant, débordent les particularités du milieu, de la passion et du caractère.

L'œuvre de Mauriac est sociale lorsqu'elle nous met en présence des manières d'être, de sentir et d'agir d'une certaine classe attachée en même temps aux valeurs religieuses et à l'argent, souvent pharisienne, hypocrite et sordide, avec des éclairs de grandeurs ; elle est psychologique lorsqu'elle se mesure au problème individuel, au mystère individuel que nous proposent la vie d'un prêtre concupiscent, d'une mère à l'amour despotique et dévorant ou d'une empoisonneuse ; elle est métaphysique lorsqu'elle signifie pour nous, au-delà de l'anecdote individuelle et sociale, l'énigme fascinante du règne du mal sur la terre, à travers les pauvres obsessions et les pauvres convulsions humaines, l'appel à quelque chose d'*autre*, le mystère peut-être désespérant, peut-être rayonnant de promesses, qui situe toujours au-delà de l'objet apparent et borné de notre recherche ce que nous essayons réellement d'atteindre : soit que ce que nous essayons d'atteindre soit effectivement inaccessible, évanescent comme l'eau dans le creux de nos doigts, soit que le but ne puisse être touché qu'au-delà de la vie, par l'effet de la grâce, dans un *ordre* qui n'est pas de la terre. Est-il besoin de dire que pour Mauriac, comme pour Graham Greene, c'est ici qu'est la clé véritable, ou plutôt le foyer central d'où tous les liens de l'œuvre, et même les plus apparemment opaques, reçoivent comme des miroirs aveugles ce qu'ils peuvent rayonner de lumière significative ? D'où l'idée fixe de la chair, de la chair tentatrice et corrompue, de la chair objet d'un désir qu'elle

ne peut satisfaire, puisqu'il dépasse infiniment en exigence ce qu'elle peut donner, de la chair attirante et merveilleuse, et pourtant opaque, et pourtant stupide, et pourtant rongée dès la naissance par le ver de sa future décomposition, visage de toute illusion et réceptacle de la plus terrible et plus fatale vérité — réceptacle de l'*insuffisance* humaine et de la mort — de la chair où sont inextricablement enlacées, dans un accouplement sans fin, la beauté et la hideur du monde.

Rien de plus mauriacien, à cet égard, que *le Feu sur la Terre* (ou *le Pays sans Chemins*), que François Mauriac a donné au théâtre Hébertot. Le titre et le sous-titre eux-mêmes sont déjà puissamment significatifs, parce qu'ils enferment — comme, paraît-il, tout l'ensemble de la Divine Comédie — un triple sens. Un sens anecdotique et littéral : le Feu sur la Terre, c'est le feu qui a dévoré les forêts des Landes et ruiné les familles des propriétaires locaux ; le Pays sans chemins, c'est le lieu éloigné de toute ville, perdu dans une steppe de cendres, où les passions d'un petit groupe familial s'exaspérent en verre clos. Mais le Feu sur la Terre, c'est aussi la passion de la créature pour la créature ; le Pays sans chemins, c'est l'obstacle de l'impossibilité, la porte fermée où cette passion vient buter lorsque son caractère même la condamne à être frustrée de son assouvissement ou de son simulacre d'assouvissement naturel (ici, il s'agit de la passion d'une sœur pour son frère). Enfin, le Feu sur la Terre, le Pays sans chemins, c'est l'angoisse humaine sans Dieu, l'amour sans lumière supérieure, le besoin d'absolu sans absolu, le péché sans la grâce. Voilà, si l'on ose dire, les trois étapes de la pièce.

Sur le premier plan, qui est la peinture du milieu familial des du Prat de la Sesque, hobereaux landais ruinés par l'incendie des bois de pins, attachés à une religion formaliste et conventionnelle, féroces avec tout ce qu'il faut de pharisaïsme — et, en cas de besoin, avec une lucidité cynique — dans la protection de leurs intérêts matériels et à la recherche de l'*argent*, François Mauriac donne au spectateur le plaisir de le voir se livrer à sa causticité naturelle, à cette verve satirique à laquelle on ne prête pas d'habitude, dans son œuvre, assez d'attention, parce que l'on est d'abord sensible au caractère pathétique des problèmes posés, au lyrisme du langage. C'est ainsi que le portrait du père, en proie à une véritable idolâtrie du billet de banque, est volontairement caricatural et apporte dans le drame une note presque dissonante de comédie

Le drame, je l'ai dit, est un drame passionnel. Laure du Prat de la Sesque a trente-cinq ans. Elle ne s'est jamais mariée. Elle a perdu la foi. Elle n'a, dans sa vie qu'un souci, qu'un amour, qu'un pôle : un frère de quelques années plus jeune, auquel elle s'est attachée avec une exclusivité, une ardeur, une volonté de possession où se trouvent réunis tout ce qu'il est naturel de donner à un frère, ce qu'elle donnerait à Dieu, si elle était croyante et mystique, tout ce qu'elle donnerait à un mari ou à un amant, si elle avait un mari ou un amant, tout ce qu'elle donnerait à un fils, si elle était mère. Ainsi tout ce qu'un cœur

humain peut contenir de possibilités d'attachement se trouve concentré sur un seul être et porté à un degré de tension d'autant plus grand que l'amour dont il s'agit ne peut déboucher nulle part, qu'il est privé des moyens de l'accomplissement ou de l'assouvissement charnel, qu'il est incomplet non pas seulement, comme tout amour terrestre, au regard de l'amour absolu, mais aussi au regard de l'amour terrestre, puisqu'il est voué à un objet qui lui échappera inévitablement — qui lui échappe déjà. Il n'y a pas d'inceste dans le cas de Laure. Elle n'envisage même pas de devenir la maîtresse de son frère, la tendresse possessive qu'elle lui voue ne comporte même pas d'ambiguïté sensuelle. Ou plutôt la sensualité ne s'y manifeste que d'une façon en quelque sorte négative. Elle est refoulée. Laure a de tout ce qui est contact physique une horreur presque maladive. Elle ne touche personne : elle ne veut être touchée par personne. Elle ne donne même pas un baiser à un enfant. Mais si son amour est refoulé dans l'ordre de la sensualité, il ne l'est pas un instant dans l'ordre passionnel. Ici, Laure est d'une lucidité absolue et féroce, d'une lucidité racinienne. Son frère est à elle. Elle le veut pour elle seule, contre toutes les autres femmes, contre lui-même s'il le faut. Elle est prête pour lui aux extrémités du sacrifice, mais aussi déterminée à tout pour le garder, à souffrir autant qu'il faudra, à faire souffrir autant qu'il faudra. Elle est prête à détruire tout ce qui prétend mettre la main sur lui.

Son but est de le marier avec la riche héritière d'une famille de parvenus qui habite le voisinage. Ainsi il se fixera dans le pays. Elle le gardera près d'elle. En puissance de femme, sans doute, Laure n'est pas assez naïve pour croire qu'elle peut condamner son frère, qui est séduisant et sensuel, à la chasteté. Elle admet qu'il ait des maîtresses, s'il s'agit d'aventures sans conséquences. Elle admettra qu'il ait une femme, si c'est une femme jolie — donc susceptible de le retenir — sotte — donc incapable de l'attacher vraiment — si c'est, surtout, une femme qu'elle aura elle-même choisie, sur laquelle elle aura elle-même une influence directrice, et par le moyen de qui elle régnera. Comme cette femme a, en outre, l'avantage d'apporter assez d'argent pour renflouer la famille ruinée des du Prat de la Sesque, elle aurait à sa disposition toutes les bonnes raisons qu'il faudrait pour se masquer à elle-même ses véritables mobiles : elle pourrait se convaincre qu'elle est seulement un bon instrument au service de la prospérité familiale, une maîtresse femme qui prend en mains l'avenir d'un garçon faible et influençable pour le plus grand profit de tout le monde, une intelligente abeille, ouvrière travaillant pour la ruche, une prêtresse de la rude raison et du culte du foyer. Mais elle n'est pas de ceux qui se mystifient eux-mêmes. Elle sait que c'est sa passion qu'elle sert, sa passion seule, et elle ne tire, en toute lucidité, argument des intérêts de famille et d'argent que pour mystifier les autres, les mettre dans son jeu. Elle a dents et griffes, et elle s'en sert sans scrupules, et elle sait pourquoi elle s'en sert. Sans

illusion sur les causes. Sans illusion sur l'aboutissement possible.

Le jour où le frère bien-aimé revient de Paris où il faisait de soi-disant études de droit, nécessaires pour mériter le beau parti qu'on lui destine, et où il commençait en réalité une carrière de peintre, il ramène avec lui une jeune femme qu'il a épousée sans l'aveu familial, sans en faire part même à Laure — une femme et, qui plus est, un enfant. Il a caché son existence véritable à Laure. Il lui a menti. Il lui a échappé. Elle est déchirée de fureur jalouse, de désespoir jaloux. Obligée d'accepter sous le toit familial l'usurpatrice, et le petit garçon qui assure la position de l'usurpatrice, elle dispose ses batteries. Elle brisera ce ménage inadmissible. Elle jette la jolie et riche voisine dans les bras de son frère, non sans éprouver de nouveaux tourments de jalousie en face de cette aventure sensuelle qu'elle a elle-même voulue. Mais où trouverait-elle la paix ? Elle croit triompher le jour où elle découvre que le mariage qu'elle cherche à rompre n'est qu'un mariage civil — c'est-à-dire, du point de vue religieux et traditionnel des du Prat de la Sesque, un mariage sans valeur, et pourtant elle échoue. La jeune épouse, avertie du danger, obtient à temps de son mari qu'il consacre leur union devant un prêtre. Laure paraît un instant tentée par le suicide : à moins qu'elle n'ait seulement voulu jouer, comme le font parfois les enfants désespérés, le jeu, la comédie du suicide. Elle vivra pourtant. Peut-être, surtout, parce qu'elle sait que, si décisivement battue qu'elle soit, il reste toujours une chance, qu'elle *existera* toujours entre son frère et sa belle-sœur, qu'elle pourra peut-être reprendre furtivement à sa rivale quelques instants, quelques parcelles de vie de ce frère qu'on lui a volé, et que pour le cas où se présenterait une occasion de revanche (qui sait ?) elle sera là.

Cette pièce puissante et violemment dramatique, que domine le personnage complexe et déchiré de Laure, est dans l'ensemble bien jouée. Elle aurait pu, me semble-t-il, être mieux servie pour certains rôles, à la vérité secondaires. Mais la tâche principale, qui incombait à madame Jany Holt, est remplie de façon magnifique. Madame Jany Holt a sans aucun doute trouvé en Laure un de ses plus grands rôles, elle parvient dans les grands moments, avec des moyens qui ne sont jamais sommaires, primaires, à une force d'émotion, à une acuité de souffrance convaincantes et communicatives. Peut-être pourrait-on lui reprocher seulement dans la manière d'être, dans certains gestes, un peu trop de modernisme, de parisianisme (il s'agit d'un milieu étroitement provincial, étroitement mauriacien) : cela résulte de ce que, d'une façon générale, l'autorité du metteur en scène ne paraît pas s'être imposée assez fermement. Le décor, les costumes, le style même de l'interprétation auraient pu créer une atmosphère plus confinée, plus sombre, plus étouffante, plus chargée de secret et de malaise. Ce ne sont là que détails d'exécution, d'importance secondaire. La pièce reste et restera.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

TRÈS HAUTS ET TRÈS HUMBLES SERVITEURS

Si l'ingratitude des démocraties envers leurs meilleurs serviteurs est la règle, il ne faut pas croire que servir la monarchie fut toujours une besogne facile et agréable. Le 24 mars 1590, deux ans avant sa mort, le maréchal Armand de Gontaut-Biron écrivait : « *Je suis été en six batailles, j'ai six arquebusades, j'ai vendu, sans les bois,* 6 000 *livres de rente et servi six rois. Il est temps de me retirer* ». On sent quelque amertume dans ce raccourci chiffré, et lorsqu'on lit l'excellent ouvrage [1] que M. R. de Gontaut-Biron avait consacré à son ancêtre — il achevait de l'écrire en 1944, année où il mourut — on en aperçoit les raisons.

Certes, le premier maréchal de Biron est tombé dans une période assez sombre de notre histoire. Sombre n'est pas assez dire ; elle a l'obscurité des forêts tropicales et des taillis inextricables. Avec une patience sans défaillance, l'historien a suivi les marches, démarches et contremarches que, durant sa longue carrière, le maréchal de Biron a dû accomplir pour se plier aux mouvements des guerres civiles et étrangères, mais le lecteur éprouve quelque peine à ne point s'embrouiller dans le lacis d'une politique ondoyante, dont les exécutants, et parfois les chefs eux-mêmes, ne connaissaient ni les tenants ni les aboutissants.

Bien que sa femme et sa sœur fussent huguenotes et qu'il les chérît, le maréchal de Biron resta constamment fidèle au roi et se soumit à ses ordres. Il fut parfaitement loyal en un temps où le respect de la parole donnée paraît avoir été le moindre souci des grands. On est surpris de voir que les trêves conclues entre catholiques et protestants ne furent

1. *Armand de Gontaut, premier maréchal de Biron* (Plon).

presque jamais observées, chaque parti s'efforçant aussitôt de reprendre ce qu'il avait concédé. Ajoutez l'humeur capricieuse des souverains, les hésitations de Catherine de Médicis, l'instabilité de Charles IX, les tâtonnements de Henri III, l'astuce de Henri de Navarre, et vous comprendrez que la position du maréchal de Biron, gouverneur de la Guyenne (que régissait en principe Henri de Navarre), chargé d'appliquer des ordonnances royales qui tantôt empêchaient les catholiques de riposter aux coups de main des huguenots, tantôt les incitaient à s'armer contre eux, ne fut pas de tout repos. En outre, l'argent manquant régulièrement pour payer les troupes du roi, c'était aux capitaines et aux gens de bonne volonté d'en fournir, sans qu'ils eussent pourtant l'assurance d'être à l'abri des rebuffades. Le maréchal de Biron en subit quelquefois de sévères ; un autre eût quitté la cause royale, après avoir été publiquement admonesté par Henri III comme un petit grimaud ; un autre n'eût pas pardonné à Henri de Navarre, héritier de Henri III assassiné, les mauvais tours que, pendant dix ans, le Béarnais lui avait joués. Biron, lui, resta obstinément fidèle au dernier Valois et l'on peut dire que c'est lui qui donna sa couronne à Henri IV. Sans doute il n'épargnait ni les plaintes ni les remontrances, mais les monarchies comme les empires et les républiques n'ont point de plus fermes appuis que ces superbes grognards.

Le service du roi comportait parfois d'étranges obligations où la raison d'Etat bravait la morale. Madame Jeanine Delpech [1] a eu l'heureuse idée de faire revivre, avec un personnage auquel nos manuels d'histoire n'accordent point de place, une des époques les plus curieuses de l'Angleterre : Jeanne de Kéroualle à la cour de Charles II, dans la seconde partie du XVIIe siècle.

L'aventure de cette petite Bretonne passant presque inaperçue dans le brillant entourage de Madame — Henriette d'Angleterre — puis recevant la mission « de plaire à Charles II et d'être sa maîtresse » afin d'obtenir du roi d'Angleterre qu'il rentre dans le giron de l'Église catholique et qu'il se ligue avec Louis XIV contre les Hollandais est si extraordinaire qu'il faut l'érudition et l'art de l'auteur pour qu'elle présente un minimum de crédibilité, sa vérité d'ailleurs étant hors de doute.

Trois siècles ou trois millénaires nous séparent-ils de cette variante aggravée d'*Esther?* Nous voyons l'ambassadeur de France à Londres épier le déroulement de la lutte amoureuse qui s'est engagée entre Charles II et Louise, puis vanter à son maître la défaite de celle-ci comme une victoire diplomatique ; la naissance d'un fils naturel que le roi d'Angleterre mettra quelque temps à reconnaître et qu'il fera duc de Richmond, tandis que sa mère devient duchesse de Portsmouth, consacre la gloire de Louise : Louis XIV lui écrit « Ma cousine », la reçoit magni-

1. *Louise de Kéroualle.* Collection « Visages de l'Histoire » (Flammarion).

fiquement et lui accorde le tabouret. Et quelle liberté de mœurs! Jamais peut-être elle n'est allée aussi loin que durant l'interrègne des puritains, entre Cromwell et Guillaume d'Orange. Londres, vers 1670, avec Charles II, Rochester, la duchesse de Cleveland, la duchesse de Mazarin, madame Harvey, et quelques autres, présente un assortiment choisi de tous les vices et de toutes les perversions. En comparaison la cour de Louis XIV semble austère, et la Régence paraîtra timide.

Quant à la corruption par l'argent, elle est pour ainsi dire universelle; il nous arrive de déplorer la collusion de la politique et de la finance, mais que dirions-nous si les ministres et le chef de l'État étaient pensionnés par des gouvernements étrangers, comme l'étaient les ministres de Sa Gracieuse Majesté et Sa Gracieuse Majesté elle-même? Il existe alors à tous les rangs de la société une âpreté, une avidité, une frénésie de plaisir, une absence de scrupules qui confondent. Encore est-il que madame Jeanine Delpech, avec délicatesse, se contente de nous faire entrevoir ces abîmes, sans nous y entraîner.

Le duc Agénor de Gramont (1819-1880) a laissé dans l'histoire deux souvenirs : l'un mauve et l'autre noir. Le mauve est celui de sa liaison avec Marie Duplessis, la Dame aux Camélias, car il fut réellement le prototype d'Armand Duval, et sur les instances d'un oncle, rompit avec sa maîtresse pour ne pas consterner une famille scandalisée. Le noir est celui de son passage au Ministère des Affaires étrangères (mai-septembre 1870), car il porte, avec Émile Ollivier, l'Impératrice, et quelques autres, la responsabilité d'avoir rendu inévitable la guerre avec la Prusse.

Jusqu'à présent, il avait trouvé peu d'avocats, les royalistes ne lui ayant jamais pardonné son ralliement à Napoléon III et les républicains l'englobant dans leur haine contre un régime détesté. Il a donc fallu qu'un historien d'origine russe, M. Constantin de Grünwald, lui rende justice et montre [1], trois quarts de siècle plus tard, qu'il avait joué le rôle de bouc émissaire, victime, un peu, de Napoléon III lui-même, beaucoup de Bismarck. D'ailleurs, avant que la première guerre mondiale n'ait ouvert les archives du Deuxième Reich, personne n'avait vu clair dans le jeu du Chancelier de fer. Thiers, déposant en 1871 devant la Commission d'enquête affirmait froidement que « la Prusse voulant la guerre et l'ayant préparée de toutes pièces n'était qu'un *mensonge* inventé par les responsables pour se justifier ». On a maintenant les preuves que la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne était un piège savamment monté par Bismarck, déclenché par lui de telle façon qu'il ne pouvait s'enrayer. De même on a appris — mais cette fois beaucoup plus tôt après l'événement — que toute la politique d'expansion et d'agression hitlériennes avait été arrêtée dès 1937 dans un conseil ultra-secret — ce qui fixe définitivement les responsabilités.

1. *Le duc de Gramont, un diplomate méconnu* (Hachette).

Le duc de Gramont a — cela ressort du livre très documenté de M. de Grünwald — rempli ses fonctions avec intelligence, constance et habileté. Pourtant à Turin, à Rome et à Vienne, les trois postes principaux de sa carrière, il eut l'impression la plus désagréable que puisse éprouver un diplomate : celle qu'on négociait par-dessus sa tête. Effectivement, Napoléon III, grâce à sa politique personnelle et secrète, faisait souvent jouer à ses ambassadeurs et à ses ministres un bien méchant rôle. Le duc de Gramont fut à plusieurs reprises sur le point de l'abandonner : même il eût rendu son portefeuille, à peine reçu, lorsqu'il apprit que des accords avaient été conclus entre Vienne et Paris sans qu'il en ait été informé, si le devoir de rester au service du souverain et du pays ne lui avait paru impérieux. Son geste de mauvaise humeur eût sauvé sa gloire ; son dévouement l'a compromise pendant longtemps. Encore est-il heureux que M. de Grünwald ait démêlé l'intrigue et nous fasse voir le duc de Gramont par une autre lorgnette que celle de Bismarck.

Moins riches que celles du duc de La Force ou du comte de Gontaut-Biron, les archives familiales de M. Miot-Putigny contenaient pourtant un document savoureux : le journal écrit par l'un de ses ancêtres, Putigny le Bressan, qui s'engagea en 1792 dans les armées de la République, conquit tous ses grades à la pointe de son épée et abandonna, après Waterloo, l'uniforme, ayant été fait par Napoléon capitaine de grenadiers, officier de la Légion d'honneur et baron d'Empire.

Ce journal [1] d'un grognard, qui apprit à lire et à écrire aux armées et que la valeur seule anoblit, tire son prix de ce qu'il manque d'art et d'artifice ; si l'on veut apercevoir directement l'âme d'un soldat de l'an I — et la suite — il faut lire ce livre, d'où le mythe et la légende sont bannis. On notera en particulier : 1° le dédain qu'ont pour les fameux volontaires de 1793 les hommes appartenant aux vieux régiments de la monarchie : « Une curieuse tendance de l'époque, écrit notre conscrit, est de persuader les soldats français qu'il suffit d'être républicains pour demeurer invincibles » et il lance quelques traits mordants contre un héroïsme verbal qui, sur le terrain, se traduit par des mouvements en arrière ; 2° la lenteur des nouvelles, qui fait que ces soldats vivent en marge de la politique : au milieu de février 1793 seulement ils apprennent, « tout remués », l'exécution de Louis XVI et — chose plus surprenante encore — c'est par un officier autrichien, envoyé comme parlementaire, qu'ils connaissent, en janvier 1800, le retour de Bonaparte et le coup d'Etat du 18 Brumaire ; 3° les causes immédiates de la popularité de Napoléon parmi la troupe : son habileté manœuvrière est moins prisée encore que sa sollicitude réelle pour le soldat ; là où il passe, l'ordinaire s'améliore, les murs de la caserne sont repeints, les souliers ont des semelles et le vrai courage des distinctions ; 4° les paradoxes de la campagne de Russie :

1. *Putigny, grognard d'Empire* (Gallimard).

la Grande Armée se trouve aussi éprouvée par la chaleur de l'été que par la rigueur de l'hiver ; le moral du soldat ne fut pas atteint par les échecs mais par la dérobade des Russes et leur héroïsme sauvage. Putigny, lorsqu'il voit Smolensk incendiée et les blessés russes abandonnés dans le brasier par leurs compatriotes, s'effare devant une monstrueuse barbarie.

L'histoire ne doit pas négliger des témoignages déposés gauchement sur des cahiers d'écoliers ; elle y est, pourrait-on dire, à bonne école.

Le nom de Giscard d'Estaing est bien connu des lecteurs de *la Revue de Paris*, mais beaucoup peut-être ne se doutent pas qu'il enferme mille ans d'histoire. M. Edmond Giscard d'Estaing a rassemblé, dans un livre [1] d'une extrême densité mais d'une lecture facile, ses ancêtres, les uns obscurs, les autres illustres, les a situés dans l'espace et dans le temps, et les présente, tels qu'ils furent, de mœurs et d'humeurs diverses, mais tous loyaux serviteurs de la France. Attachés à la ville qui porte leur nom, chaque année, le premier dimanche de juillet, on voit encore à Estaing, dans une procession, figurer les plus grands d'entre eux : le cardinal Pierre d'Estaing qui était à Rome en 1370, le bienheureux François, évêque de Rodez en 1529, plusieurs évêques, Pierre, qui sauva le roi à la bataille de Bouvines, et qui reçut le droit de mettre dans le blason des Estaing les trois lys d'or royaux, François, le lieutenant général de Louis XIV et enfin (j'en passe et des meilleurs) Charles-Henri l'amiral, qui sous Louis XVI, accomplit maintes prouesses contre les Anglais, acquit une extraordinaire popularité et mourut guillotiné en 1794, bien qu'il eût toujours été ami des lumières et qu'il eût adhéré avec enthousiasme à la Révolution. Mais il avait accompli son devoir de soldat et de gentilhomme en défendant, contre les émeutiers d'octobre 1789, Versailles et la reine ; Robespierre ne le lui pardonna pas.

Généralement, l'histoire d'une grande famille est conçue comme devant apporter une contribution à la grande histoire. Le dessein de l'auteur, ici, est inverse : c'est la grande histoire qui se reflète dans cette monographie comme dans un miroir. Aussi bien, les Estaing ont rarement recherché les honneurs et les profits qu'on trouvait à la cour. Tout en restant fidèles à leurs rois, ils sont restés fidèles à leur province : le Rouergue et, plus tard, l'Auvergne. Ils n'ont guère bougé de leurs châteaux sévères, campés comme des sentinelles sur le grès et le granit ; ils n'ont jamais rompu le lien qui les unissait à la terre et au peuple ; ils ont connu et partagé leurs épreuves. C'est pourquoi, dans le miroir, nous ne voyons pas seulement le reflet d'événements fameux, mais aussi la trace d'un monde obscur, l'histoire de tous ceux qui n'ont pas d'histoire.

1. *La Maison d'Estaing* (G. de Bussac. Clermont-Ferrand).

CONNAITRE SES VOISINS

Dégager d'une grande nation la force et le sens des courants qui la traversent n'a jamais été facile, mais quand il s'agit de l'Allemagne, écartelée, occupée, désespérée, orgueilleuse malgré tout, et douée d'un pouvoir de dissimulation qu'on ne saurait sous-estimer, c'est un tour de force ; on compterait sur les doigts de la main les enquêteurs capables de le tenter. M. Robert d'Harcourt, de l'Académie française, dans *Visages de l'Allemagne actuelle*[1] nous donne même l'impression qu'il l'a réussi, grâce à sa connaissance, à son expérience pratique des Allemands et, plus encore, grâce à une probité intellectuelle et à une clarté d'esprit peu communes.

Pour sonder l'âme allemande, M. Robert d'Harcourt a utilisé les confidences, les confessions, les aveux cueillis moins dans les discours des hommes politiques et les articles de presse que dans des questionnaires et des tests où s'épanouit une franchise tantôt naïve, tantôt brutale. Nous mesurons notre ignorance de l'Allemagne actuelle à des faits tels que ceux-ci : un des griefs les plus accentués que les Rhénans ont contre l'occupation française est que nous avons pratiqué des coupes claires dans la Forêt Noire, que nous en avons ravagé, paraît-il, les sapinières ; nous en doutions-nous ? Et l'un des événements qui a rendu l'espoir aux Allemands et marqué à leurs yeux comme le début d'une ère nouvelle, c'est la substitution du deutchsmark (au fort pouvoir d'achat) au reichsmark complètement dévalué ; le savions-nous ?

M. Robert d'Harcourt nous apprend bien d'autres choses insoupçonnées sur l'Allemagne de l'Est et sur celle de l'Ouest. Une terrifiante analyse de « la peur » dans l'Allemagne soviétisée fait pendant à un tableau, angoissant, de la jeunesse de l'Ouest révoltée contre son sort misérable, et cherchant une compensation dans un rêve apocalyptique de libération par la catastrophe. La lecture du livre engendre plutôt le pessimisme que l'optimisme, car aux fautes commises par les Alliés répond, en Allemagne, la psychose « persécuté-persécuteur » que connaissent bien les aliénistes. Psychose qui semble s'étendre, puisque l'on en vient, outre-Rhin, à ironiser ouvertement sur l'identité de la politique des Alliés et de Hitler contre le communisme, ou à approuver l'antisémitisme. Il faudra de part et d'autre beaucoup d'hommes de bonne volonté pour que la malade guérisse. Mais, de même qu'un bienfait, un livre de bonne foi, comme celui de M. Robert d'Harcourt, n'est jamais perdu.

De nos voisins d'Italie le Français n'a, ordinairement, qu'une connaissance superficielle et une opinion téméraire : il croit, en gros, que l'unité italienne s'est faite grâce à la France ; que l'Italie a habilement manœu-

1. Flammarion.

vré, durant cinquante ans, pour tirer de ses oscillations politiques des avantages substantiels ; que le fascisme l'a entraînée dans les voies de l'orgueil et de l'erreur, mais qu'elle a réussi à éluder le prix de ses fautes grâce à un ralliement de la onzième heure à la cause des Alliés. Bien que ce raccourci contienne une part de vérité, il ne serait point homologué par M. Maurice Vaussard [1] qui, lui, peut suivre, dans ses plus sinueux méandres, la politique italienne de 1870 à 1946.

Ce n'est point que M. Maurice Vaussard manifeste une particulière indulgence pour tous les gouvernements qui se sont succédé depuis Cavour jusqu'à Mussolini, mais sa connaissance profonde des événements et des hommes de la Péninsule lui épargne les jugements sommaires ou nettement injustes. Pour ne citer que deux exemples, mais caractéristiques, on étonnerait sans doute nos compatriotes en leur disant qu'après Caporetto, en octobre 1917, ce fut l'armée italienne qui, *seule*, redressa la situation militaire, et que de 1943 à 1945, la résistance contre les Allemands fut plus nombreuse, plus sanglante et plus efficace que notre propre résistance.

Que nous le voulions ou non, « l'histoire de nos voisins est inséparable de notre propre histoire » ; si l'Italie peut nous adresser quelques reproches fondés, le mensonge systématique et la brutalité effroyable dont elle eut à souffrir lui sont venus non de la France mais de l'Allemagne. Et réciproquement comme disent les mathématiciens.

L'ouvrage de M. Maurice Vaussard sera précieux aux historiens. Sur bien des points il apporte des lueurs toutes nouvelles : notamment l'interprétation qu'il donne de l'intervention mussolinienne à Munich, en septembre 1938, renverse totalement les versions reçues jusqu'à présent.

Les lecteurs de cette revue ont eu un avant-goût des souvenirs savoureux que madame Élisabeth Cerruti vient de publier sous le titre *Je LES ai bien connus* [2]. Cette spirituelle Hongroise, après avoir brillé à Budapest, épousa l'ambassadeur d'Italie et le suivit à Pékin, à Moscou, à Rio de Janeiro, à Berlin, à Paris et enfin à Rome, une demi-disgrâce interrompant la carrière du marquis Cerruti. Celui-ci, dans sa grande sagesse, se montrait hostile à l'axe Rome-Berlin, et marquait aux nazis le dédain qu'un diplomate et un gentilhomme ne pouvait que ressentir pour leurs grossiers appétits.

Écrits avec une élégante simplicité et une spirituelle vivacité, le livre ne donne pas seulement un aperçu exact de ce qu'est la vie, scintillante et rude, d'une ambassadrice, il ouvre des perspectives imprévues sur ceux qui furent les maîtres des peuples ou les idoles des foules. Certes sur Hitler, Mussolini, Staline — pour ne citer que les plus redoutables — les témoignages sont abondants, mais le jugement d'une femme, et d'une femme que l'intelligence et la sensibilité ont affinée à l'extrême,

1. *Histoire de l'Italie contemporaine* (Hachette). — 2. Hachette.

est à mon sens, décisif, du moins quand il porte sur l'homme même.

Ainsi quand madame Cerruti affirme que Hitler ne s'intéressait pas aux femmes, que son « roman » avec Eva Braun n'avait rien de sentimental, qu'il n'aimait pas non plus les enfants et point davantage la grande musique, quand elle nous donne sa clef de personnages aussi bizarres que Tchitcherine, Gœbbels ou Gœring, quand elle démonte la psychologie de Mussolini ou celle du comte Ciano, on peut tenir pour certain qu'elle a vu juste et que la cause est entendue. Or, posséder des certitudes de cet ordre, ce n'est point apaiser une curiosité frivole, c'est atteindre la source profonde et le ressort caché des êtres.

PIERRE AUDIAT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Éditions du Seuil viennent de publier simultanément deux ouvrages remarquables, consacrés l'un à la Chine, l'autre à l'Inde d'aujourd'hui [1]. Le premier est dû à un Français de moins de trente ans, M. Jean-Jacques Brieux, qui, après avoir fait la guerre dans les Forces de la France Libre, partit pour l'Indochine en 1945 et acheva son tour du monde via la Chine et les États-Unis. La Chine communiste n'a vraiment été accessible aux étrangers que de 1943 à 1946 : après quoi nous n'avons plus eu de contacts directs avec elle que par un nombre très restreint de personnes dont la plupart ne sont plus libres de s'éloigner des postes qu'elles occupent. M. Jean-Jacques Brieux est-il allé plus avant à l'intérieur? Son livre ne nous le dit pas. Mais il a lu tout ce qui pouvait être lu sur la question. Il s'est informé là où il a séjourné. Il a réfléchi. Ce qu'il nous présente est une histoire et une sociologie de la Chine moderne — enrichies de nombreux portraits — un répertoire de textes, une explication de l'écroulement total du régime de Tchang Kaï Chek et du triomphe facile des armées de Mao Tse Tung.

M. Tibor Mende, l'auteur du second ouvrage, est un écrivain politique et journaliste chevronné. Hongrois de naissance, et Anglais d'adoption, connu à Paris pour y avoir travaillé après la guerre au *New York Herald Tribune*; il a passé environ deux ans aux Indes en 1948-49. Son livre, admirablement traduit par Madame Jeanne Mathieu, est à la fois un saisissant reportage de choses vues (on peut se promener d'un bout à l'autre de la péninsule indienne, alors que le rideau de fer est tombé sur la Chine) et une étude basée sur des connaissances précises. Il vise moins à nous exposer le passé, même récent, qu'à projeter des lueurs sur l'avenir.

M. Jean-Jacques Brieux s'aventure peut-être lorsqu'il affirme que l'avènement de Mao Tse Tung ne sera pas un changement de dynastie comme les autres. Seul l'avenir nous montrera si la relative pureté des communistes chinois — sur laquelle tous les observateurs sont d'accord à présent — est capable de tenir contre la volonté de puissance, contre les tentatives corruptives de toutes sortes qui ont précisément discrédité et perdu Tchang Kaï Chek. Plus prudent, M. Tibor Mende observe qu'il est extraordinairement difficile de changer les conditions sociologiques fondamentales des masses asiatiques. Le parti indien du Congrès, après avoir été comme le Kuo-Min Iang, le parti de la libération risque fort de devenir celui de la réaction : rien de plus évident. Les deux auteurs sont en tous cas d'accord sur ceci : l'atroce misère où croupissent depuis des siècles l'immense majorité des Indiens et des Chinois suffisent amplement à expliquer les mouvements actuels. Moscou n'a fourni que des doctrines. Les faits sont indigènes. Il n'y aucune mesure commune entre les révolutions de l'Asie et les nôtres.

P. F.

1. *La Chine, du Nationalisme au Communisme*, par Jean-Jacques Brieux. *L'Inde devant l'Orage*, par Tibor Mende. *Editions du Seuil* (Collections Esprit « Frontière ouverte »), Paris.

(Suite de la chronique page 162).

LE MOIS A PARIS

Du Ciel au Ciel. — Il n'est pas de meilleure introduction à l'exposition du paysage néerlandais (Musée de l'Orangerie) que ces lignes de Fromentin, si précises dans l'admiration : « Toute peinture hollandaise est reconnaissable extérieurement à quelques signes particuliers. Elle est de petit format, de couleur puissante et sobre, d'effet concerté et en quelque sorte concentrique. Elle est concave, je veux dire qu'elle se compose de courbes décrites autour d'un point déterminé par l'intérêt, d'ombres circulaires autour d'une lumière dominante. Nulle peinture ne mène avec plus de certitude du premier plan au dernier. On l'habite, on y circule. On y regarde au fond, on est tenté de relever la tête pour mesurer le ciel. »

Que de leçons ces peintres savants et modestes (dont le métier, par la finesse et la limpidité de la touche, rappelle celui des Primitifs) proposent aux peintres d'aujourd'hui! Ceux-ci font cruellement abstraction de couches superposées qui excellent à traduire les couches atmosphériques, de cette huile immobilisée si propre à suggérer par son irradiation l'action et les gestes de la lumière. La plupart ont renoncé au grand agent de liaison — et aussi de spiritualité — qu'est le clair-obscur.

Ces voyages dans l'illimité, auxquels nous convient — et pour la première fois dans l'histoire du paysage — Seghers, Esaïas Van de Velde, Van Goyen, Ruysdaël, Cuyp, et les merveilleux dessins de Rembrandt, comme il est rare qu'on nous les fasse entreprendre aujourd'hui! On se borne au tangible, sans chérir les lointains; les paysages eux-mêmes sentent le renfermé. En condamnant de plus en plus la peinture à n'être que la rivale de l'affiche et du papier peint, nos raisonneurs — si peu raisonnables — ont singulièrement limité leur champ visuel et leurs

pouvoirs de suggestion. Si Degas a eu cent fois raison d'écrire que *l'air que l'on respire* dans les *tableaux n'est pas l'air du dehors*, encore convient-il que les formes reçoivent la vie d'un espace *recréé*. Telle est la condition première de toute réalité picturale.

— Né face au large, comme Dufy, son compatriote, Othon Friesz (1879-1849), tout en ayant réagi, grâce aux disciplines fauves et cézaniennes,

De Witte. — *Vue d'un port.*

contre la dispersion impressionniste ou divisionniste, est à certains égards un continuateur de Jongkind, de Boudin, de Monet même. Le mot « estuaire » résume ses plus éclatantes réussites. Le Havre, Toulon, La Ciotat, La Rochelle lui ont inspiré, à toutes les époques, de robustes toiles qui abondent aujourd'hui chez Charpentier. C'est incontestablement dans ces images *élémentaires* que ce fils d'un capitaine au long cours a su mettre le plus de lumière et de sentiment, alors que dans ses compositions trop volontaires, où la nature cesse de le soutenir, une rhétorique puissante — mais une rhétorique — parvient malaisément à rejoindre Cézanne et Poussin et à assurer la communion de la figuration et du paysage.

— Roland Oudot a composé pour *Sarn* une série de petites peintures (exposées chez Creuzevault), dont les rythmes graves illustrent avec un sombre éclat le roman rustique que Jacques de Lacretelle révéla à la France. Quand celui-ci qualifie *Sarn* « d'œuvre née de la contemplation silencieuse et de l'émotion secrète », il précise également les vertus qui permettent à Oudot de traduire à la fois la permanence des paysages et le mystère dont s'accompagnent les rites agrestes et la succession des saisons. En un temps où l'on accole si légèrement les talents les moins compatibles, voici réalisée (grâce aussi à l'intelligente interprétation sur bois de Théo Schmied) ce qui devrait être la condition *sine qua non* de toute union par le livre : l'accord non seulement physique, mais spirituel entre un beau texte et les images qu'il a suscitées.

— Du ciel terrestre, l'exposition du Musée d'Art moderne nous transporte aux altitudes où l'homme, de tout temps, a situé Dieu ou les dieux. Un bilan est dressé, dans les premières salles, du meilleur de ce qu'apporta le XIXe siècle : Delacroix, Daumier, Ingres, Chassériau, Redon, Gauguin, Van Gogh (ajoutons en pensée Millet, Puvis et Carrière) à l'Art Sacré. Plutôt que d'éparpiller le présent, on a constitué de grands ensembles de Rouault, de Chagall, et aussi de « non-figuratifs » comme Manessier, avec lesquels voisinent Léger, Gromaire, Gleizes, Walch, le Lurçat de la grande tapisserie du chœur d'Assy et quelques sculpteurs ou illustrateurs. L'apport d'un Maurice Denis ou d'un Desvallières s'en trouve diminué. Mais le but des organisateurs était moins de résumer, comme il fut fait déjà, les efforts accomplis depuis cinquante ans pour purifier la Maison de Dieu, que d'insister sur les artistes auxquels les dominicains d'Assy et de Vence ont permis si courageusement de travailler pour l'Eglise.

Si « la bonne peinture est noble et dévote par elle-même », si des *suppléances de la foi*, soulevant les peintres les moins mystiques, ont pu leur ouvrir les portes du surnaturel, encore faut-il que leur tempérament les incite à suggérer ce à quoi ils ne croient point eux-mêmes. L'erreur serait grande d'imaginer qu'un symbole ou qu'un vêtement liturgique suffisent, par association, à remplacer l'irremplaçable, à savoir l'intuition de tout ce qui dépasse le visible et le tangible.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Mois musical. Du jazz à « Jeanne d'Arc au Bûcher ». — Paris a fêté un centenaire : celui du jazz. Grand événement chez les adeptes de cet art qui a suscité tant de polémiques et d'enthousiasmes. La jeunesse du monde entier a érigé en dogme intangible cette musique dont la pulsation lancinante s'accorde si parfaitement au rythme de la vie moderne. Aussi l'exposition organisée au Centre Marcelin-Berthelot a-t-elle connu un succès peu commun. Les jeunes gens ont défilé en foule devant les photographies, les instruments, les souvenirs de toutes natures qui attestent l'omnipotence de Sa Majesté le Jazz. La Cour de ce monarque est batailleuse ; les escarmouches y sont fréquentes. L'Assemblée générale du Hot-Club de France, tenant récemment ses assises à Paris, a mis à l'index le be-bop. Elle a interdit aux membres du club de faire la moindre propagande pour cette musique solennellement condamnée. La tradition des conciles, des bulles, encycliques et mandements revit au royaume du jazz. A quand l'Inquisition ?

Il est aussi vain de déifier le jazz que ridicule de le mépriser systématiquement. Certes, on a beaucoup exagéré en soutenant que les compo-

siteurs contemporains, de Ravel à Milhaud, avaient trouvé dans la musique nègre le secret d'un style nouveau : ils se sont contentés d'y faire, çà et là, quelques allusions rythmiques, sans rien emprunter à un système harmonique que leurs trouvailles personnelles ne cessaient, tout au contraire, d'alimenter et d'enrichir. Mais ils ont accueilli volontiers dans leurs rangs George Gerschwin, qui a tiré du jazz un profit savoureux.

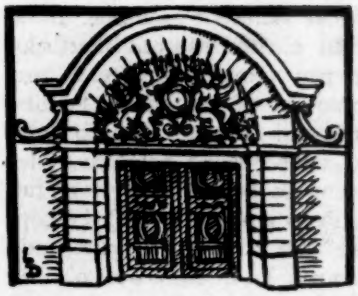
***

A l'Opéra, on vient de présenter sous sa forme scénique *Jeanne d'Arc au Bûcher*, l'oratorio que Paul Claudel et Arthur Honegger avaient composé peu avant la guerre de 1939, a l'instigation de madame Ida Rubinstein. Bien des représentations en avaient été données au concert. Pour la première fois en France, voici ce haut chef-d'œuvre sur les planches d'un théâtre lyrique, entre des décors, animé par une troupe nombreuse de chanteurs, d'acteurs et de danseurs.

On pouvait craindre qu'un ouvrage aussi poétiquement suggestif ne perdît à une matérialisation théâtrale. Que peut-on ajouter à un chef-d'œuvre qui porte en lui-même sa propre perfection?

Cette crainte était vaine. Le beau décor d'Yves Bonnat, qui figure un porche de cathédrale, non pas rectiligne, mais développé suivant un demi-cercle épousant le vaste plateau de l'Opéra, la mise en scène de Jean Doat, tout ensemble discrète et riche de trouvailles, le jeu des interprètes, enfin, servent puissamment l'œuvre de Claudel et d'Honegger. Il n'est pas douteux que *Jeanne d'Arc au Bûcher*, inscrite dès sa première audition au nombre des chefs-d'œuvre contemporains, apportera, dans cette nouvelle présentation un sang nouveau à l'organisme bien usé du drame lyrique traditionnel.

BERNARD GAVOTY



L'Hôtel des Ambassadeurs de Hollande et le projet d'annexes du Musée des Arts décoratifs. — La nouvelle que l'Hôtel des Ambassadeurs de Hollande, rue Vieille-du-Temple, serait à vendre et que la question de l'acquérir se serait posée pour la Ville de Paris donne quelque espoir de voir se réaliser un projet que d'aucuns trouvent bien chimérique, si séduisant qu'il puisse paraître : celui de transformer en annexes du Musée des Arts Décoratifs quelques-uns des anciens hôtels de Paris, chacun servant de cadre au mobilier et aux objets d'art de son époque.

C'est ainsi que l'Hôtel de Sully et l'Hôtel Lauzun, déjà acquis par la Ville, les Hôtels de Sandreville, 26, rue des Francs-Bourgeois, de Guénégaud, 60, rue des Archives, Amelot de Chaillou, 78, rue des Archives, Aubert de Fontenay, 5, rue de Thorigny, susceptibles d'être acquis, l'Hôtel de Beauharnais, que viennent de libérer les services du Ministère des Affaires étrangères qui y étaient installés, permettraient d'exposer de magnifiques ensembles qui n'ont pu trouver place ni à Carnavalet, ni au Musée des Arts Décoratifs et qui restent entassés dans des réserves.

L'Hôtel des Ambassadeurs de Hollande nous apparaît comme un des plus propres à abriter des collections relatives à la seconde moitié du XVIIe siècle. Construit en 1657 à 1660 par Cottard pour un grand amateur de belles architectures, Amelot de Bisseuil, il est le type parfait d'une fastueuse demeure de son temps, avec son magnifique portail dû à Thomas Regnauldin, qui en a sculpté les voussures et les vantaux, ses deux cours d'une ordonnance admirable, les boiseries, les fresques, les plafonds peints qui décorent encore les pièces principales. C'est au beau-père du propriétaire actuel qu'on doit la remise en état de cet hôtel, qui avait été défiguré par le commerce et la résurrection de fresques et de boiseries dissimulées sous de faux plafonds, de fausses cloisons [1]. Le même miracle pourrait se produire à l'Hôtel d'Hallwyll, à l'Hôtel de Sagonne ou à l'Hôtel de Sandreville, et cette dizaine d'hôtels consacrés à notre art décoratif deviendrait une des parures de notre capitale et les quelques dizaines de millions nécessaires pour la mise en œuvre de ce projet seraient vite récupérés par les recettes touristiques qu'elle apporterait.

Enfin, pour aider les Beaux-Arts à le réaliser, pourquoi les P.T.T. n'émettraient-ils pas une série de timbres avec surtaxe qui, en même temps qu'elle apporterait un appoint financier, aiderait à mieux faire connaître ces beaux hôtels, dont quelques-uns enlaidis comme l'était l'Hôtel des Ambassadeurs de Hollande avant sa restauration, menacent ruine.

GEORGES PILLEMENT

L'Exposition Balzac. — Voici, présenté par la Bibliothèque nationale, ordonné, classé, le plus étonnant assemblage de documents relatifs à Balzac qui ait jamais été réuni : tout ce qui se rapporte à son œuvre, à sa vie, à son entourage, à l'atmosphère de son temps. Épisode par épisode, on peut la suivre, cette vie passionnante, qui s'étale sous nos yeux, derrière la glace des vitrines : sa jeunesse anxieuse déroulée entre son père, ce gros homme sanguin dont le visage un peu vulgaire nous accueille dès l'entrée ;

1. C'est Paul Brenot, savant éminent, un des animateurs de la science des ondes, qui a sauvé cet hôtel de la ruine et l'a remis en état avec un goût sûr. Paul Brenot a écrit sur cette célèbre demeure une précieuse brochure : *Un vieil Hôtel du Marais du XIVe au XXe siècle.*

sa mère, cette fine Parisienne au chapeau coquet ; sa sœur bien-aimée, la petite Laure ; son amie intime Zulma Carraud ; puis les premières amours avec cette madame de Berny, qui discerna en lui l'éclair du génie et dont le portrait de Van Gorp est à la fois si attirant et si inquiétant.

Des vues du boulevard, des salons, des restaurants fameux nous restituent le Paris brillant de la Restauration : c'est l'époque du Balzac-dandy, de sa passion pour la marquise de Castries dont on goûtera, en passant, la charmante silhouette, de ses amours avec la duchesse d'Abrantès au spirituel visage peint par Isabey, de ses succès dans le monde lorsqu'il apparaît avec sa fameuse canne enrichie de pierreries que nous pouvons contempler dans toute sa laideur, hélas ! Enfin apparaît la belle madame Hanska aux formes opulentes telle que les fixa Doffinger sur une miniature, l' « Étrangère » dont il mendiera l'amour toute sa vie, qui l'entraînera jusqu'au fond de l'Ukraine avant de le ramener, mourant, dans sa chère maison de la rue Fortunée.

Après la vie, l'œuvre. Mais cette *Comédie Humaine* aux cent actes divers est-elle vraiment distincte de son existence, ne se confond-elle pas avec elle ? Où est l'imagination, où est la réalité ? Ces personnages crayonnés par Gavarni, Bertall, Henri Monnier, Daumier sont-ils les héros de ses romans ou des êtres de chair et d'os rencontrés par les artistes au cours de leurs promenades ? Cette anonyme soirée bourgeoise, ce peut être le bal de César Birotteau ; ce dandy qui fume son cigare au Café de Paris, c'est peut-être de Marsay ; cette vierge aux bandeaux plats, c'est peut-être Eugénie Grandet ou Ursule Mirouet ; ce portrait de Vidocq, c'est aussi celui de Vautrin.

Et, partout, le drame de l'argent : billets signés, protêts, commandements, toute la gamme de la procédure infernale dirigée dans l'ombre par Gobseck et qui aboutit à la prison pour dettes. Que de papier timbré, de lettres de rappel, de demandes de délais qui débordent jusque sur les manuscrits, envahissant les épreuves, submergeant les traités avec les éditeurs, se confondant avec les affiches des pièces de théâtre qui doivent être « un pont d'or », elles aussi, et qui s'avèrent de lamentables fours ! Châteaux en Espagne, rêves évanouis, entreprises désespérées, sarabande perpétuelle autour de cet homme prodigieux dont voici les traits à tous les âges, dans tous les costumes, en négligé, en habit de soirée, en froc de moine, en dandy, depuis le pastel de Deveria, la sépia de Louis Boulanger, le beau portrait de Gérard Séguin, jusqu'à son émouvante image sur son lit de mort ; en passant par les statues de Falguière et de Rodin et de tant d'autres, car tous les artistes du siècle ont voulu le peindre, le caricaturer ou évoquer son souvenir.

En vérité, il faudrait tout citer de cette exposition étonnante, mais le document le plus émouvant pour les vrais balzaciens, nous savons bien qui il est : c'est ce journal de la Restauration étalé tout ouvert derrière une vitrine, où l'on a souligné l'entrefilet anonyme paru entre deux

annonces, par lequel H. de B. fait savoir à l'inconnue qu'il a reçu sa lettre, et lui demande où adresser sa réponse. Deux petites lignes perdues dans un quotidien, deux petites lignes de rien du tout, mais premier lien entre Balzac et madame Hanska, premier pas d'un homme de génie vers sa destinée.

JULES BERTAUT

Chansonniers. — Au temps de Fursy, de Vincent Hyspa, de Dominique Bonnaud ou de Charles Fallot, le chansonnier était un enfant de la Butte, c'est-à-dire spécifiquement montmartrois. Il n'exerçait que le seul métier de chansonnier, demeurait dans son fief sacré, et n'allait que fort rarement porter ailleurs les bonnes paroles de ses refrains caustiques.

Aujourd'hui, le chansonnier est un monsieur comme un un autre, qui n'a ni feutre à larges bords ni cravate lavalière, et qui habite plutôt Auteuil ou Passy que la rue Lepic ou les Batignolles. Il y a des théâtres de chansonniers dans bien des quartiers de Paris, et la radio leur ayant largement ouvert ses ondes, les chansonniers sont devenus de grandes vedettes très demandées. Ils passent en bonne place dans de grands music-hall, ils jouent dans des revues à spectacle, voire même dans des comédies, où ils sont d'ailleurs souvent excellents. Ils écrivent des revues pour des théâtres de boulevards nullement extérieurs, ils signent des livrets d'opérettes, ils tournent dans des films des rôles fort importants, ils partent en tournées dans la France entière, ils enregistrent des disques. Bref, leur activité, débordant le cadre de Montmartre, est immense et diverse, puisqu'on les voit aussi bien prêter leur concours à un gala à la Salle Wagram qu'à une soirée à l'Élysée. Il n'est pas rare de les voir « faire » deux ou trois « maisons » au cours de la même soirée, comme ils disent dans leur pittoresque jargon, et je pourrais vous en citer une bonne demi-douzaine parmi les Rocca, les Pierre Destailles, les Souplex ou les Jean Rigaux qui, la nuit du réveillon de Noël ou de la Saint-Sylvestre, ont fait six fois leur tour de chanson dans six établissements différents. Nul, au demeurant, ne songe à s'en plaindre. Le Français a toujours aimé qu'on raille ses tourments et qu'on chansonne ses faiblesses. Le Gouvernement, le percepteur, les vieilles gloires et les inventions nouvelles sont d'éternels et d'inépuisables prétextes à broquards. Si notre très bas monde était sans reproches, il n'y aurait pas de chansonniers. Grâce à l'odieux de notre époque tourmentée, jamais ils n'ont été plus florissants. La réussite, qu'ils doivent en dehors de leur esprit à la radio et au cinéma, leur a peut-être enlevé, en bridant leur inspiration, quelque peu de leur flamme pure et de leur sincérité. La fierté qu'ils tiraient de leur condition moins heureuse n'est plus là pour leur dicter des accents cristallins. Cela tient sans

doute aussi au fait que la Butte n'est plus à Paris le nombril de l'humour rosse, que Saint-Germain-des-Prés et les Champs-Élysées ont détrôné Montmartre. Mais tels qu'ils sont à l'heure actuelle, les chansonniers sont encore un des derniers remparts de la libre parole et de la pensée indépendante.

SERGE VEBER

Le cinéma. — Bresson au service de Bernanos. — Le cinéma, heureusement, est encore fertile en surprises.

Chaque fois qu'on le retrouve un peu essoufflé, ou rabâchant, ou étouffé par la cupidité commerciale, il invente tout à coup un moyen inédit de nous raconter la vie ou d'invoquer les pensées des hommes.

Il a été renouvelé récemment par l'école réaliste des Italiens, par le romantisme furieux d'Orson Welles, par le classicisme olympien de Laurence Olivier. Et voici tout à coup qu'on vient d'inventer, en France, le cinéma-illustration et que cette formule nous vaut une œuvre profondément originale, avec *le Journal d'un Curé de campagne*.

Je m'explique. Le cinéma, quand il adapte un roman célèbre, prétend voler de ses propres ailes. S'il cherche à rester fidèle à l'esprit de Stendhal, de Flaubert ou de Gide, ce souci honorable reste secondaire. L'histoire commande, plus que la fidélité. Si le film exige un épisode nouveau, on l'inventera ; un personnage de surcroît, on l'ajoutera.

C'est, au contraire, dans un esprit de respect absolu, total, que J.-P. Melville a porté à l'écran, ou plutôt a lu devant l'écran *le Silence de la Mer* de Vercors. C'est à peine s'il y avait un film, si l'on entrevoyait, comme en filigrane, les personnages évoqués par un texte. Il ne semblait pas que cette technique, plutôt timide, fût vouée à un grand avenir.

C'est pourtant celle qu'a choisie Robert Bresson quand il fut désigné pour porter à l'écran *le Journal d'un Curé de campagne*, qui est sans doute le chef-d'œuvre de Bernanos. Or, malgré l'effacement total de la mise en scène, malgré le rapport de sujétion continue qui lie l'image au texte, l'ouvrage a la force de conviction d'un film autonome. Voué au service d'un grand livre, il tient le pari qu'il s'était fixé : particulariser les personnages et les lieux ; donner aux uns un visage, aux autres une place dans la géographie.

Or, et c'est là le prodige, la modestie même de Bresson l'a conduit vers les sommets. Il rejoint l'accent de Bernanos. La plupart des visages qu'il nous propose, il finit par nous les imposer. C'était d'autant plus difficile que le livre est un des moins visuels qui soient et que les hommes y sont décrits par l'intérieur et que leurs sentiments n'ont rien d'élémentaire. L'art des images animées a tout de même parcouru un bout de chemin depuis *l'arroseur arrosé !*

JEAN FAYARD

Les prix littéraires. — Le Goncourt 1950, *les Jeux Sauvages* de Paul Colin, appartient, pour une large part, à une catégorie de livres à la fois érotiques et cruels qui rassemble quelques ouvrages de Maurice Maindron, Pierre Louÿs, Octave Mirbeau — l'aristocratie du genre — et d'innombrables volumes — la plèbe — naguère publiés sous les galeries du Palais-Royal. Les auteurs de la plèbe connaissent à fond toutes les ficelles du métier et travaillent sur des images d'une efficacité éprouvée, images également connues et exploitées par certains directeurs de music-halls. C'est une justice à rendre à Paul Colin qu'il ne semble pas avoir utilisé sciemment les gaufriers et pochoirs de cet érotisme particulier. Il a retrouvé tout seul, et si l'on peut dire ingénument, les propositions d'Euclide de l'univers sadique. Au début de son roman, des enfants traquent dans les bois, comme un animal, une petite fille dont la beauté les trouble ; et parce qu'ils l'aiment ils la frappent avec acharnement et tranchent ses magnifiques cheveux à coups de hache. Dans le même esprit, ils fouettent une enfant à peine nubile qui, brisée par la douleur mais consciente de la valeur du message, contemple le ciel avec une gratitude mystique. Ces jeux « enfantins » se continuent sous des formes plus ou moins raffinées lorsqu'on passe au chapitre des adultes. De deux sœurs, l'une, Yvonne, domine l'autre, Denise, par son énergie et l'autorité de ses initiatives saphiques ; quand Yvonne a besoin d'argent, elle vend Denise pour 125 000 francs. Cette fille passive est destinée à devenir par la suite, dans le cadre d'une vie de château 1946, une parfaite sultane de harem. Une de ses amies, qui finit par occuper à ses côtés la même situation d'esclave solognote a dû, elle, pour en arriver là, être l'objet de dressages divers au fouet et à la cravache qui eussent enchanté l'auteur des *Infortunes de la Vertu*.

Certes, il eût paru jadis inimaginable qu'on couronnât un pareil livre. Mais le goût de ne pas heurter la pudeur ne paraît plus tourmenter les jurys d'aujourd'hui et, à tort ou à raison, ce n'est plus sur le sujet mais sur son interprétation que porte maintenant la critique. De ce point de vue, il apparaît malaisé de formuler sur ces *Jeux* un jugement d'ensemble, car c'est un livre prodigieusement inégal. La première partie, qui évoque les sauvages distractions de quatre enfants lâchés dans les futaies d'un vieux domaine, contient des passages qui touchent : on y décèle certaines ondes poétiques et ce goût pour le combat épique, la fureur de plein vent qui tonifient tant d'œuvres de Barbey d'Aurevilly. Passée la centième page, la situation se gâte franchement et l'on ne compte plus les invraisemblances, les explosions de lyrisme intempestif et les scènes absurdes. (Plus absurde que tout celle où, à la suite d'une chute, deux amants se retrouvent dans une fosse boueuse avec leurs chevaux (entiers) ; et nullement gênés par la présence de ces animaux,

qui pourtant doivent dangereusement se débattre, se consacrent aussitôt à l'œuvre de chair.) Il me paraît injuste pourtant de condamner le livre de Colin sans aucune réserve. Oui, ce roman est souvent naïf, ridicule, extravagant, intolérable et plus souvent encore mal écrit[1], mais je ne saurais, quant à moi, oublier ces premières scènes de la forêt où se manifeste parfois une intelligence authentique de la nature sauvage. Qu'on puisse en les lisant songer un quart de seconde au *Centaure* de Maurice de Guérin, c'est un point à marquer en faveur de M. Paul Colin. Ce « crédit » ne fait du reste pas oublier les innombrables fautes de goût dont il s'est rendu coupable... et l'évidente insuffisance de sa culture... Somme toute, voilà un bien étrange « Goncourt »!

C'est à Serge Groussard qu'a été attribué le prix Fémina pour *la Femme sans Passé*, déjà signalée ici. Une femme, qui n'a jamais réussi à aimer, tue son mari dans des circonstances qui tiennent à la fois du meurtre et de l'accident. Elle se réfugie sur une péniche qui, en cinq jours, la mène à Paris. Là, elle se livre à la police. Mais ces cinq jours lui ont suffi pour découvrir que le « capitaine » de ce paisible bateau aurait dû être l'homme de sa vie. Tel est le sujet de ce roman, où l'on retrouve le thème « femme traquée » qui paraît hanter Groussard. La technique du livre est assez proche de celle de Simenon. La construction, qui révèle une belle sûreté de métier, rend sensible, comme dans une tragédie, la marche du destin. Mais la psychologie est un peu négligée au profit de l'action et l'on ne reconnaîtrait probablement pas les personnages si on les rencontrait hors du roman. Qu'importe? dira-t-on. Nous sommes ici sur le plan « aventures » et M. Groussard y révèle une intuition des valeurs dramatiques vraiment remarquable. (Il y a chez ce romancier un metteur en scène de premier ordre.) Et tout ce qui concerne les paysages, le décor, la vie de métier est noté et fixé avec un très réel talent... *La Porte des Galions* de Murciaux et le beau roman d'Agnès Chabrier, *Au Vent de l'Hiver*, avaient également retenu l'attention du jury Fémina.

Quant au prix Renaudot, il s'est posé sur *les Orgues de l'Enfer* de Pierre Molaine, roman consacré à la vie de quelques malades hébergés dans un service de neuro-psychiatrie. Démences, cocasseries grinçantes, hallucinations, terreurs, obsédantes répétitions composent la trame de ce livre. Il y a de la virtuosité chez M. Molaine — et il est très possible que son information soit solide. Mais il faut quelque héroïsme pour arriver jusqu'à la dernière page de cette composition délirante.

MARCEL THIÉBAUT

1. Un exemple entre mille. D'un trottoir à l'autre, François observe Denise. Colin écrit : « *Le flanc gauche de Denise tressaillait parfois comme si une caresse l'eût frôlé : c'était le regard de François qui lui importait et nul autre ; déjà elle s'abandonnait à lui dans la mesure où elle pouvait le faire sans le consentement de son père (!) au milieu de la foule des dimanches, séparés par la chaussée et les files de voitures.* »

Estampes japonaises. — Le Musée Cernuschi expose pour quelques semaines une belle série d'estampes japonaises des collections nationales. Ce choix de qualité dû à M. Jean Bahot, professeur à l'École du Louvre, qui l'effectua à la demande de M. René Grousset, conservateur du Musée Cernuschi, permet de suivre le développement de l'estampe de ses origines, vers le milieu du XVIIe siècle, jusqu'aux alentours des années 1800 qui virent l'apogée de sa perfection technique.

Substitut à bon marché de la peinture, l'estampe fut surtout destinée à une classe nouvelle de riches marchands qui apparut au cours du XVIIe siècle à Édo — l'actuelle Tokyo — résidence des Shogun Tokugawa, parvenus au pouvoir en 1602. Elle représentait les thèmes préférés de la tendance *ukiyo*, s'inspirant du monde élégant ou moderne, en opposition avec l'art officiel influencé par la Chine.

Courtisanes du Yoshiwara, acteurs, lutteurs, classes méprisées mais idolâtrées par la foule sont illustrés par Hishikawa Moronobu, créateur de l'estampe isolée, par les Kwaigetsudô et les Torii. Leurs tirages en noir, souvent rehaussés à la main de couleurs et de poudre d'or, font, vers 1740, place aux impressions en deux tons d'Okumura Masanobu II. Enfin, vers 1760, Harunobu, peintre des jeunes femmes de la bourgeoisie, utilise un nombre indéfini de planches aux couleurs délicates et raffinées. Son disciple Korûysai introduit des éléments de paysage dans ses cortèges de courtisanes, où de magnifiques noirs s'opposent à toute une gamme de roux. Dans la génération suivante, parmi des artistes en pleine possession de leur technique, se signalent Kiyonaga, illustrateur de la vie des courtisanes, Utamaro, plus inégal, mais admirable dans ses têtes de femmes sur fond « micacé » et Sharaku, auteur d'une impressionnante suite de portraits d'acteurs.

Symboles de la reprise des relations artistiques franco-japonaises, des céramiques, récemment arrivées d'Extrême-Orient, complètent cette exposition et témoignent de la vitalité de l'art japonais contemporain.

MADELEINE DAVID,
Attachée au Musée Cernuschi.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LE SYSTÈME SANGUIN RHÉSUS

par Andrée Tétry

(Albin Michel, Paris 1950)

Cet excellent petit ouvrage comble une sérieuse lacune, car nous ne possédions pas encore, en France, un ouvrage d'ensemble sur ce nouveau type de constitution sanguine qu'ont découvert, en 1940, Landsteiner et Wiener, et qui n'offre pas moins d'importance que les groupes sanguins classiques. C'est, en effet, le facteur ou, mieux, le *système Rhesus* qui est à l'origine de certains accidents consécutifs à des transfusions multiples, et surtout c'est lui qui est responsable de l'anémie grave ou *maladie hémolytique* du nouveau-né. Cette maladie, naguère si souvent mortelle, a pour cause une incompatibilité sanguine entre la mère et le fœtus; 10 p. 100 des mariages sont biologiquement dangereux, en ce sens que la différence des sangs maternel et paternel peut entraîner, par voie d'hérédité, de funestes conséquences. Heureusement, pour de multiples raisons, la maladie hémolytique se manifeste un peu moins fréquemment qu'elle ne devrait : elle ne frappe qu'un nouveau-né sur trois cents.

Le risque n'est sans doute pas suffisant pour légitimer de sévères mesures préventives (inscription du facteur Rhesus sur le certificat prénuptial, interdiction des « mariages dangereux »). En outre, le pronostic de la maladie hémolytique devient, chaque jour, plus bénin ; la mortalité est tombée de 30 à 10 p. 100 environ, grâce aux remarquables progrès thérapeutiques qui ont pu être réalisés depuis qu'on a mis en lumière les causes profondes du mal. Le traitement essentiel consiste à saigner le nouveau-né à blanc, pour substituer à son propre sang un sang étranger de type approprié *(exsanguino-transfusion)* : opération relativement bénigne quand elle est conduite par un technicien expérimenté.

La connaissance du système Rhesus apporte un élément supplémentaire très significatif s'il s'agit d'identifier des nourrissons accidentellement interchangés dans une maternité en s'autorisant des résultats de l'analyse sanguine (la Justice a ordonné, en certains cas, « le ré-échange des enfants »). Elle fournit, de surcroît, des indications précises en cas de *désaveu de paternité*. (« Autrefois, un homme accusé à tort avait environ 35 p. 100 de chances de prouver son innocence ; actuellement, avec le système Rhesus, il a au moins 50 p. 100 de chances, et peut-être davantage. »)

La biologie, comme on voit, intervient de plus en plus, et non sans quelque indiscrétion, dans les affaires humaines : malgré la résistance des tribunaux, « les expertises sanguines conquièrent rapidement le prétoire ». Mais peut-être ne faut-il pas aller trop loin dans cette voie, et n'est-il pas souhaitable qu'un mari ait le droit d'exiger après toute naissance un examen de sangs... C'est ce que se demande, avec sagesse, mademoiselle Tétry : « Il faut craindre la découverte inutile de bâtards, plus nombreux qu'on ne pense. »

JEAN ROSTAND

PARIS

(Éditions Mondiales)

Un court texte de notre collaborateur Yvan Christ consacré à l'histoire de Paris précède une série d'intéressantes photographies dues à Patrice Molinard (toutes réserves sont à faire sur les photos

Porte de l'Hôtel de Châlons-Luxembourg.

en couleurs dont les nuances laissent à désirer). Nous reproduisons ici le portail de l'Hôtel de Châlons-Luxembourg — sur l'histoire duquel nous trouverons tous les renseignements souhaitables, non chez M. Christ à qui la place fut mesurée, mais dans un ouvrage de Georges Pillement *les Hôtels du Marais* (Editions Terra), petit livre indispensable aux amis du Vieux Paris. Disons donc, d'après M. Pillement, que cet hôtel, situé 26, rue Geoffroy-l'Asnier, était loué en 1629 à des commerçants rouennais, les Châlons. En 1659 il appartenait à la femme d'un conseiller, madame Beon de Luxembourg. La robe succédant au drap a valu à cette vieille demeure un nom très « maréchal de France ».

PORTRAIT DE L'AVENTURIER

par Roger Stéphane *(Sagittaire)*

C'était une heureuse idée que de tenter une analyse du héros moderne à travers quelques contemporains dont l'œuvre et dont la vie apparaissent comme un témoignage capital — et d'ailleurs souvent anachronique. Le livre que M. Roger Stéphane consacre à T.-E. Lawrence, Malraux et von Salomon est précédé d'une brève étude où Jean-Paul Sartre oppose à l'aventurier le militant, cet autre type de héros moderne (le troisième étant sans doute cet autre témoin d'un monde absurde qu'est l'homme humilié), et montre comment il est impossible au jeune bourgeois d'entrer au parti communiste (de nombreux bourgeois ont pourtant fait la preuve contraire). Sur Malraux, l'auteur dit des choses justes, mais pour la plupart déjà entendues ; il trace un intéressant portrait de Lawrence, où il insiste avant tout sur son homosexualité ; il est plus bref sur von Salomon, l'auteur des inoubliables *Réprouvés*, si important pour la psychologie du national-socialisme ; mais c'est Rossel, qui lui inspire en appendice, ses pages les plus pertinentes, et le cas est en effet passionnant de cet officier bourgeois passé à la Commune par dégoût et par mépris. Il n'est pas sûr, n'en déplaise à l'auteur, que ce soient là les derniers aventuriers, et que l'avenir appartienne aux militants. M. Stéphane pourrait ici le vérifier dans l'œuvre de Raymond Abellio.

PIERRE DE BOISDEFFRE

□ □

HISTOIRE DE L'ALPINISME

par Claire-Éliane Engel *(Je Sers)*

Combien de pièces de grosse volaille et de petite volaille une caravane importait-elle en 1820 pour faire l'ascension du Mont-Blanc ? On pourrait se passer évidemment de le savoir. Mais si l'on a le goût des détails pittoresques, on se renseignera là-dessus et sur bien d'autres points curieux de cette sorte de petite histoire en lisant le livre de Claire-Elyane Engel. Il rassemble sous une forme agréable une quantité de précisions sur les ascensions célèbres... Les premiers alpinistes furent des savants, aujourd'hui ce sont les sportifs qui dominent. Il suffit qu'un pan de montagne soit dangereux et inviolé pour les tenter. Il faut admettre cette disposition-là. C'est ce qu'a fait C. E. Engel. Tous les courages ont en elle une admiratrice zélée. Après avoir épuisé la glorieuse série qui va des Balmat aux Mallory, C. E. Engel étudie la littérature de fiction que la montagne a inspirée. Elle la juge sévèrement du reste. Et non sans quelque raison. Ce qui ne signifie pas que la montagne n'ait exercé aucune influence sur les lettres (Nietzsche en Engadine..., K. Mansfield à Montana, etc...).

□ □

LA HACHE DE WANDSBEK

par Arnold Zweig

(Calmann-Lévy)

Voici un des meilleurs romans allemands récemment traduits : c'est l'histoire d'une famille, celle d'Albert Teedjen, modeste boucher à Wandsbek, faubourg de Hambourg, au cours des années qui ont précédé la dernière guerre. Rallié au régime nazi, professant un culte pour le Führer, Teedjen et sa femme deviennent les victimes de l'un des personnages les plus en vue du régime à qui ils se sont imprudemment confiés. On les voit courir à leur perte à travers des péripéties habilement combinées où l'auteur fait revivre dans le cadre de la vieille ville hanséatique nombre de familles et de personnages dont le destin est étroitement mêlé à l'aventure hitlérienne.

S. DE LA BAUME

□ □

LIVRES ET ALBUMS POUR ENFANTS

L'approche du Nouvel An fait fleurir comme chaque année nombre de livres et d'albums pour enfants. Parmi les plus réussis, nous avons plaisir à signaler le charmant *Arbre Tic-Tac* de Claude Aveline, illustré de savoureuse manière par Jacqueline Duhem (collection Raisins d'Enfance), *Ayorpok* et *Ayounghilu*, histoire de deux esquimaux que Samivel a rapportée de son expédition au Groënland avec Paul-Emile Victor et qu'il a illustrée lui-même (Editions Iac), *les Fables de La Fontaine* illustrées par Jacques Ferrand (Mame) et *les Refrains des Rues et des Bois* (Mame) choisis avec le goût le plus sûr dans le folklore de nos provinces et harmonisés par J. Canteloube avec des illustrations d'Elisabeth Ivanowsky.

S. DE LA BAUME

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Maiciès, Claude Tolmer, Hannaux, Sibertin-Blanc, Livia Dubreuil et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5170-12-50.

Un beau cadeau

Vient de paraître :

TOME II

CINQUANTE ANS D'HISTOIRE

1900-1950

par **LUCIEN GENET**
agrégé de l'Université

Préface d'**ÉDOUARD HERRIOT**
de l'Académie française

Ce tome II s'étend de l'Armistice de 1918 à l'avènement de Hitler, au début de 1933.

L'ouvrage sera complet en 3 volumes. Le tome III paraîtra dans le premier semestre de 1951.

L'ouvrage complet contiendra:
1.500 PAGES DE TEXTE
3.000 ILLUSTRATIONS
72 HORS-TEXTE EN HÉLIOGRAVURE
12 HORS-TEXTE EN COULEURS

Chaque volume (format 25 × 32,5) cousu façon reliure, présenté sous couverture forte imprimée or, et livré dans un élégant étui : 2.825 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

TALLANDIER

LES
ANNALES
• CONFERENCIA •
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

NUMÉRO DE JANVIER

PAUL REYNAUD
Deux Mondes face à face: ET DEMAIN ?

•

R. P. RIQUET, S. J.
L'Angoisse de notre Jeunesse

•

VALENTINE TESSIER et DANIEL LECOURTOIS
Les Premières du Vieux-Colombier

•

Le livre du jour
"La Femme sans passé"
roman raconté et commenté par MARCEL THIÉBAUT

•

La pièce du jour
"Dieu le savait"
racontée et commentée par FRANCIS AMBRIÈRE

•

LE QUARTIER DES LETTRES - LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 60 FR.

LA NUIT INDOCHINOISE

Tu récolteras la tempête

le premier roman de
JEAN HOUGRON

Il regorge de richesses... D'un coup le lecteur est pris.
J. ALBERT-HESSE *(Franc-Tireur).*

Puissant et vaste roman.
LES ANNALISTES *(Les Annales).*

Aujourd'hui on parle de lui comme on parla de Camus (après l'Étranger) et de Malraux (après les Conquérants).
PIERRE BERGER *(Paris-Presse).*

Une matière nouvelle... un document précieux. JEAN BLANZAT *(Figaro Littéraire).*

Je ne sais comment dire tout le bien que je pense de ce livre. JEAN CAU *(Opéra).*

La plus étincelante révélation d'une année... l'étonnant témoin d'un monde qui se défait.
PIERRE DESCAVES *(Radiodiffusion).*

Découverte éblouissante.
PAUL GUTH *(La Voix du Nord).*

Un départ fulgurant de romancier.
ÉMILE HENRIOT *(Le Monde).*

Cette première œuvre éclate comme un "flash". E. HUMEAU *(Arts).*

Roman remarquable... Forme nette, solide... Aucun effet verbal.
ROBERT KEMP *(Nouvelles Littéraires).*

Je ne connais pas, sur le drame asiatique, d'œuvre plus fortement humaine. BERNARD LECACHE *(Point de Vue).*

Un succès de bon aloi.
MAURICE NADEAU *(Combat).*

Ses personnages sont la vie même.
G. SLOCOMBE *(New York Herald Tribune)*

DOMAT 710 fr.

GRASSET

HERVÉ BAZIN

LA MORT DU PETIT CHEVAL

roman

375 fr.

G. LENOTRE

de l'Académie française

DE BELZÉBUTH A LOUIS XVII

Affaires étranges

"LA PETITE HISTOIRE" — *Illustré* 420 fr.

JEAN GUÉHENNO

JEAN-JACQUES

ROMAN ET VÉRITÉ

375 fr.

ÉDOUARD PEISSON

UNE CERTAINE NUIT

roman

375 fr.

LOUIS HÉMON

MONSIEUR RIPOIS ET LA NÉMÉSIS

roman

"LES CAHIERS VERTS" N° 5 — *Édition courante* 360 fr.

ANDRÉ CORTHIS

DONA MARIA

Une énigmatique histoire d'amour
au temps passionné de l'Inquisition.

Un volume : 400 fr.

MANGIN

LETTRES DE GUERRE

Les lettres que le Général Mangin écrivit à sa femme pendant la guerre 1914-18 et qui étaient restées inédites jusqu'à ce jour, permettent de connaître mieux encore le jugement qu'il portait sur les hommes et sur les événements. Un document particulièrement important.

Un volume, format 14 x 22,5 : 600 Frs

CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE

DUC DE LEVIS MIREPOIX

LES GUERRES DE RELIGION

Une fresque dramatique qui va de
la mort d'Henri II à celle d'Henri IV.

Un volume : 350 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

Une date littéraire

ANDRÉ MAUROIS

de l'Académie française

PUBLIE SES

ŒUVRES COMPLÈTES

La Librairie Arthème Fayard réunit les textes définitifs des ŒUVRES D'ANDRÉ MAUROIS dans une présentation qui, par sa qualité, donnera satisfaction aux bibliophiles et aux lettrés les plus exigeants. En outre, des préfaces et des textes inédits enrichiront de nombreux volumes. Dans le tome I, en particulier, se trouve un inédit important : A LA RECHERCHE DE BRAMBLE. Les Œuvres Complètes paraîtront à raison d'un volume tous les deux mois.

CHAQUE VOLUME, PRÉSENTÉ SOUS COUVERTURE EN SIMILI-JAPON, IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE COULOUMA S. A., COMPREND ENVIRON CINQ CENT VINGT-HUIT PAGES, FORMAT 15 × 20, EN CORPS DIX, ET EST ORNÉ DE LETTRINES, BANDEAUX ET CULS-DE-LAMPE SPÉCIALEMENT DESSINÉS ET GRAVÉS PAR

LOUIS JOU

Il sera tiré de chaque tome :

100 exemplaires numérotés, sur Hollande Van Gelder Zonen, au prix de.. .. .. 4.000 fr.

Ces exemplaires porteront la mention : Imprimé spécialement pour... (nom du souscripteur).

4.500 exemplaires numérotés, sur VÉLIN DU MARAIS, au prix de.. .. .. 1.600 fr.

(Spécimen et bulletin de souscription chez votre libraire habituel.)

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD, 18, rue du St-Gothard - PARIS-(XIVe)

Avez-vous fait ce calcul ?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 150 Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 116 Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 400 frs

Abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la

REVUE DE PARIS

114, Avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 4.000 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Bertrand RUSSELL
Membre de la Société Royale

LA CONQUÊTE DU BONHEUR

Un vol. in-8° (1949)..... 300 fr.

" L'illustre philosophe anglais, peut-être le plus grand génie encyclopédique de l'humanité occidentale depuis Leibniz et Auguste Comte, découvre, après d'autres, que le secret du bonheur, c'est la réconciliation avec soi-même et avec le monde."

Paru.

PRIX NOBEL 1950

Robert BARROUX
Archiviste de la Ville de Paris

PARIS
des origines à nos jours
et son rôle
dans l'histoire de la civilisation

Un vol. in-8° de la Bibliothèque Historique..... 800 fr.

Marcel BELVIANES

SOCIOLOGIE DE LA MUSIQUE

Éléments affectifs de la musique. - La danse. - Musique et Magie. - La musique et les mœurs. - La musique et le langage. - La musique et le travail. - La musique qui guérit. - La musique populaire. - La musique guerrière et révolutionnaire.

Un vol. in-8° de la Bibliothèque Musicale..... 640 fr.

" L'œuvre immense de la musique dans le monde ; sans la musique toute l'histoire eût été changée." M. B.

C. BRANDI
Professeur à l'Université de Goettingue

CHARLES-QUINT
et son temps

Un vol. in-8° de 672 pages de la Bibliothèque Historique..... 800 fr.

" La meilleure biographie de Charles-Quint qui ait jamais été écrite." **Spectator.**

R. BULTMANN
Professeur à l'Université de Marbourg

LE CHRISTIANISME PRIMITIF
dans le cadre des religions antiques

Un vol. in-8° de la Bibliothèque Historique. Avec une préface de M. Goguel, professeur à la Sorbonne..... 850 fr.

Egon César Comte CORTI

ÉLISABETH
Impératrice d'Autriche.
D'après les écrits de l'Impératrice
les journaux intimes de sa fille
et d'autres journaux et documents inédits.

Un vol. in-8° de la Bibliothèque Historique, avec 69 photographies hors texte. 640 fr.

A. D. C PETERSON
Directeur du " Psychological Warfare S. E. Asia Command 1943-1946"

L'EXTRÊME-ORIENT.
Géographie sociale.

Inde et Pakistan. - Chine. - Birmanie et Ceylan. - Siam et Indochine. - Malaisie et Indonésie. - Philippines. - Japon. - Corée, Mandchourie et Extrême-Orient russe.
Un vol. in-8° de la Bibliothèque Géographique, avec 21 cartes..... 650 fr.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain - PARIS VIe

JULES LAGNEAU
CÉLÈBRES LEÇONS ET FRAGMENTS
Un volume in-8 carré de la Bibl. de Philosophie contemporaine. 600 f.

FRANÇOIS WENDEL
CALVIN
Sources et Evolution de sa pensée religieuse
Un volume in-8 raisin. 600 f.

ANDRÉ LE GALL
CARACTÉROLOGIE DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS
à l'usage des parents et des éducateurs
Un volume in-16 jésus de la collection "Caractères"..... 800 f.

FERNAND ROBERT
HOMÈRE
Un volume in-8 carré. 700 f.

T. REÏS
LE MICROSCOPE ÉLECTRONIQUE
Un volume in-8 couronne de la collection "Science Vivante".. 500 f.

S. FREUD
ABRÉGÉ DE PSYCHANALYSE
traduit par Anne Berman
Un volume in-8 carré de la Bibliothèque de Psychanalyse..... 180 f.

MARGUERITE SECHEHAYE
JOURNAL D'UNE SCHIZOPHRÈNE
Un volume in-8 carré de la Bibliothèque de Psychanalyse..... 300 f.

EUGÈNE VAILLÉ
LE CABINET NOIR
"Le viol des correspondances à travers l'histoire."
Un volume in-8 carré. 800 f.

HAROLD J. LASKI
LE GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE EN ANGLETERRE
Un volume in-8 carré de la Bibliothèque de la Science Politique.. 700 f.

ÉDITIONS A. & J. PICARD & Cie

PARIS - 82, Rue Bonaparte - PARIS

Vient de paraître :

LOUIS HAUTECŒUR

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE CLASSIQUE EN FRANCE

TOME III. — **L'ARCHITECTURE DURANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE. LE STYLE LOUIS XV.**

Un beau volume gr. in-8° de 664 pages avec 516 illustrations .. .. 3.500 fr.
140 exemplaires sur papier couché .. .. 4.500 fr.

Livre I. — **LE STYLE LOUIS XV.** — 1. L'activité de l'architecture. — 2. Les architectes. — 3. L'architecture privée, hôtels et châteaux. — 4. La décoration. — 5. L'architecture religieuse.

Livre II. — **LES TRADITIONS ACADÉMIQUES.** — 1. L'académie, théorie et enseignement. — 2. Les intendants; les villes et l'architecture publique. — 3. Les bâtiments du Roi et de Mme de Pompadour. — 4. Les architectures contemporaines de A.-J. Gabriel. — *Index des noms cités.*

Précédemment parus :

TOME I. — **LA FORMATION DE L'IDÉAL CLASSIQUE. — LA RENAISSANCE, HENRI IV et LOUIS XIII.** 2 vol.

Épuisé. Sera réimprimé.

TOME II. — **LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.**

2 vol. gr. in-8° de 939 pages et 683 illustrations .. .. 3.200 fr.
Quelques exemplaires sur papier couché .. .. 4.000 fr.

FISKE KIMBALL

LE STYLE LOUIS XV - ORIGINE ET ÉVOLUTION DU ROCOCO

Traduit par Mlle Jeanne MARIE

Un beau volume grand in-4°, tiré à petit nombre, avec 275 illustrations hors-texte .. .. 3.500 fr.

Robert LAULAN

L'ÉCOLE MILITAIRE DE PARIS

Le Monument 1751-1788

Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche scientifique

Un vol. in-4° de 144 pages et 40 planches hors-texte. Tirage limité .. 1.800 fr.

PRIX
LITTÉRAIRES

GONCOURT

PAUL COLIN

Les Jeux sauvages

•

FEMINA

SERGE GROUSSARD

La Femme sans passé

•

INTERALLIÉ

GEORGES AUCLAIR

Un Amour allemand

nrf

(nio)

Les deux grands romans de l'année

PIERRE MOLAINE

LES ORGUES DE L'ENFER

PRIX RENAUDOT

★

ROGER VAILLAND

BON PIED, BON ŒIL

"D'un X... à ROGER VAILLAND, il y a toute la distance qui sépare Georges Ohnet de Proust, ou Ponson du Terrail de Dostoïevski. BON PIED, BON ŒIL est un roman qu'il m'est impossible de ne pas admirer... Une histoire communiste, c'est évident. Mais il y a un problème romanesque réel, une situation vraie, vivante et respectable qui doit être celle de bien des communistes. Ce qui fait l'âpre beauté de BON PIED, BON ŒIL, c'est justement cette confrontation vécue, ce heurt d'une conscience avec elle-même, ce déchirement peut-être... M. ROGER VAILLAND ne m'apparaît pas seulement comme un grand romancier, il m'apparaît digne toujours de notre estime". **ARMAND HOOG. Carrefour.**

D'une extrême intelligence et d'une rapidité allègre, **JEAN-LOUIS BORY** ★ *D'une terrible intensité dramatique... un saisissant témoignage sur notre époque... un pathétique hommage à la condition humaine,* **RENÉ LALOU** ★ *Talent net, précis, volontaire, à arêtes vives,* **PIERRE LOEWEL** ★ *Le plus magnifique portrait de femme qu'on ait tracé depuis Lamiel,* **MAURICE NADEAU** ★ *Un écrivain remarquable,* **ROGER NIMIER** ★ *Un véritable écrivain,* **MARCEL THIEBAULT** ★ *Un livre remarquable, un des meilleurs de l'année,* **CLAUDE ROY.**

CORRÊA

IL EST ILLOGIQUE

que la totalité des titres cotés à la Bourse de Paris se capitalisent à moins de 5 milliards or.

La reprise de la Bourse, plusieurs fois amorcée mais toujours contrariée par les événements extérieurs, serait donc **LOGIQUE...**

Il ne faut pas attendre le jour de la reprise pour procéder à des investissements, car les cours ne seront plus les mêmes. Chaque semaine, vous trouverez, dans

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

"LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE"

un choix judicieux parmi les titres les plus intéressants à mettre actuellement en portefeuille.

Éditoriaux de Ch. RIST, de l'Institut; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française; L. BAUDIN et J. PERCEROU; F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, Professeurs des Facultés de Droit; J. de RINCQUESEN, ancien Inspecteur Général des Finances; A. THIERS, Maître des Requêtes au Conseil d'Etat; P. BRESSON, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, etc...

Enquêtes sur la situation de l'Industrie et du Commerce.

Trois revues complètes :

I. — **Bourse de Paris :** Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs)
II. — Les titres qui se négocient hors-cote ;
III. — Les actions qui sont cotées seulement dans les **Bourses régionales ;**
Une étude critique pour **chaque augmentation de capital ;**
Des indications sur certaines **valeurs susceptibles de hausse ;**
Des renseignements périodiques sur les **Emprunts étrangers en souffrance ;**
Une Cote complète des Bourses de Paris et de Province.

L'OPINION, ***l'hebdomadaire le plus précis de la Presse Financière,***
ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : un an : **750** fr. - 6 mois : **425** fr. - *ESSAI UN MOIS :* **50** fr.

Viennent de paraître *(Édition illustrée)* - (Envoi franco sous emboîtage)
ROUBAIX-TOURCOING, *128 pages* **400** fr. - **FRANCHE-COMTÉ,** *168 pages* **475** fr.
LILLE et la FLANDRE, *144 pages* **475** fr.
LE CHEMIN DE FER DE 1950, 400 fr.
ORLEANAIS-BLESOIS-SOLOGNE, *144 pages* **475** fr.

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e • Compte postal : PARIS 5110-71

CALMANN - LÉVY

Collection "Masques et Visages"
dirigée par Roger GAILLARD

Déjà parus :

CHARLES DULLIN	par JEAN SARMENT
MARGUERITE JAMOIS	par H. L. LENORMAND
PIERRE FRESNAY	par ALBERT DUBEUX
SARAH BERNHARDT	par MAURICE ROSTAND

Chaque volume, portrait en frontispice..	**240** frs
L'exemplaire numéroté sur alfama du Marais	**500** frs
L'exemplaire numéroté sur vergé de Ruysscher	**750** frs

A paraître :

JEAN MARAIS	par JEAN COCTEAU
EDWIGE FEUILLÈRE	par ROBERT KEMP
MADELEINE RENAUD	par J. L. VAUDOYER
MICHEL SIMON	par PAUL GUTH
ÉDITH PIAF	par JACQUES CHABANNES et JACQUES BOURGEAT

Dernières Nouveautés

CHARLES MORAZÉ

ESSAI SUR LA CIVILISATION D'OCCIDENT

★ L'HOMME

Destin de l'Europe

Un volume in-8° (14×22), 264 pages, 4 études graphiques, broché .. **480** fr.

JACQUES DRIENCOURT

LA PROPAGANDE

NOUVELLE FORCE POLITIQUE

Préface de J.-J. CHEVALLIER

L'arme des dictatures

Le bouclier des démocraties

Un volume in-8° (14×22), 288 pages, broché .. .. **570** fr.

HERBERT HEATON

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE

Préface d'ERNEST LABROUSSE

Le seul ouvrage complet offert au public français

★ DES ORIGINES A 1750

Un volume in-8° (14×22), 336 pages, 9 cartes et graphiques, broché .. **650** fr.

★★ DE 1750 A NOS JOURS (en préparation)

ÉMILE MÂLE

L'ART RELIGIEUX

DE LA FIN DU XVIe SIÈCLE

DU XVIIE SIÈCLE

ET DU XVIIIe SIÈCLE

ITALIE - FRANCE - ESPAGNE - FLANDRES

Un volume in-4° (28×23), XVI-532 pages, **294 gravures**, broché.. .. .. **3.500** fr.

Nouvelles Éditions précédemment parues

L'ART RELIGIEUX EN FRANCE

XIIe siècle..... 2 500 fr. - **XIIIe siècle**..... 2 500 fr.

Fin du moyen âge..... 2 800 fr.

ARMAND COLIN

IL N'Y A PLUS DE QUESTION SHAKESPEARE

ABEL LEFRANC

A LA DÉCOUVERTE DE

SHAKESPEARE

Un vol. in-8 de 460 p. avec 16 l. h.-t. en héliogravure

AUX ÉDITIONS

ALBIN MICHEL

* *

WILLIAM STANLEY

VIe COMTE DE DERBY

est l'auteur de l'admirable théâtre

UNE DÉMONSTRATION MAGISTRALE ET DÉCISIVE

REINES DE L'ESPRIT

ÉMILE HENRIOT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PORTRAITS DE FEMMES

Un beau volume in-8e de 600 pages.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

d'Héloïse à Katherine Mansfield

RENÉ DE LERVILY

QUI ÉTAIT JÉSUS ?

(2e Edition)

Préface de M. R. JESTIN,
Directeur d'Études à l'Ecole des Hautes Études

Un volume de 340 pages,
sur vélin : 360 fr., franco : 390 fr. ;
sur alfa : 420 fr., franco 450 fr.,

aux ÉDITIONS DU CENTRE, 11-13, rue A.-Pinard
à Aurillac (C.C.P. Clermont-Fd 291-66)
ou chez votre libraire.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Les Témoins qui se taisent. — Nazareth ou Bethléem? — Les frères de Jésus. — Les sociétés de mystères. — Les négateurs du Christ. — Le « document 70 ». — Les Apocalypses. — Les astrologues et la Nativité. — Jésus au Tibet? — Jésus vu par les médecins. — Guérisons et guérisseurs. — Une explication des miracles. — Que savons-nous de l'Au-delà? — La date de la Passion. — Est-IL mort un mercredi? — Un singulier procès. — L'hypothèse des faux-Christs. — Le mystère Barabbas. — L'Évangile, livre à clé. — Un pays à feu et à sang. — Le manuscrit d'Eisler et le secret de Flavius Josèphe. — Jésus de Gamala? — Les persécutions sont-elles une légende? — Les documents de la mer Morte. — La secte de la « Nouvelle Alliance ». — La vraie figure de Jésus. — Voici la fin des temps... — Ce qu'étaient l'Etoile, la Vierge et la Crèche. — L'acte de naissance du Messie? — etc., etc...

A l'heure où des découvertes bouleversantes pour nos vieilles habitudes de penser s'apprêtent à renouveler la question des origines du christianisme, ce livre nous apporte — sous une forme accessible à tous, et avec un tact indéniable — les données de la plus grande énigme de l'Histoire, et même un essai de solution...

QUELQUES OPINIONS : *Votre livre ouvre tant de perspectives en tous sens que je n'ai pas fini de l'étudier* (A. N., helléniste). — *J'ai été surpris et conquis : Jésus en son temps? Le voilà !* (R. H., agrégé d'histoire). — *...Livre troublant, qui tient toutes ses promesses* (A. D., directeur d'école). — *C'est un tel exposé que j'attendais pour avoir une idée d'ensemble du problème* (J. H., professeur, Chaumont). — *D'une lecture attrayante et facile, et qui ne peut blesser personne* (H. F., écrivain).

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

DERNIERS SUCCÈS

VICKI BAUM
La Nuit cramoisie
roman
285 fr.

PEARL BUCK
Liens de Sang
roman
420 fr.

CHARLES MORGAN
Le Passage
roman
330 fr.

R. BRASILLACH
Anthologie
de la
Poésie Grecque
960 fr.

PÄR LAGERKVIST
Barabbas
roman
300 fr.

R. PENN WARREN
Les
Fous du Roi
roman
630 fr.

HENRI QUEFFÉLEC
Un recteur
de l'Ile de Sein
roman
330 fr.

OLIVIA
Olivia
roman
225 fr.

RÉIMPRESSIONS

GRAHAM GREENE
Orient Express
roman
300 fr.

KATHERINE MANSFIELD
Journal
1 vol. sur alfa teinté,
Série Bruges. 450 fr.